



Mario Rigoni Stern
L'année de la victoire

P ▲ VILLONS
Robert Laffont

L'ANNÉE DE LA VICTOIRE

MARIO RIGONI STERN

Traduit de l'italien par
Claude AMBROISE et Sabina Zanon DAL BO

Titre original : *L'Anno della vittoria*

1.

La canonnade avait commencé la nuit du 24 octobre à trois heures. Les canons de l'autre côté avaient tout de suite répondu, bref, il semblait que tous, Italiens et Autrichiens, voulaient vider leurs réserves de munitions. Les jours suivants, comme le temps passait et que les Autrichiens s'éloignaient, les petits calibres s'arrêtèrent de tirer, les moyens s'arrêtèrent eux aussi, seuls les gros canons à long tube accompagnaient la retraite avec une impitoyable férocité. Après ce continuel grondement qui semblait devoir ne jamais finir, survint finalement un silence profond et impressionnant que depuis quatre ans plus personne, dans le coin, n'avait pu écouter. Un soir arriva aussi la nouvelle que la guerre était finie, que l'armistice avait été signé, les quelques cloches survivantes en envoyèrent l'annonce à travers les petits villages épars sur les collines.

Cette nuit-là il ne dormit pas. Il se tenait blotti, comme emmitouflé, dans sa paille de feuilles de maïs : dans sa mémoire restait gravé ce matin du 16 mai 1916 quand ils avaient dû se sauver vers la plaine. Sa mère était partie désespérée, en serrant contre elle Orsola qui venait juste d'apprendre à marcher, tandis que Nina s'était accrochée à son pantalon à lui, sans une larme, mais les yeux grands ouverts de peur. Il se rappelait aussi le vieux Tönle et le chien Noiraud qui poussaient les moutons vers le bois, en montant. Le vieux criait au chien : « Allez, allez, Noiraud ! Chasse-les ! » et aux gens du hameau : « Allez, partez ! Bon Dieu de bon Dieu. Vous reviendrez quand ça aura passé ! »

Les jambes comme nouées et le cœur gros à éclater, ils étaient partis par la route qui longe le lit du Grabo. En se retournant ils avaient vu leurs maisons sans vie, les portes et les fenêtres fermées comme elles ne l'avaient jamais été, pas même quand soufflait la tourmente. Et les cheminées ne fumaient plus. Les carabiniers, le long de la route qui menait de l'autre côté de la montagne, poussaient les plus rétifs, dégagant le passage aux soldats qui montaient de la plaine et auxquels ils faisaient presser le pas. Derrière,

le village brûlait, et le clocher ressemblait à une torche. De temps en temps une forte détonation secouait la terre.

Maintenant, en cette première nuit silencieuse, il sentait que le grand-père non plus ne dormait pas et qu'il se retournait dans tous les sens dans son lit.

— Toi non plus tu ne dors pas, grand-père ? lui demanda-t-il. On n'entend plus tirer les canons.

— Non, on ne les entend plus. La guerre est finie, mais demain quand tu iras là-haut fais bien attention. Qui sait comment elle sera, notre maison ?

Ils se levèrent avant l'aube. Le vieux découvrit les braises et mit sur le foyer un fagot qui éclaira la pièce. Sa mère aussi descendit, elle déposa trois tranches de polenta sur les briques chaudes, et quand elles furent grillées ils en mangèrent chacun une.

Après avoir laissé la petite maison du Prà del Giglio où il s'était réfugié avec sa famille au mois de mai 1916, il marchait sur la nouvelle route militaire dont les tournants remontaient les pentes de l'Altipiano. Il allait d'un pas rapide, dépassant des détachements de soldats euphoriques qui encombraient le chemin, il croisait des camions 18B. L. et XVter qui descendaient de l'arrière en klaxonnant, des ambulances et des fourgons militaires, mais il y avait, en toute chose et chez tout le monde, un esprit de paix, aussi lumineux qu'un matin d'avril, même si les brouillards s'entassaient sur les flancs de la montagne. Au Fontanello del Vanzo il s'arrêta pour boire. Le génie y avait fait construire des bassins afin de recueillir l'eau de la source et de l'envoyer ensuite dans les lignes, où on avait toujours soif. En reprenant la montée, il se rappela que, juste sur cette route, était morte, écrasée par un rocher, une fille des Boscardin qui travaillait pour les militaires comme manœuvre avec d'autres femmes de Lusiana et de Conco : la fin de cette fille de quatorze ans avait davantage impressionné les gens que la mort de tant de soldats. Il voulait presque se mettre à courir pour arriver en haut à la Cima di Fonte d'où il pourrait voir son hameau. À chaque pas, l'eau ballottait dans son estomac comme dans une bouteille à moitié vide. Puis il ralentit, car le souvenir lui revint de quand ils avaient abandonné leur terre, du village qui brûlait sous les coups

du canon tirant depuis la Valsugana. Alors les soldats en marche vers l'ennemi criaient : « Dégagez la route ! Laissez passer ! »

Les quelques biens et les animaux domestiques qu'ils avaient réussi à emporter avec eux, ils les perdaient en route. Les soldats avaient aussi tué, à coups de fusil, les deux cochons que les sœurs Ballot traînaient péniblement derrière elles. Les femmes jeunes et les filles devaient également se défendre des désirs violents des tirailleurs qui montaient au combat. Au moins si leurs hommes avaient été là !

À Camporossignolo ils avaient aussi rencontré le vieux Tana avec Bepi et Toni des Pûne, des gars du hameau, leurs copains de jeu, qui poussaient vers la plaine leur petit troupeau et un autre, plus grand, que leur avait confié Matìo Parlìo. Matìo avait été rappelé sous les drapeaux trois jours avant et il n'avait pas de famille à qui laisser son troupeau. C'était la première fois dans l'histoire de la transhumance qu'au printemps les moutons étaient obligés de descendre dans la plaine au lieu de gravir la montagne ! Les agneaux naissaient le long du chemin, il n'y avait pas d'ânes pour les porter, il n'était pas possible de faire halte le temps nécessaire pour leur permettre de prendre des forces et de suivre derrière leurs mères. Comme ça, les soldats qui montaient par bataillons pour arrêter les Autrichiens les prenaient pour une lire ou sans même dire merci. Toni et Bepi étaient désespérés à cause du mal qu'ils avaient à garder le troupeau uni au milieu de cette confusion, et à cause des têtes de bétail perdues ou volées dont ils devaient rendre compte à leur père, qui avait fui par une autre route avec les femmes et les petits enfants, ainsi qu'à Parlìo, qui avait été rappelé dans les chasseurs alpins.

À la fin, les Autrichiens furent arrêtés et les réfugiés, de la plaine, regardaient là-haut chaque fois que le grondement des canons annonçait la reprise de la bataille. Quand, des premières lignes, les soldats descendaient au repos et qu'ils s'arrêtaient dans les cantonnements, à Fara ou à la Mortisa, à Calvene ou à Lugo, où par la suite on installa deux grandes cantines pour les Anglais arrivés à la fin de 1917, lui et sa sœur Nina allaient tous les jours aux cuisines pour demander aux soldats les restes de l'ordinaire, ou des bouts de pain en échange de petits services. Ils ramassaient aussi les ballots de linge à faire laver par leur mère. C'était là la seule façon de s'en sortir dans l'attente de la fin de la guerre, car la paie du

grand-père qui travaillait au rendement, à faire du gravier, c'est-à-dire à casser des cailloux pour empierrer les routes qui montaient au front, ne suffisait pas à nourrir tout le monde. L'aide journalière d'une lire par personne que le gouvernement royal distribuait aux réfugiés n'y suffisait pas non plus. Le travail du grand-père était payé à tant le mètre cube de cailloux cassés, et il restait toute la journée, sous un sapin, à taper avec sa massette, penché, les yeux mi-clos. Aux soldats qui descendaient au repos, il demandait toujours comment ça allait là-haut, si les maisons étaient encore debout. Aujourd'hui, finalement, Matteo pouvait aller y voir.

Le soleil avait dissipé les brouillards au flanc de la montagne, on ne se serait pas cru en novembre mais dans la claire lumière d'octobre. Il montait par les raccourcis qui reliaient les tournants l'un à l'autre et quand, essoufflé et en sueur, il arriva aux Campigoli de la Spitzbein, il fut arrêté par un capitaine de l'artillerie lourde de campagne qui, non loin de là, avait encore des mortiers de 210 en batterie.

— Les civils, lui dit-il, de façon autoritaire, et, à plus forte raison les gamins, ne peuvent aller jusqu'où, il y a quelques heures seulement, on combattait pour la libération du sol sacré de la Patrie ! Il reste tant de morts à enterrer, des obus qui n'ont pas explosé, des armes en tout genre et peut-être encore des blessés à ramasser. Retourne-t'en d'où tu viens !

— Mais moi, je me suis enfui de ces montagnes en mai 1916, et maintenant que la guerre est finie, je vais voir ma maison.

— Tu ne dois jamais prononcer le mot s'enfuir ! s'emballa le capitaine. Ce sont les Autrichiens qui s'enfuient !

Puis il appela un gringalet de sergent qui surveillait le chargement d'un camion et il lui ordonna d'embarquer aussi le gamin et de le réexpédier à l'arrière.

Le camion, maintenant que les canons s'étaient assez gavés d'obus, avait été chargé de caisses contenant de petits sacs de cordite, pour les rapporter dans les poudrières ; il descendait lentement et avec précaution vers Granezza. C'est là que Matteo, d'un saut, se retrouva à terre, s'enfonçant dans le bois où, en temps de paix, dans la bruine de l'automne, il accompagnait son grand-père à la chasse aux bécasses. Leur bois était méconnaissable parce que, même dans la forêt la plus sombre et la plus

épaisse, les gros obus autrichiens de 380, qui cherchaient à atteindre les batteries italiennes, avaient ouvert des trouées, où les troncs fracassés et dénudés avaient la blancheur des os brisés. Les routes, les chemins muletiers, les travaux de terrassement pour les baraques, le creusement des abris avaient bouleversé le terrain. Le paysage était tellement changé qu'au début il eut même du mal à s'orienter. Puis, entre les déchirures du bois, il vit les montagnes qui se dressaient au dos de sa maison et il descendit vers la fourche de la Bassaston.

Sans le savoir, il atteignit les arrières des premières lignes, tenues par la 48^e division du corps britannique. Les boyaux, creusés en suivant les couches et les méandres de la roche, pénétraient dans les bois comme de profondes blessures rougeâtres ; il semblait qu'une vie cachée et souterraine, protégée par les arbres et par les rochers, continuait mystérieusement dans le sous-sol, dans un silence nouveau qui n'avait pas encore trouvé la façon de se manifester à l'air libre. Il poursuivit son chemin avec crainte.

Il arriva à un cimetière avec des croix de bois toutes pareilles, les unes à côté des autres, sur la terre fraîche ; et, un moment après, à un petit hôpital de campagne qu'annonçait l'odeur de chloroforme et d'iode répandue dans l'air. Mais une autre odeur imprégnait toute la vallée, une odeur tantôt sèche et agréable, tantôt douceâtre et écœurante. C'étaient les odeurs provenant des récipients en terre cuite qui avaient contenu le whisky et qui, maintenant, n'étaient plus que des tas de débris au pied des baraques et des refuges ; cela provenait aussi des latrines entourées de nattes, et des ordures des cuisines de campagne. Quelques soldats anglais allaient et venaient, l'air actif ou ennuyé, ils ne s'occupaient pas de ce garçon qui avançait circonspect, mais d'un pas assuré, entre le bois et la route, comme quelqu'un qui connaît bien les lieux. Des civières furent amenées, avec des blessés, devant le petit hôpital. À côté de la porte basse et étroite pratiquée dans un mur de béton, un médecin-officier grand et maigre, dans sa blouse blanche, attendait en fumant sa pipe. Les soldats qui se trouvaient là entourèrent les blessés. Matteo se dépêcha de passer, et personne ne lui demanda où il voulait aller en pressant ainsi le pas.

À la montée du Mutarhust, une tranchée profonde coupait la route, et on avait posé des troncs d'arbre pour la traverser ; environ cinq cents mètres

plus loin il y en avait une autre. À la Luka, cette trouée du bois qui s'ouvrait comme une fenêtre sur les prés et les hameaux, l'enchevêtrement des barbelés, des chevaux de frise et des gabions offrait un passage s'élargissant vers la conque. Mais quand il arriva sur les hauteurs de la Klama il resta pétrifié : plus rien ne subsistait de ce qui faisait ses souvenirs et qu'il avait conservé nostalgiquement pendant tant de mois dans son cœur : pas d'herbe, pas de prés, pas de maisons ; les jardins, le clocher et l'église pas davantage ; pas même les bois derrière sa maison, et la montagne, tout là-haut, était jaune et blanche, entièrement dénudée. La terre montrait une nudité déchiquetée, son squelette brisé. Les gaz, les obus de tous calibres, les mitrailleuses avaient détruit en trois ans les décombres eux-mêmes, c'est cela que ses yeux voyaient et que la raison ne voulait pas admettre. Il sentit que ses jambes n'avaient plus la force de continuer et, les mains enfoncées dans ses poches vides, la bouche entrouverte, il cherchait quelque chose de vivant : un signe, un souffle d'air, un son. Quelques mésanges le lui apportèrent qui, s'étant posées sur un frêne tout sec et sans écorce, s'étaient envolées vers l'ouest, en s'appelant en hâte les unes les autres.

Une voix étrangère le tira de sa stupeur :

— Hé, le garçon ! Où vas-tu^[1] ?

Un soldat, qu'à son uniforme il reconnut comme français, était posté en sentinelle au passage ouvert dans les barbelés des Autrichiens, qui avaient servi de défense à leurs lignes vers la route du Rodarecchele. D'un geste il l'appela à lui :

— Viens ici^[2] !

Après quoi, il lui demanda encore :

— Où est-ce que tu crois aller^[3] ?

Matteo comprit la question et, le bras tendu et la main ouverte, il indiqua que là-bas, au-delà des décombres qui avaient été le village, il aurait dû y avoir sa maison. Le soldat lui fit signe que non de la tête, et Matteo s'assit au bord du trou d'une batterie de mitrailleuses.

Les coudes appuyés sur les genoux et le menton dans la main, il regardait fixement des soldats, ou plutôt des squelettes habillés en soldats, dans un trou d'obus.

— T’as faim[4] ? lui demanda le soldat, et ayant tiré un biscuit de sa musette il le lui lança.

Il le regarda manger, puis alluma une cigarette.

— Tu veux fumer[5] ? lui demanda-t-il. Qu’est-ce que tu veux, c’est la guerre. Mais maintenant c’est fini et on rentre tous à la maison ‘.

Matteo faisait signe que oui de la tête, même s’il ne comprenait pas. Le soldat français alluma une autre cigarette et il la lui tendit. Il avait déjà fumé quelques cigarettes en cachette, les soldats anglais, quand ils descendaient au repos, lui en offraient, mais maintenant, à cause de l’angoisse, de l’émotion, de la fatigue et de la faim, fumer l’étourdissait et lui donnait mal au cœur. Tout à coup, il se leva pour aller vomir dans le creux. Il fit pitié au soldat français :

— Ah, mon garçon ! Tu n’es vraiment qu’un enfant[6] !

Il plongea de nouveau la main dans sa musette et il lui tendit un autre biscuit et une barre de chocolat :

— Va, rentre à la maison[7].

Matteo se mit debout, il regarda vers la conque et, courant au milieu des armes abandonnées, des obus non explosés, des cadavres sans sépulture, il prit la direction qui était celle de son hameau. La sentinelle le rappelait :

— Hé, garçon ! Garçon ! Pas par là, reviens donc[8] !

Mais à présent Matteo ne l’entendait plus.

2.

Il cherchait à aller là où il ne voyait pas de soldats, il évitait la grand-route qui avait été débarrassée du matériel abandonné par les Autrichiens en retraite, et sommairement réparée par les soldats du génie, pour permettre le passage des unités chargées de la récupération des canons et des poudres, ainsi que celui des troupes qui poursuivaient l'ennemi à travers les vallées du Trentin. Matteo contournait les barbelés et les grands trous, il sautait par-dessus les décombres en faisant attention où il mettait les pieds. À l'Orht, où le pont enjambait le Grabo des Pennar, un soldat montait encore la garde et, pour l'éviter, il descendit dans un boyau et passa sous le pont. Là, en dessous, le long des voûtes en dur, des cadavres de soldats italiens et autrichiens étaient entassés les uns sur les autres ; d'une main il se couvrit la bouche et le nez, de l'autre il s'empêchait de regarder, et il ressortit de l'autre côté vers le village.

Mais il ne passa pas par le village où il voyait se déplacer des soldats avec leurs officiers, et quand il arriva derrière les ruines de la Villa Baldin, en suivant le lit du torrent Ghelpach et la route de la Kerla, il se dirigea vers le hameau d'Ebene. Derrière les bosses du terrain et le long de la route gisaient des chevaux déchiquetés par les obus, des fourgons renversés, des caissons de munitions, des armes, des havresacs, des sacs, des masques à gaz, et les corps sans vie des soldats austro-hongrois qui, deux ou trois jours avant, avaient été poursuivis, sur le chemin de la retraite, par le tir de l'artillerie.

Il aurait voulu s'éloigner en courant, mais il n'avait plus la force de le faire et, d'ailleurs, ses yeux et son nez s'étaient aussi un peu habitués. Encore un peu et il serait à sa maison ! Il n'aperçut pas les trois soldats anglais morts et à demi recouverts d'une bâche, étendus à côté des décombres des maisons des Ballot, il ne vit même pas la patrouille qui descendait du Moor et qui escortait huit prisonniers portant quatre civières. Sa maison n'existait plus et l'endroit où elle se dressait naguère était un tas de pierres fracassées et de poutres noircies ; le jardin en contrebas était

devenu un cimetière où des croix de bois brisées ou de travers marquaient les tumulus : en 16 et en 17 on y avait enterré les soldats italiens qui mouraient à l'hôpital de campagne, installé non loin de là, dans les maisons des Chescie.

Après s'être arrêté à regarder la ligne des monts et des collines, et avoir vu affleurer le chicot du vieux cerisier qui poussait tout contre le mur de l'étable, il se persuada que c'était bien là l'endroit. Il grimpa alors sur l'amas de décombres et, à la main, il commença à déplacer les pierres et les poutres carbonisées. Il jetait avec rage toutes les choses mortes qu'il rencontrait comme si, là-dessous, devait encore exister quelque chose de vivant à sauver. Il trouva un morceau du chambranle de la fenêtre, la carcasse tordue du lit de ses parents, les restes brûlés de l'édredon, une marmite écrasée et puis, sous une planche, la poupée de chiffon avec laquelle jouaient ses petites sœurs. Elle était toujours intacte, peut-être la seule chose qui restait encore, il en nettoya le visage et la robe. Sur le visage apparurent la bouche brodée avec de la laine rouge et les yeux de laine noire et bleue. Sur la robe de lin subsistaient les empreintes laissées par les petites mains des fillettes quand elles jouaient à côté de la cheminée.

Il eut envie de pleurer, mais du dos de la main il chassa ses larmes. Il posa la poupée au sommet des décombres et il sentit qu'il avait très soif, une grande soif, il se rappela que non loin de là devait se trouver la source du Prunnele. Jaillirait-elle encore après tout ce que la terre avait subi ? Il chercha un récipient pour puiser l'eau, il marcha alentour et derrière le Grabo, où les Autrichiens avaient placé une batterie de canons. Il trouva ce qu'il cherchait car, non loin des pièces d'artillerie, les soldats avaient creusé leurs abris en les adossant au terre-plein construit jadis pour endiguer les eaux du Madarelo. Là, dans les abris, il y avait des tables, des tabourets, des paillasses, des couvertures, de la vaisselle en fer émaillé. Il ramassa une gamelle pour aller puiser de l'eau et, quand il se présenta à l'embouchure de la source, il resta surpris de trouver le Prunnele propre et en ordre et, posée sur une pierre, la louche de cuivre qui, depuis toujours dans sa maison, avait été accrochée à côté des seaux, pour puiser l'eau et boire.

Il but avec avidité, puisant à deux reprises de cette eau qui lui semblait meilleure que toute autre. Mais il n'était pas encore allé au bout de sa soif : il puisa encore à la source.

Les heures de la journée avaient filé sans qu'il s'en rendît compte ; les ombres du soir descendaient du Mosciagh vers le Moor et le Kranzenarecche ; là-bas, parmi les décombres du village, il entendit un clairon qui sonnait le rassemblement pour la soupe. Il retourna s'asseoir sur les décombres de sa maison avec la poupée de chiffon à côté de lui, et dans une main la louche en cuivre. Un rouge-gorge vint se poser sur le chicot du prunier comme pour lui tenir compagnie. Quand Matteo se leva il faisait presque nuit : la pleine lune montait du bois détruit de Gallio, parmi les squelettes des arbres ; il se dirigea lentement vers les abris des Autrichiens. Il entra et, se rappelant qu'avant il avait ramassé et mis dans sa poche un morceau de bougie, il le chercha et il l'alluma.

Après tout ce qu'il avait vu durant la journée, ce refuge lui semblait une tanière pour animaux sauvages, même s'il conservait la trace d'une présence humaine. Il chercha un emplacement pour s'allonger et dormir et, la bougie à la main, il regarda dans les coins et sur les étagères. Il ramassa une musette sur un lit de camp. Il fit couler des gouttes de la bougie sur la table pour la fixer sur la cire chaude ; il s'assit sur un tabouret et il fouilla dans le sac. Comme il mettait la main dedans, une souris lui glissa entre les doigts, mais il en retira une miche de pain, une boîte de sardines et une carte postale. Il ouvrit la boîte et lentement il commença à manger en trempant le pain dur et acide dans l'huile. Après, avec curiosité, il prit la carte postale : grâce aux quelques mots d'allemand qu'il avait appris de son père quand celui-ci parlait avec les autres émigrants eisenponnar^[9] et à l'ancien dialecte que ses grands-parents parlaient entre eux, il put lire, imprimé sous l'image d'un paysage avec une église, un lac et des montagnes, *Ein Gruss von Kärnten* et au dos, écrit en caractères latins fins et nets : *An Hernn Fähnrich Walter Kumer – 9^oI. R. Regiment Feldartillerie – Feld-Post*. Il lut en suivant du doigt et en ânonnant les mots à voix haute comme s'il était à l'école : *Wir erwarten dich so schnell wie möglich zu Hause. Mama Papa*.

À la maison, eux aussi à la maison. Les ennemis. Il repensa aux cadavres qu'il avait vus dans les tranchées des deux côtés, à ceux qui étaient sous le pont de l'Orht, et il souhaita que le lieutenant Walter Kumer soit lui aussi déjà à la maison.

Il se leva de son tabouret et s'allongea sur la première pailleasse qu'il trouva. Il se couvrit de son mieux et il souffla la bougie. Mais il n'arrivait

pas à s'endormir, peut-être parce qu'il était trop fatigué et que ses yeux avaient vu trop de choses, alors il pensa à son grand-père et à sa mère qui, certainement, étaient restés debout à l'attendre là-bas dans la petite maison du Prà del Giglio, à ses sœurs, à la poupée qu'il leur rapporterait. Et son père ? Où était son père ? Depuis un mois ils étaient sans aucune nouvelle. Peut-être qu'il était mort, lui aussi, comme tous ces soldats. Peut-être qu'il était prisonnier. Peut-être qu'il poursuivait les Autrichiens en remontant les vallées du Tyrol. Il sentit une souris qui lui passait sur le visage et il la chassa d'une main. Il mit sa tête sous un morceau de toile qu'il tint bien serré contre lui, ne laissant qu'un tout petit trou pour la respiration, et finalement, en cette première journée de paix, il s'endormit profondément comme un caillou sous la mousse.

3.

La clarté de l'aube, entrant par la porte qu'il avait laissée ouverte, le réveilla. Il se leva aussitôt et cet endroit qui, le soir, lui avait semblé être un bon refuge, maintenant, avec la lumière du jour, n'évoquait plus que la guerre : le plafond voûté était en tôle ondulée et, au-dessus, on sentait l'épaisseur des poutres et de la terre destinées à le protéger des obus. Il n'y avait pas de fenêtre, et le tuyau du poêle en fer sortait à côté de la porte. Il alla dehors. Une tranchée protégée par des troncs d'arbres et des sacs de terre arrivait en zigzaguant à une petite réserve de munitions et, de là, un autre passage conduisait à la batterie. À l'intérieur de la petite réserve il y avait encore des caisses d'obus et des charges toutes prêtes.

Il quitta les boyaux, les abris et les tranchées creusées le long de la berge du Grabo et il se mit à marcher dans le soleil, à travers ce qui avait été, un temps, les prés de sa famille. Sur les bords des trous de grenade les moins récents, les premiers de la guerre, poussaient des chardons épineux et de grands épilobes desséchés. Dans les trous récents, et il y en avait de toutes les dimensions, stagnaient encore les odeurs des explosions. Plus bas, dans la petite vallée vers le Stinkar et dans la Bassa des Lesce, où s'était déposée l'ypérite, tout était jaune.

Après s'être attardé encore un peu sur les ruines de sa maison, il se mit en chemin pour retourner dans sa famille. Il avait pris comme point de repère les restes des maisons des Micheloni : du plat terrain, des groupes d'alouettes prenaient leur envol devant ses pas et, ensuite, ondoyantes, s'appelant les unes les autres, elles allaient se poser plus avant.

Il entendit qu'on l'appelait par son nom ; des maisons d'Ebene il vit venir à sa rencontre quelqu'un qui lui criait :

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Où tu vas ?

Il le reconnut au timbre sonore de sa voix, puis à son allure :

— C'est toi, Toni Sciràn ?

Ils se regardèrent en face mais ils ne s’embrassèrent pas, ils ne se serrèrent pas la main bien qu’ils soient amis, ils se regardaient, étonnés d’avoir grandi. Pendant des années, ensemble, ils avaient traversé la colline de la Gressana pour se rendre à l’école au village, ou pour aller à la messe le dimanche. Ils étaient aussi ensemble aux travaux des bois, quand ils aidaient à couper le hêtre pour la consommation familiale ; ils avaient été camarades au jeu de *scrognola*, quand les vaches paissaient tranquillement en automne dans les prés, après la dernière recoupe.

— Regarde, Matteo, dans quel état ils ont mis nos prés, dit Toni en écartant les bras. Il n’y a même pas un endroit pour jouer à *scrognola* !

Et il fit le geste de lancer la boule de bois avec son bâton recourbé en criant : Kruschi !

Ils s’assirent dans les prés des Sciràn, où les trous des grenades étaient innombrables ; les pierres, les éclats d’obus et les barbelés semblaient avoir poussé à la place de l’herbe.

— Je pense que ma famille ne voudra plus revenir ici, et que, quand mon père et mes oncles reviendront de la guerre, on restera travailler dans la plaine. Mais qu’est-ce que tu as là dans la main ?

C’étaient la poupée de chiffon de ses petites sœurs et la louche de cuivre pour boire l’eau aux seaux.

— C’est les seules choses que j’ai trouvées dans les ruines de ma maison.

— Partons, partons d’ici, dit Toni Sciràn.

Ils reprirent leur chemin vers la butte de la Gressana criblée de trous, comme toutes les autres buttes autour du village. Alors qu’ils allaient redescendre vers le Ghelpach, ils se trouvèrent devant une masse d’hommes en uniforme et sans armes, surveillés par des sentinelles italiennes. C’était comme une fourmilière grouillante : les uns nivelaient le terrain, d’autres remplissaient des trous et des tranchées, en y jetant des tôles, des barbelés, des obus, de la terre ; d’autres encore plantaient des poteaux, pour construire un grand enclos, et sur ces poteaux on clouait le barbelé, dont on déroulait les écheveaux enfilés sur des piquets. On dressait des tentes et des

baraqués. Ils restèrent un instant cachés à regarder, puis ils s'éloignèrent, cherchant à éviter toute rencontre.

Au hameau de Klama, ils tombèrent sur une section du génie à laquelle on était en train de distribuer la soupe ; parmi ces soldats se trouvait un civil qui portait le brassard des requis. Ils avaient très faim et ils prirent leur courage à deux mains : ils ramassèrent deux gamelles en fer émaillé et s'approchèrent, circonspects. Ils furent étonnés de reconnaître dans ce civil un « pays », Titta Spontòn.

— Bonjour, monsieur Titta. Est-ce qu'il y aurait quelque chose à manger pour nous aussi ?

— Mais vous êtes qui ? Vous venez d'où ?

— Moi, je suis Toni Scirà le fils à Giovanni ; et lui c'est Matteo Schenal le fils à Angelo. On est venu voir nos maisons.

— Sacrés gosses ! Mais c'est dangereux. C'est interdit de venir ici sans laissez-passer : si les carabiniers vous prennent ils vous passent les menottes ! Allez, allez, dépêchez-vous, mangez quelque chose et sauvez-vous sans vous faire voir.

Un caporal leur versa deux louches de rizot trop cuit accompagné de petits morceaux de viande bouillie, puisés dans les marmites. Ils s'assirent sur une pierre et mangèrent. Titta Spontòn les regardait manger avec voracité, en secouant la tête.

— Pauvres enfants, dit-il, dans quel état est notre terre ! Vous avez des nouvelles de vos familles ? Et où est-ce qu'elles sont réfugiées ?

— Elles sont en bas, au pied de la montagne. La mienne vers Lugo, la sienne à Carmignano sur la Brenta, dit Matteo.

— Et vos deux pères ? Moi je les connais bien.

— Ça fait un mois que je ne sais rien, répondit Matteo.

— Mon père a fait savoir par un permissionnaire qu'après le Sasso Rosso ils sont allés sur le Piave, avec tout le bataillon des gars du pays.

— Mais à présent c'est fini et tout le monde rentrera bientôt. Vous voulez un morceau de pain ?

De sa musette qu'il portait en bandoulière, M. Titta tira une miche de pain qu'il coupa en deux.

— Allez tout droit chez vous maintenant, sans vous arrêter et en évitant les soldats. Pour remonter ici il faut attendre l'ordre du commissaire du gouvernement ; c'est un général.

Dans la dernière tranchée autrichienne du Rodarecchele, Matteo ramassa un sac à dos encore en bon état : après l'avoir ouvert et secoué, il mit dedans sa moitié de miche de pain, la poupée, la louche et la gamelle en fer émaillé avec sa cuillère en étain qu'il avait nettoyées avec une poignée d'herbe. Pour ne pas rencontrer de barrages militaires ou de carabiniers, ils dévièrent à travers le bois et ils débouchèrent aux vieilles carrières de marbre du Törle où, toutefois, des soldats de l'artillerie étaient en train de vider un dépôt, et de charger les obus qui restaient sur trois camions. Pas très loin, il y avait toujours les grands canons de la 721^e batterie du X^e régiment d'artillerie de place qui, trois jours plus tôt, tiraient encore. Mais maintenant on sentait le démantèlement, la fin. Les soldats travaillaient sans enthousiasme, et les officiers, assis sur les affûts, fumaient tranquillement ; ils ne donnaient pas d'ordre. Personne ne faisait attention à ces deux nouveaux arrivants qui n'avaient pas d'uniforme. Un soldat, assis à l'écart sur une caisse vide, avait dressé une autre caisse où était posé un petit cahier à carreaux. À côté, sur une bûche, il avait une bouteille d'encre et, de temps en temps, il trempait sa plume pour écrire quelque chose sur son cahier. En levant les yeux, comme pour se remémorer une image, il vit les deux gamins passer devant lui. Il resta stupéfait, bouche bée, le porte-plume en l'air, comme devant une apparition miraculeuse.

— Hé, vous autres ! Mais vous êtes des gamins pour de bon ? Alors la guerre est vraiment finie ! Mais où comptez-vous aller par ici ?

Ils répétèrent la même histoire, à savoir qu'ils étaient des réfugiés qui étaient remontés voir leurs maisons.

— Et vous les avez vues ? Vous les avez retrouvées ? Moi aussi j'ai été là-bas, et j'ai vu des choses terribles. Moi je m'appelle Argio et je suis de Crevalcore, province de Bologne. Écoutez ce que j'ai écrit dans mon journal : « Réveil de bonne heure et on est parti pour aller ramasser le matériel laissé par les tireurs autrichiens et on a marché dans la montagne

jusqu'à midi sans manger j'ai vu une chose horrible tous ces morts dont y restait que leur squelette jeté par terre par le tireur, le sale boulot c'était dégoûtant. À trois heures de l'après-midi la soupe est arrivée on a mangé mais il n'y avait pas d'eau pour boire. La soif que j'ai souffert c'est rien de le dire. » Ça je l'ai écrit le 4 et aujourd'hui qu'on est le 6 j'ai écrit comme ça : « Je continue toujours à faire le même boulot depuis quatre jours que je me lave pas je suis noir comme un ramoneur et avec l'estomac dans les talons un truc que depuis qu'on était en guerre ça nous était jamais arrivé et maintenant que c'est la paix c'est que je vais mal ! À dix heures du matin on m'a fait aller manger la soupe à Asiago qui est à huit kilomètres après on est allé sur le mont Mossiag qui est à douze kilomètres d'Asiago toujours en montée. » Maintenant je dois continuer mais je n'ai pas le courage d'écrire ce que j'ai vu sur ce mont Mossiag.

Les deux garçons le regardaient en silence, levant de temps en temps les yeux vers les officiers. Puis Toni dit au soldat :

— Mais au moins, maintenant, vous ne tirez plus, et on ne vous tire plus dessus. Comme ça plus personne ne meurt.

L'artilleur Argio Barbieri, de Crevalcore, rit de bon cœur en s'écriant :

— Ça aussi c'est vrai. La guerre est finie et je vais dormir pour de bon, parce que je suis fatigué pour de bon. Et les officiers ils peuvent aller se faire foutre.

Cela dit, il boucha la petite bouteille d'encre, essuya la plume sur son pantalon crasseux, ferma son cahier et, le tenant sous son bras, il se leva en saluant les deux garçons d'une phrase en dialecte, qu'ils ne comprirent pas, mais qu'ils tinrent pour un adieu amical.

On était à la moitié de l'après-midi, le soleil était déjà bas au-dessus des crêtes du Pasubio. Une brume légère et feutrée montait de la plaine et s'accrochait aux branches des hêtres dont les feuilles étaient jaunes, rouges et brunes. Avec la dernière lumière du soleil, dans les vapeurs du brouillard et le silence de la paix, la journée du 6 novembre 1918 s'éteignait mélancoliquement. Arrivés à la Malga Serona, au lieu de descendre par la route que les militaires avaient construite pour les camions, ils prirent directement par la Vallée de Fonte, où un vieux sentier de contrebandiers, qui coupait tous les tournants, arrivait juste au Prà del Giglio.

Ils y furent rapidement, au crépuscule, et Matteo invita son ami Toni à s'arrêter chez eux pour le dîner, et à rester dormir ; il continuerait le lendemain pour Carmignano. Ils entrèrent dans la maison.

4.

Assis au coin du feu, le grand-père regardait une marmite en terre qui bouillottait sur sa chevette. Il ne se leva pas, il redressa son visage qui était penché et soucieux pour dire d'une voix rauque :

— T'es revenu, finalement. Il fallait tout ce temps-là pour faire l'aller et retour ? Et celui-là qui c'est ?

— J'ai été arrêté par les soldats, de notre maison il ne reste plus rien. Lui c'est mon ami Toni Scirà d'Ebene.

— Et alors, racontez-moi.

Puis, voyant que Matteo, en regardant autour de lui, cherchait sa mère et ses sœurs, il ajouta :

— Ta mère est en haut dans la chambre, parce que les petites sont malades.

La mère, de la chambre, avait entendu qu'ils étaient arrivés ; elle descendait maintenant l'escalier en bois. Ses chaussures en feutre ne faisaient pas de bruit, si bien que ses paroles d'anxiété et de reproche furent le premier signe de sa présence :

— Pourquoi as-tu été si long ? Tu aurais dû être de retour hier soir. C'est ta faute si je n'ai pas dormi cette nuit, et tes sœurs ont beaucoup de fièvre.

Puis elle s'approcha du foyer elle aussi et tourna la soupe avec une louche.

— Il faudrait aller chercher un peu de lait pour les petites. Mais en attendant raconte-moi comment c'est là-haut.

Matteo raconta ce que nous savons, mais quand il en vint à parler de tous ces soldats morts et de l'état dans lequel il avait trouvé la maison, il ne sut pas retenir une grimace de douleur et de colère. Le grand-père grommelait, cherchant dans ses poches vides des miettes de tabac pour sa pipe éteinte. La mère le regardait en silence, puis elle lui prit la tête dans ses mains, belles mais abîmées par tant de tâches, en disant :

— Ça suffit, maintenant. La maison on la refera.

— S’il y a encore des pierres et des troncs d’arbre, la maison on la refera, disait le grand-père. On la refera même plus grande. Et quand nos hommes qui sont soldats reviendront, on aura vite fait de monter des murs et un toit !

Matteo enleva son sac encore enfilé sur ses épaules, et Toni retira d’une de ses poches un bout de cigare, qu’il offrit ensuite au grand-père. La moitié de miche, la poupée en chiffon et la louche en cuivre, que sa mère et le grand-père reconnurent tout de suite, furent sorties du sac.

— Mais si tu as trouvé la pépé des petites et la louche à eau, ça veut dire qu’il y a encore quelque chose !

— Rien que ça. Je n’ai trouvé que ça.

Matteo monta l’escalier pour porter la poupée à ses sœurs et, quand il fut sur le palier où s’ouvrait la porte de la chambre, il sentit l’odeur douceâtre de la fièvre et de la maladie.

— Je suis là, dit-il à voix haute, et je vous ai apporté votre poupée.

Les deux petites étaient enfoncées dans leurs paillasses de feuilles de maïs, les couvertures militaires, qui avaient été distribuées aux réfugiés, remontées jusqu’au menton. Elles avaient les yeux brillants, le visage émacié.

— Je vous ai apporté votre poupée, répéta-t-il, comme ça, vous pouvez encore jouer.

La plus petite laissa sortir un bras maigre.

— Donne-moi-la, donne-moi-la !

La poupée finit entre les couvertures : malade elle aussi, sa drôle de tête dehors et ses cheveux en flocons de laine grège collés sur la toile.

— Je vais aller vous chercher du lait, comme ça vous guérirez.

Il redescendit à la cuisine. Sa mère avait versé la panade dans quatre bols en terre, pas de la vraie panade avec de l’eau, du beurre et du sel, mais des croûtons de pain bouillis avec une demi-boîte de viande. Ils mangèrent en silence, mais de bon appétit. De temps en temps le grand-père regardait Toni Scirà et il lui demanda encore comment c’était là-haut dans les

montagnes, et comment vivait sa famille dans les campagnes de Carmignano. La femme finit la première et elle se leva. Dans une jatte posée sur la cheminée elle prit une lire et la donna à Matteo pour le lait.

Il faisait nuit : des routes qui descendaient de la montagne, pareils à des lucioles, apparaissaient et disparaissaient les phares à acétylène des camions qui transportaient en sens inverse le matériel de guerre, après avoir monté sur le Plateau leur chargement de cercueils en sapin pour enterrer les morts. Matteo marchait entre les haies au milieu des aboiements des chiens. Il frappa aux maisons des Maso, des Dardini, des Vesene, des Salbeghi mais les soldats en transit, les malades de la grippe et les besoins des familles avaient épuisé tout le lait de la traite du soir. Fatigué et abattu, mais l'espoir au cœur, il arriva jusqu'à la Mare où il connaissait une fille de son âge, Caterina, rieuse et contente comme quand on est jeune ; elle lui avait montré beaucoup de sympathie, et peut-être quelque embarras amoureux, lorsque, au mois de mai, il était allé chez eux pour les foin. Leur grande maison, avec des granges et une aire de battage, se trouvait après la petite chapelle. Il frappa et ouvrit la porte, une voix décidée avait dit : « Entrez ! »

Ils étaient en train de dîner. Sur la table il y avait une grande polenta qui fumait, un saladier de haricots verts, une assiette avec des œufs durs coupés en deux. Il salua presque timide, et il rougit devant le regard lumineux de Caterina. Là aussi les hommes étaient partis à la guerre, et le vieux qui occupait le haut bout de la table lui demanda :

— Qu'est-ce qui t'amène ici ? Avance donc, de la polenta chaude il y en a une tranche pour toi aussi.

Matteo restait debout embarrassé, mais il sentait toute cette chaleur affluer vers son cœur. Il avala sa salive :

— Ma mère m'envoie voir si vous pouvez nous vendre un peu de lait. Mes sœurs sont malades avec la fièvre et elles n'ont envie de rien.

— Espérons qu'elles n'ont pas attrapé la fièvre espagnole, dit la mère de Caterina. Allons, donne-moi ta boîte à lait.

La femme alla dans une autre pièce et elle revint avec le récipient presque plein.

— Fais attention à ne pas le répandre en route. Mais attends, assieds-toi, et mange quelque chose avec nous.

Pendant qu'il mangeait, la femme mit deux cuillerées de miel foncé et dense sur un morceau de papier huilé, et elle le déposa à côté de lui sur la table.

— Ce n'est pas pour toi, dit-elle en souriant, c'est pour tes sœurs. Dis à ta mère de le faire fondre dans le lait chaud. Tu verras que ça leur fera beaucoup de bien.

Il était confus, c'est à peine s'il arrivait à avaler la polenta et l'œuf à cause de ces yeux souriants qui le regardaient. Quand il eut fini il tira de sa poche l'argent pour payer le lait en disant :

— Je vous remercie beaucoup. Tenez, ma mère m'a donné une lire.

Du haut de la table le vieux sourit :

— On veut pas de sous, rapporte-les à la maison. Est-ce que tu n'es pas venu, toi aussi, nous aider quand c'étaient les foins ? C'est nous qui avons besoin alors. Va, rentre à la maison.

Pourtant, aux foins, ils l'avaient payé, et il y était allé pour ces yeux et pour ce sourire qui, maintenant, lui faisaient trembler les genoux. Il salua tout le monde d'un « bonsoir », et Caterina d'un *ciao* tout juste murmuré et furtif. Il sortit en hâte et sur le seuil il dit « merci » presque en s'enfuyant.

Il refit la route sans s'en apercevoir, il pensait à Caterina et aux foins de mai, oubliant ce qu'il avait vu ce jour même, là-haut dans ses montagnes et ses bois. Il ne se souvenait que d'elle pieds nus dans le pré : ses chevilles fines, le grand chapeau de paille qui faisait de l'ombre à son visage, et ses petits seins qui marquaient à peine son corsage. Et les cerises que, pendant la pause, tandis que le soleil séchait l'herbe fauchée et éparse, il était monté prendre pour elle dans l'arbre : cerises et lèvres, dents petites et blanches et yeux heureux, dans une odeur d'herbe qui séchait dans le pré.

De l'autre côté des haies, les chiens aboyaient à la lune, les camions descendaient des montagnes, et sur le Plateau, la gelée blanche couvrait les squelettes. Il arriva à la maison, et quand il ouvrit la porte, sur sa bouche se dessinait encore un sourire. Il tendit le lait à sa mère, il retira de sa poche le bout de papier avec le miel et la lire qu'il n'avait pas dépensée.

— Les Nicoli de la Mare où j'avais été travailler aux foins m'ont tout donné sans payer. C'est vraiment des braves gens les Nicoli !

5.

On fit alors savoir aux réfugiés que, pour le moment, personne ne pouvait, et sous aucun prétexte, retourner dans les villages abandonnés en mai 1916. Le maire, Matteo Rigoni Tile, depuis Noventa Vicentina où la mairie avait établi son siège provisoire, avait envoyé son vieil employé faire le tour des familles éparpillées dans la zone de piémont afin de leur faire savoir que le retour commencerait peut-être au printemps 1919. Tout était sous le contrôle des militaires et, commandant sur tout – décombres, matériel, terre – il y avait un général du génie. Le maire précisait, par la voix de son employé, que l'hiver là-haut, dans ces conditions, aurait été invivable pour les réfugiés.

Des barrages furent établis le long des routes d'accès et les carabiniers devinrent très rigoureux quant au respect des ordres du commissaire général. Malgré cela, pourtant, des jeunes gens aux jambes agiles et des vieux qui connaissaient tous les sentiers par où passait jadis la contrebande de tabac, montaient retrouver leurs foyers détruits. Quand ils revenaient ils n'avaient pas de mots pour décrire l'état de désolation et de destruction des lieux. Certains, en particulier ceux qui avaient trouvé du travail dans les usines de Lombardie ou du Piémont, décidèrent, le cœur plein d'amertume, qu'ils ne retourneraient jamais là-haut.

Tandis qu'on s'échinait à recommencer à vivre en paix dans la terre des anciens, l'épidémie partie d'Espagne en mai 1918 arriva aussi chez nous, sournoise et terrible. Elle avançait depuis l'ouest, de région en région, fournissant du travail aux médecins, aux prêtres et aux fossoyeurs. Très nombreux, plus encore que les morts des champs de bataille, étaient ceux qu'on portait dans des cercueils de sapin au cimetière, où s'étiraient les fosses communes qu'on y avait creusées. C'étaient surtout les enfants, les adolescents et les vieux qui étaient frappés : après quatre ou cinq jours de forte fièvre, avec toux, hémorragies nasales, maux de tête, diarrhées et pneumonies, on pouvait dire que les survivants n'avaient pas eu moins de chance que les rescapés des batailles du Karst et de l'Ortigara. Les

médecins ne pouvaient pas faire grand-chose, les seuls soins étaient la quinine de la Régie, le lit et les boissons chaudes.

La petite Orsola mourut la nuit du 7 novembre sans que personne s'en soit aperçu. Le matin, alors que tout le monde dormait encore, sa mère était descendue ranimer le feu et réchauffer un peu de lait pour les petites malades. Elle jeta un fagot sur la braise et souffla jusqu'à ce qu'une flammèche se lève parmi les brindilles les plus sèches. Elle versa le lait dans un coquemar en cuivre et le posa sur le trépied à côté des flammes qui, joyeuses maintenant, éclairaient toute la petite cuisine, faisant apparaître la fenêtre et les galets du sol. Elle se lava les mains et la figure dans un seau, s'essuya avec un torchon, puis versa le lait bouillant dans les deux bols, où elle avait d'abord mis une cuillerée de miel. Elle monta voir ses filles.

La plus grandelette, Nina, ouvrit les yeux avec peine et, prenant appui sur ses bras, se dressa sur son séant. Mais Orsola ne bougea pas. Elle ne bougea pas, même quand sa mère, après avoir posé les bols sur une chaise, s'approcha pour la secouer doucement. Elle se rendit compte que l'enfant était morte lorsqu'elle posa la main sur son front : elle sentit qu'il était froid, de ce gel sans vie, et, soulevant un peu les couvertures, elle vit le petit corps rigide, recroquevillé, et les mains blanches et diaphanes qui serraient contre la poitrine la poupée de chiffon.

Elle n'appela personne, et ne pleura pas non plus. Elle embrassa la petite et la tint pressée contre sa poitrine, comme si sa chaleur avait pu lui redonner la vie. Nina aussi, brûlante de fièvre, s'était accrochée à elle.

Matteo et le grand-père dormaient dans la pièce qui était jadis l'étable de la petite maison ; ils se levèrent eux aussi et entrèrent dans la cuisine où le bois était en train de se consumer sur la pierre du foyer : n'entendant aucun bruit, Matteo appela sa mère, puis il monta l'escalier. Il vit sa mère étreignant la petite Orsola, et Nina qui le regardait les yeux grands ouverts. Il s'approcha du lit et appela le grand-père.

Le matin suivant eut lieu l'enterrement. Le petit cercueil de sapin blanc et parfumé était porté par quatre jeunes filles, un voile blanc sur la tête retenu par un nœud bleu ciel. Le curé de Calvene marchait devant, avec deux enfants de chœur, l'un d'eux portant la croix. Matteo, sa mère, le grand-père et quelques femmes suivaient en silence. Rien d'autre.

Nina, qui était plus robuste, passa le cap de la grippe espagnole après quelques jours, et Matteo montait souvent dans la chambre pour lui tenir compagnie. Il lui racontait de petites histoires, et qu'au printemps ils retourneraient à leur maison là-haut dans les montagnes.

Ils reçurent une lettre du père : son bataillon était à présent en Autriche, aux frontières de la Slovénie où les Slaves voulaient s'emparer de la Carinthie, mais il disait aussi qu'il rentrerait bientôt en Italie et que les classes les plus anciennes seraient les premières à être libérées. Pour Noël, il espérait être à la maison avec eux. Rien sur Orsola : il n'avait sûrement pas encore reçu la lettre lui apprenant sa mort.

6.

Un soir qu'il était allé chercher le lait chez les Nicoli il ne vit pas Caterina. Il la chercha du regard et la mère de la jeune fille, qui avait remarqué leurs sentiments, lui dit qu'elle était couchée avec la grippe. En rentrant à la maison par la route qu'éclairait la pleine lune, il ressentit une grande tristesse, une souffrance à en pleurer. Passant non loin de l'endroit où se trouvaient les baraques des soldats anglais, il entendit qu'on y faisait du vacarme, peut-être qu'il y avait des combats de boxe, car de temps en temps, comme par vagues, arrivaient jusqu'à lui des cris d'encouragement qui déchiraient la nuit. Le long des routes qui descendaient de la montagne les phares des camions faisaient étinceler le givre.

Caterina, qui semblait avoir passé le cap, s'éteignit par un après-midi de fin novembre. Matteo l'apprit dans la boutique du boulanger de la Mortisa où il était allé acheter un pain blanc pour sa sœur convalescente. Il sentit que son cœur se serrait comme quand il avait vu sa mère étreindre Orsola : de retour chez lui, il se tint longtemps silencieux et immobile, fixant les braises dans l'âtre. Finalement le grand-père lui demanda ce qu'il avait.

— Caterina, la fille des Nicoli, elle aussi, elle est morte de la grippe. L'année dernière, et cette année encore, on avait fait les foins ensemble.

Il se leva et il sortit parce qu'il n'avait rien à dire. Le vieux, resté seul, gratta avec un clou de maréchal-ferrant dans le fourneau de sa pipe, qu'il tapa contre la paume de sa main ; en se fourrant dans la bouche les restes de tabac humide, il pensa : « Si je mâche du tabac, j'éloigne la fièvre espagnole. »

Caterina avait son habit du dimanche ainsi que son voile blanc et son nœud bleu clair sur la tête. Les mains posées sur la poitrine tenaient entre leurs doigts un chapelet en perles de verre. À côté du corps raide, le long du cercueil de sapin, qui sentait la résine parce que les planches venaient juste d'être rabotées, étaient placés deux rameaux de marguerites jaunes. Son visage était redevenu pareil à celui d'une petite fille et il semblait sourire.

Les Nicoli récitaient les litanies. Matteo referma la porte avec attention et se posta dans un coin de la cuisine, répondant à voix basse aux dernières prières.

Quand ils eurent fini, il s'approcha d'un des frères pour lui demander s'il pouvait assister à la veillée. Oui, il le pouvait. On posa sur le foyer une grosse bûche de mûrier, et sur la table une fiasque de vin blanc, du pain biscuité et du fromage à la disposition de tout le monde. Ceux qui étaient restés, des jeunes pour la plupart, parlaient à voix basse. Un vieux, un Salbeghi qui avait voulu assister à la veillée, peut-être pour y boire un verre de vin, philosopha sur la mort : celle des pauvres soldats sur le champ de bataille et celle des jeunes et des enfants qui mouraient de la fièvre espagnole.

— Pourquoi Dieu fait-il mourir ainsi les pauvres gens ? se demandait-il. Et si la guerre est causée par la méchanceté des hommes, comme dit le curé, parce que Dieu veut les ramener dans le droit chemin, quel rapport y a-t-il avec la mort d'une fille bonne et jolie comme Caterina ?

Au hasard de ces chuchotements à côté de la bûche incandescente qui se consumait dans l'âtre, éclairant et réchauffant la vaste cuisine, les gens regardaient de temps en temps le cercueil posé sur deux caisses dans le coin le plus éloigné, là où Caterina se trouvait, le visage tourné vers la porte. Matteo ne parlait pas, ne mangeait pas, ne buvait pas ; il contemplait la braise incandescente de la grande bûche. Il repensait à son été de bonheur, avec les foin, les cerises et les parfums intenses de l'après-midi. Il repensait à elle. À quand ils allaient ensemble chercher l'eau fraîche à la source parmi les acacias, pour l'apporter ensuite aux faucheurs en sueur et aux femmes à leur besogne. Il revoyait ses yeux lumineux et sa démarche souple, pieds nus dans l'herbe, il réentendait sa voix de toute jeune femme. Il se rappelait de ce dimanche où, avec tant d'autres jeunes, ils étaient montés dans les prés vers Perpiana pour cueillir des narcisses : ils s'étaient légèrement éloignés tous les deux à l'intérieur du bois de châtaigniers pour échanger leur premier timide baiser. En revivant un souvenir aussi proche, son visage d'adolescent, dont le feu éclairait le léger duvet, rougissait dans sa chair, et était transfiguré.

Il se leva et s'approcha du cercueil où deux yeux fermés avaient cessé de faire voir leur clarté. Il sortit sur le seuil. Du côté du Monte Grappa le ciel commençait à blanchir, et là-bas, vers les collines lointaines, les brouillards paraissaient se teinter de rose. Les coqs chantaient d'une cour à l'autre, des volets s'ouvraient en grinçant, et la vapeur sortait des portes des étables, en même temps que l'odeur des animaux et du lait. Sur la route qui menait à Sandrigo et à Vicence, roulaient à nouveau les camions des militaires anglais qui retournaient dans leur patrie, ainsi que les tracteurs Pavesi-Tolotti qui emportaient les canons dans les ateliers pour les remettre en état, ou dans les magasins, pour une autre guerre.

Matteo marchait en ressentant très fort le froid, comme s'il lui venait de l'intérieur, des entrailles, et rien ne lui semblait encore valoir la peine d'être vécu. Quand il arriva à la maison tout le monde dormait ; sa mère était peut-être au lit, les yeux ouverts, qui les attendait, lui et son père. Il s'approcha de l'âtre, débaya les cendres et mit à nu des braises, il raviva le feu et s'immobilisa, regardant debout les flammes et les étincelles qui montaient dans le manteau noir de la cheminée. Silencieusement, il commença à pleurer, il sentait qu'avec ce feu et ces larmes finissait aussi sa jeunesse.

7.

Certaines autorités, de leur propre initiative, avaient supprimé le secours journalier, secours parfois indispensable et, dans certains cas, unique ressource qui, avec la solde que les soldats au front envoyaient chez eux, permettait d'acheter un peu de polenta et de lait. Au dire de certains préfets, sous-préfets ou commissaires du gouvernement, la guerre étant terminée, la condition de « réfugié de guerre » prenait fin. Si, d'un point de vue bureaucratique, le raisonnement se tenait, il ne correspondait certainement pas à la réalité de la situation. De là des protestations, des manifestations silencieuses de la part de groupes de familles devant les mairies ; de là l'intervention de quelque maire, de quelque député, pour rétablir le droit, minime mais important, d'avoir une lire par personne et par jour. Cela valait bien davantage, sûrement, que n'importe quel discours patriotique sur la victoire radieuse. Peut-être bien, aussi, que tous nos réfugiés ne purent continuer à l'avoir. Que pouvaient en savoir ces petits groupes dispersés à des centaines de kilomètres de leur terre ? Si ceux qui avaient trouvé refuge en Lombardie, en Piémont ou en Émilie étaient les moins malheureux, parce que les femmes et les enfants avaient du travail dans les usines ou dans les fermes, les autres, et c'étaient les plus nombreux, qui s'étaient arrêtés au pied du Plateau pour se sentir plus près de leur montagnes, voyaient s'ajouter à cette situation de privations et de misère, l'indifférence des autorités et de ceux qui maintenant faisaient la grosse voix à propos de Fiume, de la Victoire mutilée et des Quatorze Points de Wilson.

Cependant, les bataillons alpins dans lesquels servaient nos montagnards s'étaient déplacés au-delà de la nouvelle frontière, en Autriche, et on ne parlait pas encore de démobilisation ou de congé parce que les autorités militaires ou politiques pensaient que « le caractère graduel de la démobilisation était imposé par des nécessités d'ordre militaire et des exigences sociales. Il convenait de maintenir en activité les détachements engagés sur le territoire autrichien ou surveillant la nouvelle frontière, ou encore opérant en Albanie. Afin d'éviter un retour massif à la vie civile,

dans un espace de temps trop court, d'une masse imposante d'hommes, dont beaucoup ne trouveraient pas de travail... » Mais tout ce discours venait du fait que les gouvernants redoutaient ce qui était arrivé en Russie et qui était en train d'arriver en Allemagne.

Le Noël dans la pauvre maison du Prà del Giglio s'annonçait triste et maigre. Le grand-père, maintenant qu'il n'y avait plus besoin de tout ce gravier sur les routes menant au front, avait été mobilisé par le génie militaire, ainsi que d'autres civils, pour démonter les baraques de l'arrière : il partait le matin, alors qu'il faisait encore nuit et il rentrait le soir alors qu'il faisait déjà nuit, et même si sa paie n'était pas abondante elle suffisait cependant à améliorer l'ordinaire de « lait et polenta ». Un jour, en montant avec le camion vers la plaine de Granezza, où il y avait des scieries à démonter, il parla avec l'adjudant qui commandait le groupe : il lui demanda s'il n'y avait pas un travail pour son petit-fils qui venait d'avoir quatorze ans. L'adjudant du génie, originaire des Murge dans les Pouilles, promit qu'il s'en occuperait et, après s'être informé auprès du brigadier des carabiniers, un matin il dit au vieux :

— Demain matin ton petit-fils peut se présenter au commandement du génie à Lusiana. Ils l'enverront démonter les baraques du commandement vers le mont Bertiaga. Mais tu dois lui recommander de ne rien emporter, pas même un clou !

C'est ainsi que Matteo mit à son bras gauche un brassard de « militarisé » et qu'il put donner à sa mère sa première paie, la somme de beaucoup d'heures à trente-trois centimes.

Les baraques des commandements étaient les plus belles et les plus confortables car, même si elles étaient construites comme les autres pour ce qui est des dimensions et des matériaux, à l'intérieur il y avait plus d'espace libre et davantage de commodités : des lits de camp avec des matelas et non pas des bat-flanc, des poêles en terre cuite et non pas en tôle, des tables, des cuisines et des cabinets à l'intérieur. Aux murs étaient encore accrochées des cartes géographiques et topographiques avec des signes rouges et bleus, des petits cercles et des griffonnages. Sur le sol étaient éparpillés imprimés et formulaires, normes et tableaux, journaux et magazines. Utiles et inutiles, les papiers étaient recueillis et rangés dans des caisses de munitions vides,

et tout l'ameublement chargé sur des camions qui les rapportaient dans les magasins des casernes et dans les dépôts. Les baraques aussi étaient démontées et les éléments, disaient les gradés qui surveillaient les opérations, serviraient ensuite à reconstruire d'autres baraques pour les réfugiés dans leurs villages d'origine. Les officiers veillaient à ce qu'aucun objet à usage militaire ne soit soustrait, et quand ils surprirent un garçon de Conco qui avait caché, à l'intérieur d'un sac, un pistolet lance-fusées avec une douzaine de cartouches, parce qu'il voulait fêter la nouvelle année, on le licencia sur-le-champ et il fut dénoncé au tribunal militaire pour « vol d'armes de guerre ». Pensant à la reconstruction de sa maison, un jour, Matteo réussit, malgré cela, à cacher dans une fente du rocher, vers la Rossingruba, quelques casseroles, des bols, des couverts et une série d'assiettes en fer émaillé. Puis il recouvrit le tout avec de la mousse et il déposa quelques repères pour retrouver l'emplacement. En faisant cela il songeait : « Nous aurons besoin de ces choses-là parce que les nôtres ont toutes fini en morceaux. »

Maintenant, grâce à la paie que le gamin et le vieux recevaient tous les quinze jours, et grâce à la cantine du midi sur le lieu de travail, une certaine abondance était devenue possible, qui permettait aux deux femmes une alimentation substantielle et fit reprendre quelques couleurs à leurs joues émaciées. Le lundi avant Noël les deux femmes montèrent dans le car qui les conduisit jusqu'à Thiene ; c'était jour de marché et elles pensaient faire quelques achats. Là elles eurent l'occasion de rencontrer d'autres femmes de nos montagnes avec lesquelles elles échangèrent chagrins et espoirs. Elles achetèrent deux paires de sabots, des tricots de dessous, des écheveaux de laine pour tricoter des chaussettes, quelques serviettes et quatre draps pour quand ils retourneraient là-haut.

Matteo aussi put avoir une paire de chaussures presque neuves, hautes jusqu'aux chevilles et robustes, en cuir jaune : un jour de décembre – cet hiver de 1918-1919 la neige vint sur le tard et fut rare – avec d'autres, civils et soldats, il était allé ramasser les soldats autrichiens restés sans sépulture au pied du Kabarlava, où le bois ravagé rejoignait le pâturage que les bombes avaient rendu stérile. Parmi ces morts, et il y en avait beaucoup, se trouvait, amené par les hasards de la bataille, le corps d'un militaire anglais, et au milieu de cet amas de cadavres dont le froid avait heureusement arrêté

la décomposition, se détachaient les chaussures jaunes de l'Anglais. Matteo remarqua aussitôt ces chaussures quand il plaça le corps dans un drap pour lui donner ensuite une sépulture au cimetière du Barental. Il se présenta à l'officier qui dirigeait les opérations et lui demanda s'il pouvait les prendre. L'officier regarda les pieds de Matteo et il hocha la tête, puis il dit :

— Mais oui, prends-les, lui il n'en a plus besoin.

La guerre était terminée depuis plus d'un mois et chaque famille de réfugiés cherchait à s'approcher le plus possible des montagnes pour être prête à s'élancer sur le chemin du retour à l'arrivée du printemps. Ils se logeaient dans les locaux que la troupe avait laissés libres, ainsi que dans les baraques, au risque de devoir ensuite contester les ordres des commandements qui voulaient les démonter. Les classes les plus anciennes furent libérées et les rappelés des classes 74 et 75 regagnèrent leurs foyers ; nos chasseurs alpins arrivaient en uniforme, un paquet d'habits civils sous le bras ; dans leurs poches ils avaient aussi la « police d'assurance du combattant » de mille lires payable vingt-cinq ans après la victoire. Certains d'entre eux, défiant carabiniers et autorités, remontaient au village pour voir ce qui en restait, mais ils redescendaient tout de suite dans la plaine, le cœur déchiré et la bouche pleine de malédictions.

La veille de Noël, Matteo arriva à la maison avec un bout de lard et un bout de fromage, c'est un sergent-fourrier qui les lui avait donnés, peut-être apitoyé par son aspect. Sa mère put mettre ensemble du lard fondu avec des pommes de terre, de la farine de maïs, du petit lait, un peu de sucre, quelques pommes et quelques figues sèches, pour faire une pâte que, une fois étalée dans un moule, elle mit à cuire entre braise et cendre. C'est ainsi qu'ils faisaient, parfois, pendant l'hiver, là-haut à la maison.

Ce soir-là, dans les rues des villages, ils entendirent chanter *La Nina*, qui n'était pas comme leur vieille chanson de Noël, un peu mystérieuse et primitive dans sa mélodie. Les cloches qui étaient restées, une ou deux par clocher, car avec les autres on avait fait des armes, sonnèrent toutes ensemble : on aurait dit qu'elles étaient toutes là à carillonner, même celles qui n'y étaient pas. Le matin, quand ils rentrèrent à la maison après la messe de l'aube, ils trouvèrent sur la table une demi-poule à faire bouillir : peut-être que c'étaient les Salbegghi ou les Scalchi, ils ne le surent jamais, et

même si une grande mélancolie oppressait leur cœur, cette demi-poule et le gâteau rustique égayèrent un peu leur Noël.

Ce même après-midi, Matteo ne savait que faire ni où aller. Peut-être qu'à Marostica ou à Breganze les salles de cinéma étaient ouvertes, mais il n'avait pas d'argent à dépenser dans ces choses-là, ni pour aller au café. Alors il sortit pour marcher sur les routes le long des collines entre les rangées de vignes, il sentait dans ses jambes comme une force incontrôlable qui dans sa marche le poussait à monter, vers les montagnes où il y avait tant de choses à faire. Ou rien ?

Finalement cette journée chargée de tristesse s'acheva à son tour, et quand le soleil se coucha derrière les brumes de l'hiver il rentra à la maison où, après tout, il y avait un feu. Il pensait déjà que le lendemain il reprendrait son travail avec les soldats du génie, il pensa aussi qu'enfin les journées recommençaient à s'allonger et que le point où le soleil se couchait s'était légèrement déplacé : on allait vers le printemps.

Qui arriva ! Avec les premières fleurs timides dans les haies et les chants des moineaux en amour. Le soir, avant dîner, les enfants des hameaux, garçons et filles, se réunissaient dans les cours ou sur les petites places pour jouer ; et les jeunes gens allaient conter fleurette d'un village à l'autre, d'une maison à l'autre. Matteo n'était plus un enfant jouant dans les groupes bruyants des cours, mais ce n'était pas encore un jeune homme contant fleurette à droite et à gauche et, à la fin de la journée quand il rentrait fatigué, il s'asseyait sur un petit mur à regarder les jeux. Quelquefois il avait envie d'y participer : il se levait pour courir ou pour jouer avec les garçons et les filles, mais, aussitôt après, il se sentait étranger à cette gaieté, à leur façon de jouer et de parler, et une grande mélancolie s'emparait de lui au souvenir de Caterina qui n'était plus là, à profiter avec lui du printemps qui revenait.

Là-haut sur le Plateau, c'était encore l'hiver, et dans les bois dévastés, dans les tranchées profondes, dans les trous d'obus le gel résistait encore, interdisant à la terre d'être féconde. Des baraques avaient été démontées et en partie réexpédiées dans la plaine, d'autres avaient été entassées en pièces au bord des routes où passaient les camions. Même les dépôts de munitions

et l'artillerie avaient été récupérés, les derniers soldats des corps expéditionnaires français et anglais étaient repartis, à destination de leurs foyers. Restaient les cimetières et les débris de la guerre, les prisonniers austro-hongrois de nationalité polonaise et croate, que l'on gardait pour bonifier le terrain et enterrer les cadavres qui réapparaîtraient à la fonte des neiges sur les sommets. Après tout, ces prisonniers préféraient rester ici pour quelques mois encore parce que, au moins, ils avaient de quoi manger.

Un soir de la fin février, en rentrant à la maison, Matteo trouva son père. Cette journée-là, pour lui, avait été particulièrement écœurante et amère car, au col del Rosso, dans une ligne de tranchée autrichienne à demi effondrée, ils avaient déterré une dizaine de soldats italiens aux crânes fracassés. Dans un abri deux masses ferrées témoignaient de cet épisode : blessés pendant le combat, peut-être avaient-ils été placés là par leurs camarades. Au cours de la bataille, quand les tranchées changeaient d'occupants, une escouade de Bosniaques s'était trouvée là, et ils les avaient achevés.

Son père, encore en uniforme, était assis à côté du feu, il tenait sa fille sur ses genoux et il parlait avec le grand-père et la mère. Il se leva et l'embrassa très fort. Ils ne dirent rien, peut-être avaient-ils trop de choses à se dire, trop de questions à échanger, les pensées de chacun s'entremêlaient sans pouvoir être formulées dans l'ordre. Son père revint s'asseoir et en le regardant il dit :

— Comme tu as grandi... Ils m'ont dit que tu vas travailler. Je leur disais que j'ai été libéré. Je suis venu en train jusqu'à Thiene et puis à pied jusqu'ici.

Après un long silence embarrassant, il se leva à nouveau et ajouta :

— Je vous ai ramené de l'armée deux ou trois vêtements. Voilà.

Il enleva sa veste de militaire, ôta la chemise en flanelle qu'il portait en dessous, puis une autre chemise sous celle-ci, un tricot, un autre. Sur la peau il avait encore un autre tricot et au-dessus de la taille il paraissait aussi maigre qu'un poulet qu'on vient de plumer.

— Sous ce pantalon, dit-il, j'en ai un autre et aussi deux caleçons de laine. Ils serviront pour vous. Pour les femmes je n'ai rien ramené.

Il restait là embarrassé et drôle ; de son pantalon sortait, tout autour de la taille, une flanelle réglementaire d'un blanc sale. Puis, tout à coup, il se rappela le sac qu'il avait déposé à côté de la porte ; il le prit et l'ouvrit au milieu de la curiosité générale. Il en sortit deux morceaux de savon, deux paquets de pansements, deux essuie-mains en toile et un lot de chaussettes russes encore neuves.

— En rendant mon paquetage j'ai un peu triché avec le magasinier en pensant que c'est à toi que ces choses-là seraient le plus utiles, dit-il en s'adressant à sa femme. Mais j'ai encore des biscuits, deux boîtes de singe et cinquante lires.

Maintenant que le père était revenu, qu'il avait ôté sa veste et son chapeau de chasseur alpin, il lui paraissait vieilli et fatigué. Matteo le revoyait quand il était parti avec les autres appelés pendant l'hiver 1915, alors que sur les places des grandes villes il y avait des manifestations de foule pour que l'Italie entre en guerre. Il semblait, alors, que tout finirait en quelques mois et qu'une fois libérées Trente et Trieste ils rentreraient chez eux avec la clique et les drapeaux. Mais le vieux Ghèllar, quand il se rendait au marché le samedi, s'arrêtait devant l'auberge de la Faiona pour déclamer : « ... la guerre c'est pas du gâteau ! Ni de la tarte... combien d'orphelins, combien de veuves... »

Les bien-pensants le prenaient pour un guignol, mais un jour le brigadier, que tout le monde connaissait par son surnom de « Kaiser » à cause de sa mine renfrognée, le fit mettre en prison. Un général avait bien fait embarquer et poursuivre en justice le curé de Cesuna qui prêchait la paix. En somme quelques mois, qu'ils disaient, et on vaincra. En fait de mois, il en était passé cinquante : toutes les maisons et les bois avaient été détruits ; les morts avaient été très nombreux ; son père était venu rarement en permission, et toujours pour une brève période, car une offensive ou une retraite raccourcissait son temps de repos. Il semblait même, à ce qu'on disait, que le Commandement supérieur n'envoyait pas volontiers en permission les soldats dont les familles étaient réfugiées et dont les villages étaient occupés par l'ennemi. Mais maintenant il était revenu pour toujours, et vivant, c'est-à-dire qu'il n'était ni blessé ni mutilé. Et bientôt ils retourneraient là-haut reconstruire la maison et tout le reste. Mais combien ne reviendraient pas ?

Même son parrain Enrico ne reviendrait plus car on avait eu la nouvelle de sa mort au combat. Son père l'avait su quand ils étaient entrés en Autriche. Mais un soir Matteo avait entendu son père et sa mère parler d'une histoire curieuse et triste aussi. Le parrain avait eu une permission un mois avant la retraite de Caporetto et il était arrivé du côté de Padoue où sa famille était réfugiée. On racontait que, après avoir noté l'indifférence de son épouse, qui était une jolie femme, ainsi qu'une abondance insolite de nourriture et beaucoup de beaux vêtements, il lui parut évident que quelque chose n'allait pas. À la fin de sa permission il fit semblant de partir désespéré, mais, au lieu de gagner son détachement au front, la nuit suivante il rentra chez lui et trouva sa femme au lit avec un capitaine de l'intendance. Il s'en alla. Mais, pour cacher cette faute, la femme en commit une autre encore plus grave, en convainquant son amant de dénoncer aux carabiniers le fait que le mari n'avait pas regagné son bataillon. Son parrain Enrico erra pendant deux jours, pensant à ses deux enfants tout jeunes, et quand il rejoignit ses camarades de tranchée, le message qui le portait déserteur était déjà arrivé au commandement du régiment. Le capitaine l'appela à l'intérieur de l'abri pour lui parler d'homme à homme. Tout de suite après, l'officier demanda à parler avec le chef de bataillon, mais il y avait toujours ce message des carabiniers qui avait suivi la voie hiérarchique. En somme ses supérieurs, comme il avait toujours été un bon soldat, lui évitèrent un procès et peut-être même d'être fusillé, mais pas le passage comme « volontaire » dans un corps franc, où il trouva la mort pendant une bataille pour le Monte Val Bella.

Pendant quelques jours le père de Matteo resta à la maison. Il ne voulait pas travailler comme « militarisé » car pendant trop de mois il avait entendu des ordres, et maintenant qu'il avait survécu à tant de batailles et qu'il était en famille, il ne voulait plus avoir affaire à l'armée royale. Il gagnait les maisons perdues de la campagne et des collines pour chercher de l'embauche dans les vignes et dans les champs. À présent que les paysans revenaient eux aussi, il ne trouvait un travail de quelques journées que là où les hommes étaient morts à la guerre. Un jour de la mi-février, sans rien dire chez lui, ou plutôt en disant qu'il allait travailler à Bassano, il se rendit au commandement des carabiniers où il demanda au lieutenant, pour lui et pour son fils Matteo, l'autorisation de gagner le Plateau où étaient leurs

biens. Il voulait se rendre compte de ce qui était resté là-haut et si, avec l'arrivée de la bonne saison, il était possible de mettre la main à quelque travail.

Ils partirent de bon matin, un dimanche. Le soleil montait à mesure qu'ils gravissaient la montagne. Sur les pentes de l'adret ce n'était qu'un chant d'alouettes, plus haut, de grives et de merles, mais après, dans les bois détruits par l'artillerie, par les excavations diverses et par les coupes des militaires, le silence revint. La neige était toute sale.

À trois reprises on les arrêta aux barrages, le dernier se trouvait à l'entrée du village, qu'ils traversèrent ensuite de bout en bout dans la longueur, des Fumegai à l'Ecchele : le long de la rue des Bonora, de la Grand'rue, de la place de la Fontaine, de la route des Mazzacavalli. Mais ce n'étaient que décombres, monceaux de décombres recouverts d'une fine couche de neige. Au milieu de toutes ces ruines subsistait, debout sur son socle, la statue de la bienheureuse Jeanne, qui semblait contempler tristement la destruction de sa terre.

Adossées à quelques pans de mur, des baraques en bois avaient été construites par les soldats ou les prisonniers pour accueillir les premiers services et rendre possibles les interventions qui suivraient. Ils rencontrèrent des soldats à l'air ennuyé, surveillant un groupe de prisonniers polonais qui dégageaient paresseusement une route en faisant la chaîne avec des pierres, des briques et des poutres : ce qui restait des maisons après les bombardements, les incendies, les pillages, les combats, leur utilisation en défense ou en attaque. Matteo et son père regardaient sans parler, le cœur serré : pour eux, ce n'étaient pas que des décombres. C'était la fin d'un monde, d'un pays et d'habitudes qui avaient commencé quand nos ancêtres avaient choisi, pour y vivre, cette terre dont personne ne voulait car elle était isolée, difficile à atteindre, sauvage, c'est-à-dire couverte de robustes forêts. Peut-être que ces choses-là, ces deux êtres ne les savaient pas, au sens où quelqu'un les leur aurait apprises, mais ils les sentaient d'instinct parce qu'ils appartenaient à ces décombres de maisons, à ces bois qui n'avaient plus d'arbres vivants, à ces pâturages sans herbe.

Ils gagnèrent leur hameau sur une butte exposée au soleil et ils déambulèrent au milieu des ruines et des poutres brûlées qui avaient été des

toits, des planchers, des murs, des cheminées, des étables, des fenils. En déambulant, à un certain moment, dans un endroit caché aux regards indiscrets, ils virent un peu de fumée qui s'échappait d'un abri de fortune et, à côté de celui-ci, accrochés à des barbelés, une dizaine de renards empaillés. Ils appelèrent, ils entrebâillèrent une petite porte et, à l'intérieur, ils virent, assis à côté d'un poêle de tranchée, le vieux Tana. Il leva la tête, les reconnut et les salua, les invitant à entrer et à s'asseoir pour casser la croûte avec lui. Le père de Matteo tira de sa musette un pain, un morceau de fromage et une bouteille de vin.

Le vieux Tana raconta qu'il n'avait pas envie de rester des mois encore dans la plaine, au milieu de ces gens qui ne comprenaient pas ce qu'il disait. Et puis il trouvait que l'air y était lourd. C'est pour ça qu'il était parti tout seul sans attendre les autres, évitant les carabiniers, les barrages et les soldats. Ici, pendant ce temps, il s'était construit cet abri avec les tôles et les planches qu'avaient laissées les Autrichiens. Il avait aussi trouvé à manger et, dans un coin, il avait constitué une réserve : deux caisses de biscuits de l'armée royale italienne, des boîtes de singe, des paquets de soupe Chiarizia et de Torregiana.

— Mais qu'est-ce que vous faites avec ce fusil ? demanda Matteo.

C'était un fusil autrichien, un Mannlicher, et il répondit qu'il lui servait à tirer les corbeaux qui, le jour, venaient manger là où avaient été enterrés les soldats, plus bas dans les potagers des Lesce : la nuit, c'étaient les renards qui venaient les déterrer et les manger, le jour c'était le tour des corbeaux. Les nuits de lune il tirait aussi les renards. Ils ne les avaient pas vus dehors, empaillés et accrochés ?

Ils allumèrent leurs pipes après que le vieux Tana eut accepté avec enthousiasme le tabac qu'on lui offrait. Si ce n'était le terrain, encore gelé et en partie couvert de neige, le père de Matteo disait que eux aussi ils monteraient de la plaine nettoyer les champs pour semer les pommes de terre. Les potagers pareil. Et ils se fabriqueraient un toit pour s'abriter en attendant. Mais dans un mois, affirmait-il, on sera là nous aussi. Avant qu'ils ne se disent au revoir le vieux Tana insista pour que la prochaine fois ils lui apportent du tabac à priser et pour la pipe. Dans les décombres des maisons des Pêne il avait bien trouvé un pot à tabac, mais maintenant il

l'avait fini, et parmi les choses que les armées avaient abandonnées il n'y avait pas moyen de trouver la moitié d'un cigare.

8.

Avec le début du printemps d'autres soldats furent libérés, mais parmi les réfugiés commença à s'affirmer le violent désir de se mettre en chemin pour rentrer à la maison. De la Lombardie, du Piémont et même de là-bas, au-delà du Pô, les familles regagnaient la Vénétie et les plaines au pied de nos montagnes. Les gens s'installaient de leur mieux dans des maisons, des baraquements ou des fabriques abandonnées, dans l'attente d'un signal, de quelque chose qui donne le départ : le tonnerre du printemps ou le chant du coucou. En fait on attendait une circulaire du gouvernement.

Un jour le père de Matteo reçut un avis lui demandant de se rendre au dépôt du bataillon, à Bassano, pour retirer son congé car, jusqu'alors, il n'était en réalité qu'en permission extraordinaire. Au dépôt il rencontra Mosè Stern, l'ancien fourrier de sa compagnie, qui, outre qu'il était un *pays*, connaissait tout le monde sur le Plateau, étant connu lui-même par le commerce que sa famille pratiquait avant la guerre, et parce qu'il avait écrit, réécrit tous les noms des appelés et des engagés des enrôlements de nos villages. Mosè voulut savoir s'il était retourné là-haut et, à sa réponse affirmative, il demanda si nos maisons étaient comme il les avait vues après les combats de l'Ortigara, quand tant d'autres *pays* étaient morts, et que les survivants avaient été envoyés au repos.

Certains d'entre eux avaient fait un saut jusqu'au village : Mosè se rappelait qu'Attilio Gios avait retrouvé et rapporté les portraits de ses parents, restés accrochés sur le seul mur de la maison encore debout, et Toni Moro, les petites chaussures de sa fille Antonietta recueillies parmi les ruines. Lui, en revanche, il avait espéré retrouver les papiers de famille dans le coffre de la salle commune, mais, dans la vieille maison au toit de tavaillons, le feu avait tout brûlé. L'état de notre village est encore pire maintenant, disait le père de Matteo. En effet, aux canonnades des Italiens et des Autrichiens s'étaient ajoutées celles des Anglais et des Français. Il n'y avait plus rien. Des décombres et des cadavres de soldats.

Mosè voulut savoir où se trouvait la famille de ce *pays*, et comment ils s'en sortaient. Quant à lui, les siens s'étaient réfugiés en Émilie mais son père lui avait écrit que dans quelques jours ils seraient remontés, peut-être à Chiuppano. Lui aussi espérait être rapidement libéré, car il en avait marre, jusqu'à la nausée, de dresser des listes de morts, de matériel manquant ou hors d'usage, ainsi que des tableaux et des formulaires. Il y avait bien autre chose à faire ! Enfin il lui donna un bon pour retirer au magasin le colis de vêtements dont l'armée faisait cadeau aux anciens combattants, il lui remit aussi le certificat avec la croix de guerre, et puis il lui demanda :

— Tu préfères la police d'assurance de la victoire, de mille lires payables dans vingt-cinq ans, ou bien cinq cents lires tout de suite ?

— Je pense que cinq cents lires c'est mieux. Dans vingt-cinq ans on ne sait pas ce qu'il y aura.

— Tu as raison, les gens de chez nous font tous le même choix. Dans notre situation, cinq cents lires ça rend service.

Le fourrier remplit formulaires et reçus et les lui fit signer.

Avec ces sous en poche et le colis de vêtements sous le bras, il rentra à la maison comme s'il avait eu un trésor. C'était du beau drap et sa femme le palpa afin d'en éprouver la qualité. Les cinq cents lires furent déposées sur un livret de la caisse d'épargne pour les avoir au moment de reconstruire la maison.

Au mois de mars, parmi les réfugiés, des signes d'impatience et de rébellion apparurent, des comités d'action se constituaient, on tenait des réunions publiques. Ils en avaient assez des discours, des circulaires, des promesses : ça faisait cinq mois que la guerre était finie et gagnée, ils voulaient retourner à leurs terres où il y avait tant à faire. Et puis si on veut manger en hiver il faut semer au printemps. Mais qu'attendait le gouvernement pour lever les barrages et laisser les gens revenir librement chez eux ? À Trévise fonctionnait un commissariat aux Terres libérées^[10] qui dépendait du ministre Raineri, et nos communes aussi rentraient dans la compétence des « Terres libérées », même si depuis 1866 elles se trouvaient à l'intérieur des frontières du royaume. Mais ce ministère ne prenait aucune initiative : ou les procédures bureaucratiques n'étaient pas encore arrivées

au stade de la dernière signature, ou les nécessités et les besoins étaient si urgents et si nombreux qu'on ne savait pas par où commencer.

Cependant, les soldats qu'on libérait progressivement, et qui rejoignaient leurs familles, ne supportaient pas toutes ces lenteurs. Forts de ce qu'ils avaient vu et souffert au front, ainsi que de l'état dans lequel ils avaient retrouvé leurs proches, ignorant autorisations et barrages, ils remontaient vers les villages détruits, poussés par un instinct aussi irrésistible que celui des oiseaux migrateurs. L'autorité militaire et gouvernementale elle-même, dans la personne de son commissaire, le colonel Lino Carrara, prêta l'oreille aux protestations et chargea l'ingénieur Girolamo Girardi de préparer un plan pour la reconstruction.

Un après-midi dans la maison de Prà del Giglio, le père de Matteo arriva avec un mulet. À Thiene avait eu lieu une adjudication de quadrupèdes de l'armée et c'est ainsi que pour quelques dizaines de lires il avait acquis un mulet gris dont personne ne voulait. Il lui avait semblé de bon caractère et, bien qu'il fût affaibli et maigre, il pensait qu'avec l'herbe nouvelle il se reprendrait vite. Il l'utiliserait pour monter les quelques bricoles qu'ils possédaient, et il aiderait au transport du matériel servant à la reconstruction de la maison.

Ce même soir, en quête d'un endroit où passer la nuit, Toni Ballot arriva à l'improviste, bien accueilli. Il venait de Lombardie, et sa famille, comme beaucoup d'autres en ces jours de la fin mai 1916, avait été chargée pêle-mêle sur un convoi de wagons de marchandises. Après une semaine où, renvoyés d'une gare à l'autre, ils avaient demandé qu'on leur fasse la charité d'un morceau de pain, on leur fit bon accueil et ils trouvèrent du travail, car M. Baumann – que Dieu le bénisse ! disait Ballot – avait littéralement ouvert aux réfugiés les portes de sa demeure ; en comptant les femmes, les jeunes et les vieillards, au moins cent cinquante personnes y avaient reçu l'hospitalité. C'était une belle maison, disait-il, avec des sols astiqués, des salles de bains, des chambres ayant des matelas en laine, des couvertures et des draps. Le luxe ! À se déchausser en entrant. Où on parlait à voix basse. Et puis il avait aussi mis à leur disposition la cuisine et la nourriture. Mais nos *pays* aussi s'étaient bien comportés, pas de malhonnêtetés, pas une seule cuillère n'avait été dérobée, même pas par ceux qui n'en avaient pas.

Par la suite, tout le monde, ou presque, avait obtenu du travail dans les fabriques et dans les fermes. Lui aussi. Avec son frère Angelo, ils avaient travaillé dans une usine de munitions.

Toni se mit à table avec eux pour manger la soupe de riz aux haricots.

— Vous avez également trouvé une fiancée ? demanda en plaisantant le grand-père.

— Bah, une fiancée vraiment, non, répondit Toni en rougissant. Il y a encore des braves gens pour vous aider, et puis les terres là-bas sont très riches. Mais peut-être qu'on est mieux dans nos montagnes.

Cela dit, il tira de sa poche une feuille de papier imprimé, avec frise et lettrine, il s'approcha de la lampe et lut : « Aux réfugiés de guerre qui quittent l'arrondissement de Varèse. Réfugiés des provinces de Vénétie ! Alors que vous vous apprêtez à revoir votre terre natale chérie et à regagner les maisons que vous avez dû abandonner précipitamment aux mains d'un ennemi féroce et arrogant, nous ressentons le besoin de vous redire, avec une fidélité toujours renouvelée, les sentiments de fraternité sincère que, en tant qu'interprètes de l'ensemble de notre population, nous avons cherché à vous témoigner du mieux qu'il nous fut possible pendant les mois de votre présence parmi nous.

Innombrables petits groupes, emportés jusqu'ici dans les heures les plus sombres de notre guerre et de notre histoire, après la vision soudaine et terrifiante de l'ennemi envahissant vos maisons, après le tumultueux et triste voyage vers un obscur avenir, nous avons cherché de toutes nos forces à remplir le mandat que notre population nous avait confié dans un grand élan de générosité. La patrie pensait à votre avenir et vos frères y pensaient avec une affectueuse sollicitude.

Ainsi, rassemblés dans la ville ou dispersés dans les pittoresques villages des environs, vous avez pu attendre, avec une foi immuable, le jour radieux de la revanche : à la solidité de cette foi, nous avons cherché à apporter notre contribution, en vous assistant dans vos besoins quotidiens et en vous donnant cet appui moral et matériel auquel nous autorisait notre mandat.

Que notre salut venu du fond du cœur vous accompagne et que, une fois revenus à vos maisons, se réalisent vos aspirations les meilleures et vos espérances les plus hautes ! Tel est notre vœu fervent. Et nous n'oublierons

jamais, comme vous-mêmes ne les oublierez pas, les jours que nous avons passés ici ensemble, car le lien solide de fraternité qui nous unit a été consacré à nouveau, aux jours les plus sombres du malheur, et dans les jours les plus radieux de la victoire. »

Puis Toni lut encore : « Varèse 26 février 1919. La Commission : Chevalier Silla Badini, président – chevalier Carlo Taccheo Briere Noble, avocat – Giovanni Bagaini. »

— Ah, les belles phrases, dit le père de Matteo. Notre terre, notre patrie, nos maisons, la victoire. La patrie qui pense à notre avenir. Mais là-haut notre patrie a été détruite. Elle n'existe plus. Ils disent comme ça parce qu'ils ne savent pas et qu'ils n'ont pas vu. Pendant qu'ils faisaient leurs discours, nous, on a une petite fille qui est morte. Et nous n'avons rien, leur patrie nous a tout pris.

C'était la première fois qu'il nommait la petite Orsola, morte de la grippe espagnole, et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues. Il posa sur la pierre de l'âtre l'assiette de soupe qu'il tenait sur ses genoux et il sortit. Sa femme le suivit du regard, ce fut comme si elle se sentait soulagée d'un énorme poids. Toni, Matteo et le grand-père finirent de manger en silence, en regardant le feu qui s'éteignait.

Quand vint le soir le père rentra et il semblait que les larmes avaient lavé ses yeux. Ils se remirent à parler. Matteo demanda à Toni quand son frère Angelo reviendrait à son tour de Lombardie, et ils firent des projets pour le jour très proche où, ayant chargé tous leurs biens sur le mulet gris, ils retourneraient à leur hameau.

9.

Pour le mois de mai, il fallait arriver à semer le peu qu'on pouvait, mais avant les semailles, à ce qu'ils avaient vu, il y avait beaucoup de travail : débarrasser les terrains des obus et des barbelés, remplir les tranchées, égaliser les trous des explosions. Avant encore, il fallait poser un toit sur quatre murs pour mettre sa tête en dessous. Le père de Matteo alla au commandement des carabinieri, puis jusqu'à Vicence, voir le commissaire du gouvernement pour le Plateau, afin de se faire délivrer un permis de retour. Les employés ne voulaient pas le lui donner car là-haut, disaient-ils, la vie civile n'était pas encore possible et il n'y avait encore rien d'organisé qui la rende possible. Il n'y avait que des soldats et des prisonniers de guerre chargés du déminage et de la récupération. Alors il demanda à parler personnellement au colonel Carrara, et même, utilisant le langage militaire, il demanda le rapport du commissaire. Il insista tellement qu'on le fit entrer.

Le colonel voulut savoir où il avait combattu et avec qui, et quand il entendit nommer le bataillon, les commandants, les lieux et les faits, lorsqu'il vit aussi la feuille de démobilisation qu'il portait toujours sur lui, il se montra assez bien disposé, voire compréhensif. Enfin il lui demanda où était sa maison, dans quel hameau.

— Il n'y a plus rien là-bas, c'est tout détruit. Comment ferez-vous pour vivre avec les enfants ? lui demanda-t-il après qu'il lui eut répondu.

— On y arrivera, mon colonel. Donnez-nous l'autorisation de rentrer.

— Mais vous avez quelques moyens ?

— Nous avons un mulet et un peu d'économies.

Le commissaire Carrara demeura pensif, enfin il prit un formulaire et il lui fit préciser identité et adresse.

— Vous devez revenir dans quelques jours avec une fiche familiale d'état civil délivrée par la commune où vous résidez et un certificat de réfugié signé par votre maire. Vous êtes parmi les premiers auxquels je donne une

autorisation, vous ne devez pas me causer d'ennuis. Et surtout respectez les ordonnances !

Quand il fut de retour au Prà del Giglio il attendit avec impatience que Matteo revienne du travail et ce soir-là, pendant le dîner, il annonça qu'ils retourneraient bientôt à leurs montagnes.

— Peut-être que nous monterons dimanche. Et toi, mon garçon, rappelle-toi de dire à l'adjudant qu'à partir de lundi tu n'y es plus. Samedi tu pourras aussi avoir ta paie.

Après tant de mois, un joyeux espoir se mit à briller dans les yeux de chacun, et Nina battit des mains en criant :

— On rentre à la maison ! Demain on rentre à la maison !

— On dispose de combien d'argent ? demanda le grand-père. Il faudra quand même faire les comptes.

La mère, après le repas, remit tout de suite la cuisine en ordre et, ayant pris un crayon à encre et une feuille de cahier, elle s'approcha de la lampe à pétrole et commença à faire des additions, ayant appelé son mari auprès d'elle :

— Cinq cents lires de prime de la victoire, cinquante lires que tu m'as ramenées de la guerre... la paie de ton père quand il cassait les cailloux pour faire du gravier, la paie de Matteo à trente-trois centimes de l'heure neuf heures par jour... Matteo, tu as fait combien de jours avec le génie ? On a mille quatre-vingt-douze lires.

— Avec ça on peut se débrouiller, du moment qu'on a la santé, commenta le grand-père.

Pour avoir le passeport (on appelait comme ça le papier qui permettait de rentrer), il fallut payer un timbre fiscal, et quand finalement il arriva et qu'ils décidèrent de partir, on était déjà au 4 mars ; il s'y ajoutait l'obligation de ne quitter ni les routes ni les itinéraires indiqués par des panneaux prévus à cet effet : il restait trop d'obus non explosés dans les champs, et plusieurs accidents mortels s'étaient déjà produits parmi les hommes, prisonniers ou militaires, préposés au déminage du terrain. Depuis que, sans permis et sans timbre fiscal, ils avaient tout abandonné, pour fuir

sous les obus qui démolissaient les maisons comme si elles étaient en carton, trente-quatre mois avaient passé.

Maintenant, enfin, ils rentraient. Avant de se mettre en route ils étaient allés tous ensemble au cimetière de Calvene prier sur la tombe d'Orsola pour qu'elle protège leur retour. Là une petite croix de bois et une plaquette en fer blanc indiquaient le lieu et le nom, comme pour la tombe d'un soldat. Matteo, ce même jour, voulut y retourner tout seul pour dire au revoir à Caterina. Le long des haies il avait cueilli un petit bouquet de violettes bleues et parfumées – les premières – et il les partagea entre les tombes des deux fillettes. La soirée était belle, douce, les prés commençaient à peine à reverdir et les bourgeons des robiniers se gonflaient, les moineaux en liesse se poursuivaient, le long des rangées de mûriers. Les cloches sonnaient et là-bas, au loin, vers la mer, le ciel tirait légèrement sur le vert comme s'il reflétait l'eau. La mélancolie et l'espoir lui remuaient le cœur ; finalement il sortit du petit cimetière sur la colline après avoir fait un signe d'adieu de la main.

Le père de Matteo, même si le petit loyer avait été payé par la commune avec les fonds que l'État avait mis à sa disposition, alla chez le propriétaire de la maisonnette pour prendre congé et remercier :

— Je vous laisse tout en ordre et propre, dit-il.

Ils saluèrent également les paysans des maisons les plus proches : les Maso, les Pozza, les Salbeghi. Les Nicoli de la Mare firent aussi cadeau à Matteo d'un sac contenant une trentaine de kilos de pommes de terre.

— Elles te serviront pour les semailles, dirent-ils. Nous on en a trop et vous serez bien contents de les avoir.

Les Salbeghi voulurent aussi offrir une dizaine de kilos de farine de maïs.

— Elle vous sera utile pour les premières polentas. Il paraît que là-haut on ne trouve rien.

Sur leur mulet gris – Reno était le nom qu'on lui avait donné dans l'armée – ils chargèrent les couvertures, les casseroles, les paillasses et tout ce qu'il pouvait porter. Les autres choses, Matteo et son père les chargèrent

sur leurs épaules dans de simples sacs attachés aux coins avec des cordes, à la manière des sacs à dos. Le grand-père et la mère avaient chacun deux cabas. Nina tenait serrée contre elle sa poupée de chiffon. La louche de l'eau, par contre, était accrochée à une corde qui maintenait le chargement sur le dos du mulet.

Ils allaient ainsi à la queue leu leu : devant, le père qui menait Reno par le licou, puis Matteo, le grand-père, Nina et la mère. Ils prirent le chemin qui reliait le hameau des Giare à celui du Monte de Calvene, et quand ils furent à la Curva du Fontanello, ils s'arrêtèrent pour laisser un peu reposer le mulet qui haletait à cause de la montée, mais aussi pour jeter encore un regard là-bas, sur la clairière herbeuse qu'entouraient les bois, et où on distinguait les tuiles rousses de la maison du Prà del Giglio.

Nina s'accrochait aux jupes de sa mère, et lorsqu'ils atteignirent le Prà del Cavalletto où, bien alignés, avaient été enterrés les soldats anglais, elle demanda à être portée parce qu'elle était fatiguée. Ils arrivèrent aux Mazze où ils rencontrèrent l'équipe d'ouvriers avec lesquels avait travaillé Matteo. Ils démontaient encore des baraques, et des camions 18B. L. attendaient un nouveau chargement :

— Nous les envoyons à Asiago pour les réfugiés qui rentrent, dit l'adjudant. Et justement il se pourrait qu'une de celles-là soit la vôtre. L'usage en est gratuit. On vous souhaite bonne chance !

Ils continuèrent par le Barental. Matteo et son père avaient déjà vu comment la guerre était passée par là et ce qu'elle avait provoqué, mais le grand-père et la mère, c'était la première fois qu'ils voyaient le désastre, et ils regardaient, plus étonnés et plus incrédules qu'affligés. Seulement, quand ils arrivèrent à la trouée de la Luka et que, devant eux, se présenta la conque où tout avait été détruit à plusieurs reprises, le vieux laissa échapper un juron et une violente imprécation contre l'Autriche, l'Italie et leurs gouvernants. Matteo et son père se retournèrent pour le regarder, mais ils s'aperçurent aussi que Nina et sa mère pleuraient en silence serrées l'une contre l'autre.

Les décombres sur la route qui traversait le village avaient été dégagés, et même les camions pouvaient y passer. Les pierres des maisons avaient été entassées sur les deux côtés de la rue, sur le torrent on avait jeté une

passerelle de troncs d'arbres. Dans les potagers qui n'avaient plus de clôtures les orties poussaient, les pruniers et les cerisiers avaient perdu leurs bourgeons, ils étaient tout desséchés, tués par les éclats d'obus et par les balles. Quant à l'église de San Rocco où, dans le temps, avaient lieu les célébrations des poètes paysans ainsi que la distribution des prix aux élèves méritants, et où, avant l'aube dominicale, don Tita Muller, surnommé le Lièvre, célébrait la messe des bûcherons et des chasseurs, elle n'était plus qu'un amas de pierres. Sur le dessus se trouvaient celles du cadran solaire qui avait servi d'horloge au clocher roman.

Le long de la Grand'rue se dressaient quelques restes de murs lézardés, criblés de trous, avec les ouvertures des portes et des fenêtres qui, de l'autre côté, laissaient voir le ciel. Sur les ruines des maisons, les corbeaux et les corneilles avaient des poses de maîtres ; des poses de corbeaux et de corneilles sur la tête de la statue de la bienheureuse Jeanne.

La famille de Matteo continuait à avancer à la queue leu leu, traversant ce village mort, leur village, et personne ne parlait, seul le pas du mulet gris, qui remuait cailloux et débris, accompagnait leur angoisse. Avec les yeux et avec la mémoire ils cherchaient à placer dans cet espace en morceaux, détruit, les maisons et les familles des gens qu'ils connaissaient, les boutiques, les échoppes des artisans, les cafés. Ici ça devait être la maison de l'avocat Bonomo, celui qui avait épousé une chanteuse d'opéra ; là la brasserie à Macia ; ailleurs l'hôtel de l'Aigle impériale des Tessari ; et puis la Croix-Blanche où descendaient les gens importants, la maison des Ronnar avec l'atelier du maréchal-ferrant et les fresques que la tradition voulait peintes par un des Bassano, la boutique du coiffeur, la maison des Prucar, la boutique à Pacca, la maison des Ristar et celle des Nittar, la pharmacie des Bortoli, la maison de M. Müller, le directeur de l'école, la boutique des Stern... les Pulledri, les Parent... En réalité il n'y avait plus rien, et dans ce vide ils virent les restes de l'église consacrée à saint Matthieu et, à la place du beau campanile en pierres rouges et blanches, un petit escalier en bois qui, au milieu des décombres, entraînait dans un trou où il y avait peut-être eu un observatoire pour l'artillerie.

La première fois, quand Matteo était monté en douce, il était passé en se tenant au large pour ne pas tomber sur une patrouille de soldats. Quand il était revenu avec son père, le permis n'était valable que pour un jour, et ils

se hâtaient parce qu'ils voulaient voir leur maison, mais maintenant, avec leur laissez-passer, ils avaient aussi le temps de regarder autour d'eux, et plus que les baraques où se trouvaient les ouvriers militarisés ou les soldats, ou que les débits de boissons, ou que les bureaux en cours d'installation, c'était le village, ce qu'il avait été pour eux et ce qui en restait qui touchait leur cœur.

Juste après les décombres, là où la route, entre deux rangées de pierres dressées, continuait jadis vers leurs hameaux d'adret, il n'y avait que des boyaux et des tranchées creusés partout. Sur les côtés, des amas de rouleaux de fil de fer barbelé, de planches, de poutres, de tôles ondulées ainsi que des tas d'obus répartis selon leur calibre et leur nationalité, à conserver pour une autre guerre. Un grand dépôt de cercueils aussi : tout blancs, en sapin raboté.

Ils continuèrent sans parler, ils dépassèrent les trois cimetières de soldats italiens enterrés là où, dans le temps, il y avait les potagers de leurs hameaux. Ils les y avaient mis parce que la terre était noire et molle, ayant été travaillée et fumée pendant des siècles. Le vieux Tana, qui restait là à les protéger des corbeaux et des renards, avait aperçu le petit groupe avec le mulet et vint à leur rencontre, le fusil sur l'épaule, un grand sourire sur le visage qui se voulait sévère.

— Enfin quelqu'un qui arrive, dit-il. J'en avais vraiment assez d'être seul. Est-ce que vous m'avez apporté un peu de tabac ?

Ils déposèrent leurs fardeaux et le chargement du mulet sur les décombres de leur maison comme pour en reprendre possession. La mère et le grand-père ne disaient mot, et ils regardaient autour d'eux en soupirant. Finalement Nina dit :

— Ils nous ont tout cassé ! Ils s'assirent pour manger quelque chose et boire une gorgée de vin à la fiasque dont leur avaient fait cadeau les Scalchi. Matteo tira de sa poche deux paquets de gris pour le vieux Tana qui bourra tout de suite sa pipe et l'alluma.

— Il y a quelques jours, commença-t-il, les Sech et les Ballot sont venus ici eux aussi et la semaine dernière les Zai et les Pûne. D'ici la fin du mois on sera à nouveau tous ici. Ou presque, ajouta-t-il à mi-voix.

Il s'était aperçu que dans le groupe il manquait une fillette et il se souvenait que, lorsqu'ils avaient dû partir, la femme avait deux petites. Il était aussi au courant de la fièvre espagnole qui avait fait plus de morts que la guerre.

Après qu'ils se furent un peu reposés et restaurés ils se mirent au travail afin de préparer un abri pour la nuit. Tana les aida à dégager un espace entre les bouts de murs qui étaient restés debout à une hauteur de deux mètres. Ils enlevèrent des pierres, des poutres carbonisées tombées du toit et des plafonds, des briques. Ils trouvèrent même les deux sommiers métalliques du grand lit et, bien qu'ils soient tordus et rouillés, ils les mirent de côté pour les réparer. Mais les matelas en laine, les couvertures, les draps et tout le linge de maison étaient à moitié brûlés et pourris. Tout aussi inutilisables étaient le coffre, l'armoire, les chaises, la table. En dessous de tout ça, ils découvrirent l'âtre avec la marque d'un projectile explosé sur la grosse pierre équerrie, bouchardée par quelque ancêtre. Les seaux en cuivre avaient disparu : Dieu seul sait quel soldat les avait pris et dans quel coin d'Europe ils avaient fini !

— Ça veut dire que la louche pour l'eau, ils l'avaient portée au Prunelle avant que la maison ne soit bombardée, fut le commentaire du grand-père.

Une fois dégagé un petit espace entre les restes de murs, Tana conseilla d'aller avec le mulet dans les positions des Autrichiens chercher des poutres, des tôles et un poêle, du moins pour le moment. Après, petit à petit, ils referaient la maison. Matteo, le père et Tana y allèrent, et ils y prirent ce dont ils avaient besoin en faisant plusieurs voyages. Pendant ce temps, en attendant, la mère avait coupé des rameaux de chèvrefeuille des bois qui avaient poussé spontanément parmi les décombres, et elle en avait fait un balai qui était déjà à l'œuvre sur les dalles de pierre de sa cuisine, celle-là même où elle était arrivée jeune mariée, du hameau des Camplan, voilà presque vingt ans. Assise dans un coin, Nina avait recommencé à jouer avec sa poupée.

Quand vint la nuit, un toit provisoire avait été posé sur les restes de gros murs, et un poêle de tranchée, en tôle robuste, avec ses ronds en fonte et son tuyau pour la fumée, réchauffait leur retour. À même le sol, sur des planches, étaient étendues les paillasses de feuilles de maïs : d'un côté

celles qui étaient destinées à Matteo, au grand-père et à Nina, de l'autre celle du père et de la mère, que protégeait une toile de tente accrochée à un fil de fer.

Le vieux Tana resta avec eux pour le dîner de polenta chaude et de fromage, jusqu'à neuf heures, pour causer, et les écouter raconter comment ils avaient passé leur temps de réfugiés, savoir aussi s'ils avaient des nouvelles d'autres gens du village. Par-dessus tout, il voulait entendre parler de la guerre, des gens qu'il connaissait et des parents du hameau qui s'étaient trouvés ensemble dans le bataillon de chasseurs alpins, et il accusa le coup en entendant que Nin Sech, lui aussi, avait été porté disparu après la bataille de novembre sur le mont Fior. Angelo Sech, le frère de Nin, était bien vivant, comme l'étaient Toni Scoa, Toni Ciorgolo, Menego Pûn. Fort était mort sur le Piave, à Vidor, pendant les derniers jours de la guerre, comme étaient morts Gaiga et Sciràn, Nesc.

— Tönle aussi, dit Tana au père de Matteo, Tönle aussi j'ai su qu'il est mort. Mais pas à la guerre. J'ai entendu dire qu'ils l'ont trouvé mort le matin de Noël, du côté de la Valrovina ou de San Michele, au dessus de Bassano.

La petite fille s'était endormie dans les bras de sa mère, qui se leva et alla la déposer sur la paille, la couvrant en même temps que sa poupée. Matteo et le grand-père allèrent se coucher à leur tour parce qu'ils étaient très fatigués. Le vieux Tana aurait encore voulu rester, comme à la veillée, mais il comprit que c'était l'heure de partir : il bourra à nouveau sa pipe, l'alluma avec un tison et leur souhaita la bonne nuit. Il mit son fusil sur l'épaule et sortit pour retourner à son refuge au Raitele.

Le silence était revenu, un grand silence comme en hiver quand il neige, et il semblait que la vie était revenue au milieu de ces décombres. L'homme et la femme sortirent regarder leur terre. Ils entendirent les oiseaux migrateurs qui s'appelaient en vol, une légère pluie de printemps vous lavait de la guerre avec une odeur nouvelle de bois qui revit. Ils rentrèrent dans leur maison en se tenant par la main. Les enfants et le grand-père dormaient pesamment, eux deux s'aimèrent à nouveau comme de jeunes mariés.

10.

Commencèrent des journées de travail intense : ils avaient l'impression qu'on passait de l'aube au soir en un clin d'œil. Matteo et son père se mirent à entasser les pierres qui étaient encore bonnes pour refaire les murs ; ils apportèrent poutres et planches enlevées aux abris des batteries, pour compléter le toit et les plafonds. Dans les prés vers le Spilleche, où ils s'étaient aventurés avec prudence au milieu de l'herbe jaunie et sans vie à cause des gaz, et parmi les sapins desséchés et nus, ils découvrirent tout un dépôt de tôles ondulées encore intactes qui auraient pu couvrir l'ensemble des maisons du hameau. Mais Tana, parlant à voix basse et clignant de l'œil, leur recommanda de prendre garde à ne pas se faire surprendre par les militaires car si on découvrait leur chapardage ils risquaient de finir en prison.

— Tout ça ; c'est au gouvernement, dit-il, butin de guerre.

— Mais peut-être qu'on doit attendre que le gouvernement reconstruise notre maison ? répondit le père de Matteo.

Pendant ce temps, le grand-père et la mère avaient nettoyé le potager devant la maison. Les obus l'avaient retourné en profondeur, ramenant à la surface tous les éclats de pierre, et dispersant alentour toute la bonne terre noire et fertile. Ils durent d'abord ramasser les pierres et en faire un grand tas, mais parmi les pierres ils trouvèrent aussi, en grande quantité, des éclats d'obus, des détonateurs, des culots, de petites balles de shrapnel, des cartouches. Ils ramassèrent la terre et ils préparèrent les planches pour le temps des semailles qu'annoncerait le retour du coucou. Peut-être que monteraient à nouveau de la plaine les marchands de graines et de plants, et peut-être bien qu'un samedi au marché on reverrait le vieil Antoine et son fils Frédéric, s'il n'était pas mort à la guerre. Choux et choux frisés, céleris du Tyrol et italiens, raves, carottes, laitues d'été et d'hiver pousseraient à nouveau pour les besoins de la famille.

En fouillant dans les abris à la lisière des bois, dans les baraques abandonnées et les mieux cachées aux regards des observateurs de l'artillerie comme aux militaires chargés de la récupération, le père de Matteo avait réussi à trouver et à rapporter à la maison, dans les dernières heures de la nuit, une bonne quantité d'outils que les armées avaient abandonnés : des scies – grandes et petites –, des rabots, des hachettes de charpentier et des haches de bûcheron, des marteaux et des burins, des truelles, une forge et une enclume, des pinces de toutes les dimensions qui avaient servi à couper les barbelés devant les tranchées. Et aussi des bûches, des pioches, des moules de mine, des masses, des leviers. Même une brouette avec laquelle le grand-père entreprit tout de suite de ramasser du fumier là où les Autrichiens de la batterie avaient mis leurs quadrupèdes.

Le vieux transporta le fumier dans le potager, le répandit et l'enterra. Il en transporta aussi un bon tas au champ sur les pentes du Moor en attendant le moment favorable et la bonne lune pour semer les pommes de terre qui avaient commencé à germer dans leur sac.

Tous les deux ou trois jours, le père descendait au village pour acheter quelques kilos de pain et un peu de mortadelle. Le four de Nane Pegola qui était revenu avec ses fils avait recommencé à fonctionner. La maison s'était écroulée mais sous les poutres brûlées le four à pain était resté intact ainsi que la cheminée : une fois les décombres dégagés, il s'était remis au travail. Tous les matins de bonne heure se répandait alentour l'appétissante odeur du pain chaud qui faisait disparaître, au moins pour un moment, l'odeur de la guerre stagnant sur les ruines.

On pensait déjà à élever les gros murs en s'appuyant sur les parties restantes, mais pour faire, il fallait du ciment, de la chaux et du sable. Pour le sable il n'y eut pas de problème, il était facile d'en trouver dans le dépôt morainique de la Corda et, en l'extrayant de la vieille carrière du Moleta, on se procura le nécessaire à dos d'âne.

Dans un bureau où Matteo et son père s'étaient rendus pour avoir des renseignements – sur la baraque il y avait écrit à la chaux en caractères d'imprimerie SERVICE TECHNIQUE DE LA RECONSTRUCTION –, un géomètre qui parlait italien répondit que dans la journée arriveraient peut-être des camions avec des matériaux de construction, mais qu'ils avaient

intérêt à ne rien entreprendre, au contraire ! qu'ils laissent tout en l'état, car avant il fallait faire l'expertise des dommages subis et transmettre la déclaration au bureau des Terres libérées pour obtenir une indemnisation. En construisant leur maison ils risquaient de tout perdre !

— Mais qu'est-ce qu'on attend ? Et comment faire cette déclaration ? demanda le père de Matteo.

— Il faut l'expertise d'un technicien assermenté, répondit le géomètre.

Et il leur parla de techniciens nommés à cet effet, d'associations de sinistrés, d'extraits du cadastre, de commissaires, de commissions, d'entreprises adjudicataires et d'autres choses encore, telles que papiers timbrés, formulaires à remplir, certificats. Le père et le fils écoutaient, pleins d'embarras, découragés, et quand le géomètre eut fini l'homme demanda :

— Écoutez, moi j'ai fait toute la guerre en première ligne sans papier timbré et sans certificat. En attendant est-ce que je ne pourrais pas avoir, évidemment en payant, quelques centaines de kilos de ciment, de la chaux et des vitres ? Et nous on s'occuperait du restant.

— Non ! Il n'en est pas question, répondit le géomètre. Revenez dans quelques jours quand nous aurons reçu des instructions, je serai alors en mesure de vous indiquer toutes les démarches et de vous dire quels sont les papiers que vous devrez présenter. Notre assistance est gratuite. Les frais demeurant à votre charge, cela va de soi.

Ils sortirent de cette baraque accablés. Ils marchèrent vers la place de la Fontaine où les décombres et le matériel de guerre avaient été enlevés par les prisonniers et les militaires du génie. De la vieille et belle fontaine restaient la vasque monolithique et quelques colonnes de style toscan, ainsi que les deux bancs en marbre où s'asseyaient les amoureux. Sur la vasque, sur les colonnes, sur les bancs, les traces des projectiles et des éclats étaient évidentes. Le père et le fils continuèrent vers la place de la Reggenza dei Sette où, auparavant, se dressait la mairie abritant aussi les Archives de la Reggenza et le Musée alpin, dans l'espoir de trouver une baraque avec un employé du pays. En arrivant sur la rive du Pach, en proie à la colère, le père donna un coup de pied dans un casque italien abandonné, et Matteo vit avec stupeur et horreur un crâne sortir du casque.

— Voilà comment finissent les pauvres gens. On crève à la guerre et on peine quand il y a la paix, dit son père. Après quoi il ramassa le crâne et le posa bien en vue sur les ruines de l'église.

Le campanile aussi n'était plus qu'un tas de pierres et il semblait impossible au garçon qu'un campanile si haut puisse ainsi s'effondrer sur lui-même. Parmi les pierres, les arcs en morceaux, les bouts d'escalier et les poutres, il vit également des fragments de cloche. Il en ramassa un. Il était lourd, avec des décorations d'origine. Son père resta un moment absorbé dans ses pensées, puis il se fit donner le morceau, le soupesa, et il le fixa comme si à l'intérieur de ce bronze il y avait quelque chose à lire. Enfin il dit à son fils :

— Pense qu'elles ont été fondues à Vérone et que pour monter chez nous il n'y avait pas encore la route. Il y a cent ans on a fait une route exprès le long du val d'Assa, la Clockenbech. Le commissaire impérial, un certain Angelo, était du pays. Les sous pour les faire avaient été donnés par une impératrice qui vivait à Prague, et ma grand-mère – et avec elle toutes les femmes de la paroisse – avaient offert leurs objets en or pour que le bronze soit plus sonore. Pendant cent ans elles ont sonné pour nos morts et pour nos fêtes.

— Dites, père, ce morceau je peux le garder en souvenir ?

— Garde-le, elles étaient aussi à toi.

Ils rentrèrent à la maison avec ce fragment de cloche et Matteo le posa sur le dessus de la cheminée.

Cet après-midi-là commencèrent à arriver d'autres familles : eux qui étaient déjà sur place et le vieux Tana allèrent à leur rencontre pour les accueillir.

Ceux qui revenaient au hameau ne trouvaient pas de mots pour exprimer les sentiments qu'ils éprouvaient en voyant leur coin de terre réduit dans cet état, mais Matteo, le père, la mère et Tana les réconfortaient :

— Vous verrez, disaient-ils, qu'avant l'hiver nous serons tous au chaud et avec de quoi manger... Ce sera mieux qu'en bas dans la plaine... Et puis les soldats nous ont laissé un tas de matériaux qui nous servent.

Ils s'aidèrent les uns les autres pour s'installer le moins mal possible, afin de passer la nuit et d'avoir quelque chose de chaud à manger. Vittorio Ballot, qui arriva vers le soir, raconta qu'il s'était arrêté au village pour parler avec un général du génie, et que ce général lui avait garanti que, dès demain, il veillerait à faire parvenir, même dans les hameaux, quelques baraques pour loger les familles.

Et en effet le matin suivant, cahotant sur la route défoncée, arrivèrent des 18B. L. qui s'étaient arrêtés aux Chescie, aux Raitele, aux Straite, aux Lesce et aux Coccoli pour décharger des éléments de cloisons, des fenêtres, des portes, des toits, des sols, des cheminées, des poêles, des lits de camp en bois et toile. Ils s'en étaient retournés en bon ordre en recommandant de ne toucher à rien, car le lendemain viendraient des soldats qui s'y connaissent et qui, en un tour de main, mettraient le tout en place.

Mais, trois jours après, le matériel était encore là, exactement comme ils l'avaient déposé, c'est pourquoi une délégation de trois hommes alla au commandement et chez le commissaire du gouvernement, pour demander s'ils pouvaient les construire eux-mêmes. Ils ne pouvaient pas, non, leur répondit-on au commandement du génie. S'ils y touchaient c'était comme un vol. Dans un bureau ils tombèrent sur un lieutenant débraillé qui fumait un cigare toscan, assis à une table couverte de papiers, une fiasque de vin par terre.

— Essayez de comprendre, leur dit-il, il y a beaucoup d'exigences à satisfaire et on manque d'hommes. Le commissaire veut les bureaux, le curé l'église, l'ingénieur l'aqueduc, le médecin les WC, les uns veulent les entrepôts, les autres les écoles ; les prisonniers doivent être transférés dans les montagnes en altitude pour récupérer les corps et le matériel ; les députés patati, les généraux patata. Et vous, vous avez mille fois plus raison que les autres. Essayez de comprendre, dès que je peux, je viens moi, avec deux équipes de braves garçons.

Quand ils rentrèrent et qu'ils racontèrent, le vieux Tana décida de prendre l'initiative. Les jours où il était resté seul à tirer sur les corbeaux et les renards pour les tenir loin des soldats tombés au combat et mal ensevelis, il s'était avancé à l'intérieur des bois détruits, le long des tranchées de première ligne et, derrière celles-ci, là où il y avait eu les

commandements. Il avait vu des choses horribles et il avait dû faire attention à ne pas mettre les pieds n'importe où pour ne pas sauter en l'air et finir déchiqueté lui aussi. Derrière le Pôrecche il était entré dans une baraque qui semblait à peine abandonnée et là, à l'intérieur de certaines caisses, il avait découvert des uniformes militaires, propres et bien rangés. Il y en avait un de général, à ce qu'il lui semblait, mais ce n'était en fait qu'un uniforme de commandant des Kaiserjäger avec ses insignes et ses liserés. Sans rien dire à personne, il s'en retourna là, ôta ses vieux vêtements usés et se rhabilla en officier autrichien, avec ceinturon, pistolet, casquette et bottes. Un fusil sur l'épaule, une sacoche de cuir contenant des cartes topographiques en bandoulière, il revint ainsi déguisé au milieu des siens qui, passé la première surprise, éclatèrent de rire, tandis que les enfants le suivaient bouche bée.

— Maintenant, criait Tana, je vais au commandement. Et si c'est des capitaines moi je suis général. On verra qui c'est qui commande ! Je donnerai l'ordre d'envoyer tout de suite les soldats pour construire les baraques. Avant demain, elles seront faites ! *Geradeaus ! Schnell ! Recht-link... recht-link...*

Il allait vraiment prendre la route vers le village, marchant en bombant le torse et en criant en allemand, avec les gamins derrière lui qui criaient à la chienlit. Ils furent arrêtés par l'arrivée d'un camion qui tout à coup s'immobilisa au milieu de la route. Le lieutenant du génie, son cigare toscan entre le pouce et l'index en descendit bouche bée, la casquette en arrière. Il ne parvenait pas à saisir la scène qu'il était en train de voir et il resta encore plus pétrifié quand cet officier autrichien, la barbe inculte, le fusil sur l'épaule et sa suite de gamins, lui tomba dessus :

— Monsieur l'officier, je vous ordonne de faire construire tout de suite les baraques pour les réfugiés. Ou nous y penserons nous-mêmes. *Verstehen ? Schnell ! Arbeiten !*

Les soldats aussi étaient descendus du camion et ils étaient là, raides comme des piquets, au garde-à-vous, sans comprendre ce qui était en train de se passer. Finalement les femmes du hameau s'approchèrent et Maria Ballot dit au vieux :

— Allez, Tana, arrêtez de faire le clown. Rentrez chez vous maintenant. Et au lieutenant : — N’y faites pas attention, monsieur l’officier ; il est fait comme ça, mais c’est un brave homme.

C’est alors qu’arrivèrent des hommes qui travaillaient dans le coin ; ils expliquèrent au lieutenant ce qui passait par la tête du vieux. L’officier se fit remettre le fusil, le ceinturon avec le revolver et la sacoche avec les cartes topographiques. Après quoi, s’adressant à tout le monde, il dit :

— Ce sont des choses que vous ne devez absolument plus faire, vous ne devez pas prendre les biens de l’armée, et pas même y toucher, parce que vous risquez de finir en prison. Si au lieu de me rencontrer moi vous aviez rencontré quelqu’un d’autre, que je connais bien, votre vieux il en aurait eu pour son grade.

Après avoir tenté de tirer une bouffée, il jeta avec vigueur le cigare qui s’était éteint entre ses doigts. Tana eut vite fait de se baisser pour le ramasser mais, en le voyant, le lieutenant l’arrêta :

— Monsieur ! Un officier austro-hongrois ne se baisse pas pour ramasser un cigare éteint ! et, ayant mis la main dans sa poche, il en tira un étui de cigares toscans et le lui tendit en disant : — *Bitte, Herr General !*

Tana le prit avec beaucoup de dignité, il salua en claquant des talons, le lieutenant répondit à son salut. Les soldats aussi saluèrent en claquant des talons et en riant. Lui il s’éloigna après avoir allumé un cigare.

— Courage ! Nous sommes venus pour vous monter les baraques, dit le lieutenant. Où sont-elles ?

11.

Maintenant, dans les baraques, c'était une autre vie ; bien que chacune d'elles accueillît deux, voire trois familles, les journées s'écoulaient avec plus de sérénité. Et bien qu'on ait dû tout recommencer par le début, il semblait qu'ici la vie était moins dure. Les garçons et les filles recommençaient à plaisanter, à échanger des regards et des phrases naïves qui leur semblaient audacieuses. Même les enfants s'étaient remis à jouer, et même si les écoles ne fonctionnaient pas encore, des mères essayaient de leur faire écrire quelques mots et quelques chiffres. Le soir, dans la baraque du parrain Popo, régnait la gaieté de la jeunesse parce que les garçons du hameau, et Matteo avec eux, se retrouvaient pour faire un peu de musique et pour danser avec les filles du parrain. Parfois ils n'y tenaient pas tous ; s'il faisait beau, que la soirée était douce, ils allaient dehors, à la croisée des chemins où était restée la croix rappelant les morts de la peste. Là, avec les mandolines des Pûne et l'accordéon de Vusc, on continuait à danser sous le regard des anciens.

En revanche l'approvisionnement en eau devenait un problème. L'aqueduc avait été rendu inutilisable par les canonnades. Le Prunnele ne donnait pas assez d'eau pour tout le monde et la source du Stinkar n'était pas potable. Le père de Matteo, qui avait été désigné comme porte-parole du hameau, alla chez le commissaire pour l'informer de ce besoin, on lui répondit qu'ils n'avaient qu'à se débrouiller. Aussi s'emparèrent-ils en cachette des tuyaux là où les militaires les avaient laissés, et ils firent le nécessaire pour que l'eau descende de la source du Petareitele jusqu'au Prato dei Sette Campi.

Mais la chose la plus importante c'était qu'au village, enfin, on commençait à travailler. De la plaine mais aussi de régions lointaines les responsables des entreprises adjudicataires des travaux du ministère des Terres libérées venaient dresser un état des lieux. Ces entreprises pouvaient se voir attribuer très facilement des baraquements pour y loger leurs ouvriers, y installer bureaux, cantines et magasins.

Matteo, avec le livret qu'on lui avait donné en tant qu'ouvrier militarisé, se présenta au lieutenant fumeur de cigares et fut tout de suite embauché dans une équipe chargée d'abattre les pans de ruines qui menaçaient de s'écrouler. Il touchait une paie normale, bien qu'il n'ait pas encore dix-huit ans, il prenait seize lires par jour comme un adulte, ce qui lui sembla une fortune, même si le pain coûtait une lire cinquante le kilo, vingt-trois lires le fromage, quinze le lard, vingt-cinq le beurre, le vin de Vérone une lire vingt et le vin de pays quatre-vingts centimes.

Tous les matins il partait de chez lui avec une musette où sa mère avait rangé trois tranches de polenta, un morceau de fromage et une gamelle de soupe. À midi ils s'arrêtaient pendant une heure et ses camarades allaient manger dans les baraquements où avaient commencé à fonctionner les cantines pour les ouvriers des entreprises. Lui il allumait un petit feu après avoir vérifié que dans les environs il n'y avait pas d'obus, et il faisait griller sa polenta et réchauffer sa soupe.

Le travail consistait à vérifier les poutres et les murs encore debout et, s'ils n'étaient pas très solides, à les abattre avec prudence. Le chef d'équipe, un géomètre qui venait d'avoir son diplôme, rencontrait parfois l'opposition des propriétaires de ces restes de maison qu'il entendait faire abattre : ceux-ci faisaient noter qu'on devait les réparer au lieu de les démolir tandis que le géomètre, justement, insistait pour dire qu'il fallait plus de temps et plus d'argent pour réparer que pour construire du neuf. Et puis, ajoutait-il, un nouveau plan d'occupation des sols était en cours d'élaboration, qui changerait complètement l'aspect du village.

Grâce à son travail Matteo avait la possibilité d'entrer dans la vie intime des maisons détruites car un pan de mur, une ruine, un objet, une photographie ou n'importe quoi d'autre accroché à un clou, à une poutre, ou retrouvé parmi les décombres, lui donnait la possibilité de rêver à l'existence des gens qui avaient vécu dans ces maisons au fil du temps. Dans la maison des Ristar il y avait une caisse de livres à moitié brûlés parmi lesquels il choisit le moins abîmé : un livre de botanique avec les dessins et les couleurs des herbes et des fleurs alpestres. Il le prit et l'emporta chez lui pour en faire cadeau à une fille. Parmi les restes de la maison de l'avocat Bischofar il y avait les débris du buste de Mazzini ainsi que d'un vieux blason sculpté dans la pierre. Il y trouva aussi un « lichtle »,

petite lampe à huile qui dans le temps brûlait peut-être comme une tache lumineuse sur la table de travail du vieux patriote. Dans les ruines de la maison des Stern, parmi les choses brûlées et détruites, il y avait un livre où on pouvait encore lire : « *Hof-und Staats-Handbuch des Kaiserthumes Österreich für das Jahr 1858...* » Il le glissa dans la poche de sa veste avec l'intention de le faire voir à Tana.

— C'est le livre, lui expliqua ensuite le vieux, où sont écrits les noms des fonctionnaires et des juges du temps de François Joseph. Tu vois, ici ils ont aussi écrit le nom d'un Titta qui était juge à Portogruaro. Et maintenant ses petits-enfants ont fait la guerre contre les Autrichiens. Le monde a vite fait de changer !

Matteo aurait voulu recueillir tout ce qu'il subsistait de souvenirs, mais à présent il fallait seulement recueillir les pierres et les entasser pour la reconstruction, le reste, tout le reste, était jeté en vrac au pied de la colline de Odino, dans la petite vallée où passait le Pach, car dans le plan d'occupation des sols de la reconstruction on avait prévu une esplanade avec un jardin public.

Le 27 avril de cette année-là c'était le dimanche de Quasimodo, une fête qu'en raison d'une lointaine tradition on célébrait avec une solennité particulière : les gens mettaient leurs plus beaux habits et les femmes se paraient de leurs broderies et de leurs bijoux les plus précieux. Avant que la guerre n'éclate sur notre terre, l'après-midi de ce dimanche-là tout le monde se réunissait dans l'église mère où le prédicateur le plus brillant – celui qui d'habitude prêchait la passion le vendredi saint – faisait le sermon des bénédictions, pour les invoquer à la fin sur tout le peuple. Une fois le rite terminé, avec ses cierges, son encens et ses prières, les femmes du hameau de Bald et les hommes du hameau de Prudegar chantaient une hymne ancienne alternant les vers à rimes embrassées et répétant à l'unisson, sur un rythme joyeux et solennel, l'alléluia.

Ce jour-là, comme appelés par un souvenir, une espérance, ou par un écho de cloche conservé dans leur mémoire, les réfugiés qui étaient revenus se retrouvèrent tous devant les ruines de l'église. Les voyant si mélancoliques et silencieux, un aumônier étendit une nappe blanche sur quatre planches et célébra le rite. Quand il eut fini, au moment de la

bénédiction, quelques femmes vêtues de couleurs sombres, mais avec des bouquets de crocus passés dans leurs ceintures, entonnèrent l'hymne ancienne :

*Bear ist auf gastannet
In z'martarn so zorgannet ?
Alle-Alleluia
Dar Crist von allar Klage
Stann auf imm'Osterntaghe
Alle-Aïleluia...
Da Kammen au drai Vraughen
Un boltent z'grab auf schiaughen
Alle-Alleluia*

En entendant à nouveau ces paroles et l'air qu'ils croyaient perdu parmi les ruines de la guerre, ils ressentirent tous une grande émotion, et ils comprirent au plus profond d'eux-mêmes que leur terre ressusciterait elle aussi. Matteo, la mère, Nina et Tana se tenaient ensemble au milieu des autres gens des hameaux, quand le lieutenant du génie s'approcha d'eux en demandant :

— Qu'est-ce qu'il dit votre chant ? C'est quelle langue ?

— Ça veut dire ceci, monsieur l'officier, dit Tana. Et il traduisit : Qui donc est ressuscité après la mort et la douleur ? Alléluia. Sans plaintes le Christ ressuscite le jour de Pâques. Alléluia. Trois femmes sont arrivées pour voir le sépulcre du Christ. Alléluia. L'ange dit aux femmes : le deuil est fini. Alléluia.

Le lieutenant écouta avec attention puis il dit :

— Vraiment belle cette hymne. Mais c'est en quelle langue ?

— C'est dans notre vieux parler. En cimbre, dit Matteo.

— Comme votre terre est étrange ! Toute l'Italie est étrange. Par chez moi on parle le grec et il y a une chanson presque pareille dans la musique...

Et il s'éloigna en chantonnant l'air du Crüsle.

Quelques jours après, le premier samedi de mai, comme par enchantement apparurent aussi deux marchands avec leurs étalages : un mercier de Thiene et un marchand de chaussures de Marostica qui de père en fils venaient déjà dans les années de paix. Ils étaient revenus avec leurs

voitures fermées tirées par deux chevaux et, maintenant, ils exposaient leur marchandise sur l'ancienne place du Marché restée sans maisons. L'ayant su, Dieu sait comment, quelques femmes se retrouvèrent là devant, à comparer les prix et la marchandise, à marchander, à échanger des nouvelles et des confidences. Mais ce qui avait marqué un point de repère précis, une saison, un retour à la vie après une longue période, c'était la charrette des semences et des plants que Toni de La Centrale avec son fils Federico, encore habillé en militaire sans galons ni épaulettes, avaient fait tirer jusqu'ici par un petit cheval blanc. Les sachets de toile, avec le nom de la semence qu'ils contenaient écrit sur un morceau de carton, étaient posés ouverts sur le plancher de la charrette. Les plants de céleris, de choux, de navets, de blettes étaient au contraire attachés par bouquets de vingt-cinq et rangés dans des caissettes appuyées contre les roues de la charrette.

Matteo, durant la pause de midi, s'était approché lui aussi du chariot des graines : il acheta le contenu de deux dés à coudre de graines de laitue du Trentin, de laitue d'hiver, de chicorée coupe-toujours, un dé de graines de persil, et aussi des échalotes, des haricots mangetout, des choux, des céleris italiens et tyroliens, des choux frisés précoces et tardifs, des navets.

Le soir, quand il revint à la maison, on fut surpris et content de ses achats ; le grand-père dit qu'à la première bonne lune de mai on sèmerait. En attendant, le soir même, Matteo et le grand-père mirent les plants en terre et le garçon fit plusieurs voyages avec les seaux à la mare des Stinkar pour y prendre de l'eau et abreuver la plantation. Le grand-père était satisfait, il s'assit avec plaisir sur une pierre pour allumer sa pipe.

— Et avant la fin du mois, dit-il, on enfouira aussi les pommes de terre. Il faut attendre pour celles-là, parce que, si une nuit froide il gèle blanc et qu'elles ont germé, elles seront gâtées et on ne récoltera rien. Mais cette année elles devraient bien rendre parce que la terre est reposée.

— Maintenant, grand-père, ajouta Matteo, il faudrait trouver une plante de sauge, une d'absinthe et une de menthe pour les mettre dans un coin du jardin.

D'autres signes de vie s'étaient manifestés au milieu des désastres de la guerre car, même si les hirondelles et les martinets s'étaient envolés ailleurs, ne trouvant ni toits ni gouttières auxquels accrocher leurs nids, des

perdrix nombreuses, à l'aube et au coucher du soleil, s'appelaient dans les pâturages pierreux. Des tas d'alouettes se levaient d'un coup vers le soleil, à la verticale, en faisant tinter les mille clochettes qu'elles avaient dans la gorge. Au milieu des abris, dans les bergeries, parmi les enchevêtrements d'arbres desséchés, il y avait aussi de grosses familles d'abeilles redevenues sauvages qui provenaient des ruches abandonnées lors de l'exode de mai, trois ans avant : elles avaient survécu à la guerre et aux hivers, si bien que ceux qui en avaient le courage, en plus d'une certaine familiarité avec ces abeilles, récupéraient les essaims les plus abordables en les installant dans des caisses de munitions vidées et adaptées, pensant qu'ils récupéreraient un peu de miel pour l'hiver.

Le père de Matteo avait trouvé du travail dans les carrières de sable de Tognoli, au pied des Laiten où se trouvait le dépôt morainique. On creusait la colline à coups de pioche, on passait le matériau de crible en crible à la pelle, et on transportait le gravier à la brouette pour faire de grands tas, en attendant que débutent les travaux. L'entreprise avait aussi acheté dans les ventes aux enchères de l'armée des rails et des wagonnets Decauville pour transporter à la force des bras le sable, jusqu'à la lisière du village.

D'autres hommes du hameau travaillaient en groupes, au service de l'Office des forêts, à abattre les troncs secs restés debout ou que les combats avaient abîmés ; à nettoyer le sous-bois qui ne repoussait pas parce qu'encombré de branches arrachées, de poutres abandonnées, de débris de toutes sortes qui ne permettaient pas aux quelques sapins et hêtres qui avaient survécu de se reproduire dans un terrain labouré en tous sens par les tranchées et par les obus. De cette façon on cherchait à réduire les dommages causés par le bostryche et qui apparaissaient déjà : on brûlait les troncs contaminés ainsi que les branchages dans les clairières et sur les esplanades, après une inspection attentive du sol, à cause du danger des obus non explosés.

Il y avait aussi des entreprises qui s'étaient adjugé la récupération des soldats morts pendant les quarante mois de combats. Dès qu'il y avait un terrain plat ou susceptible d'être creusé on trouvait un cimetière petit ou grand : en bordure des villages, dans les hameaux, dans les alpages et là où on avait établi les hôpitaux de campagne. Mais, à côté de ces morts-là qui avaient un signe de reconnaissance, une pierre tombale, une croix ou une

stèle, il y avait des milliers d'autres sépultures provisoires de morts isolés ou regroupés : où avait eu lieu un assaut, où avait frappé une rafale de mitrailleuse, où s'étaient abattus les coups de canon, où il y avait eu un poste de secours. En outre, à l'écart des voies de rocade ou loin des hameaux, encore beaucoup de soldats restaient sans sépulture. Les entreprises s'étaient entendues avec les autorités sur une somme de tant par corps. Les corps exhumés ou recueillis étaient déposés dans de simples caisses et transportés par camion dans les grands cimetières en construction à côté des villages, ou encore dans les endroits où avaient eu lieu des massacres. Dans ce travail ingrat et miséricordieux on n'observait pas toujours un minimum de charité et de respect : parfois des ossements se trouvaient mêlés à ceux du voisin et, pis encore, d'un corps on en faisait deux, pour augmenter le profit à la fin du compte.

Avec l'arrivée de la bonne saison, le camp de prisonniers de la colline de la Gras fut déplacé dans la plaine du Val de Nos et de là, nos paysans, à leur demande, pouvaient se faire donner trois ou quatre de ces anciens soldats de l'Empire austro-hongrois pour débarrasser les prés des obus non explosés et niveler le terrain ensuite. Mais Dieu sait combien de saisons il faudrait pour les voir refleurir et pour revoir les jolies couleurs des différents champs étagés en terrasses sur les pentes exposées au soleil.

Les prisonniers, pour un bout de pain en plus, ou quelques liras pour acheter du tabac ou un litre de vin, pendant les longues heures d'attente derrière les barbelés, s'étaient mis à graver les douilles de laiton qui contenaient les charges des projectiles. Ils les récupéraient en grande abondance dans les endroits où avaient été postées les batteries qui les avaient tirés. Il y en avait des tas et de tous les calibres. Ces douilles, ils les enfilaient sur un poteau, après quoi avec des clous de différentes tailles, ou des burins de fortune sur lesquels ils tapaient avec un marteau ou avec une pierre, ils les travaillaient au repoussé, gravant des figures géométriques, des fleurs, des animaux, des paysages imaginaires. Dans les baraques des réfugiés ils servaient de vases à fleurs, de porte-parapluies, ou de butoir de porte. Frottés avec un chiffon imbibé de vinaigre et de farine de maïs, ou avec la poudre d'un caillou particulier, ils devenaient tout brillants.

Quand le peu de neige qui était tombé cet hiver-là eut fondu, même aux côtes les plus hautes, le camp de prisonniers fut démonté et partagé en deux pour la récupération du matériel et des corps dans les zones entre Ortigara et Portule. Un camp fut établi vers le Zingarellenbech, où les Autrichiens avaient eu dépôts, arrivées de téléphériques et fours à pain. On installa l'autre à Prà de Campofilon, un coin où cette fois, les Italiens avaient eu magasins et dépôts. Les prisonniers venaient de prendre leurs quartiers, quand le temps changea tout à coup ; là-haut la neige tomba dru pendant une nuit et un jour sans arrêt : il ne fut possible ni de les ravitailler ni de les faire travailler. Avec beaucoup de malades ils durent tous rentrer, et ils furent logés dans la cour de la caserne des chasseurs alpins où des baraquements avaient été préparés.

12.

— Demain, dit Tana un soir pendant que les jeunes dansaient, c'est jour de fête, et moi je voudrais monter au Zebio où il paraît qu'on s'est beaucoup battu et qu'une mine a fait sauter la Roccia della Lunetta.

C'était un coucher de soleil de mai paisible, Nina et les autres petites filles avaient mis des fleurs dans la douille de cuivre posée devant la croix. Les hommes assis sur les bancs fumaient et se reposaient en attendant que les femmes les appellent pour dîner.

Le lendemain, Matteo et son père partirent avec Tana. Ils passèrent le Poltrecche où étaient creusés les galeries et les abris de la 19^e batterie de montagne. Derrière ces positions il y avait encore des casemates protégées par des poutres, des tôles ondulées et de la terre par-dessus ; à l'intérieur, des planches avec de la paille et du foin, et, éparpillées, de pauvres choses que les Autrichiens n'avaient pas ramassées. Dehors, juste à côté d'une porte, un artilleur qui, avant d'être soldat, avait dû être un pacifique et habile tailleur de pierre, avait transformé un rocher en fauteuil : comme un trône regardant à l'est vers le Grappa et tournant le dos aux tranchées.

— Qu'est-ce qu'elle est commode cette chaise ! dit Matteo en s'asseyant dessus.

Les autres aussi l'essayèrent pour s'amuser.

— Elle est vraiment commode, dit Tana, mais je crois que, pour ne pas se geler le cul, le gars mettait en dessous un peu de feuillage ou une poignée de paille !

Aux Piani de la Bulda il y avait un cimetière et tout autour les arbres du bois des Stern, jadis hauts et vigoureux, avaient séché sur pied. Des casques, des boîtes de conserve vides, des masques à gaz, des chargeurs, des souliers percés traînaient partout. Ils montèrent par un chemin muletier empierré et bordé de pierres taillées, qui faisait de longs détours dans les replis de la montagne pour se cacher aux yeux des observateurs, et là où il était à découvert, de gros murs en pierres sèches lui servaient de protection.

Mais malgré cela, autour du chemin muletier ou sur celui-ci, les coups de canon étaient évidents : presque à chaque pas, apparaissaient de nombreux trous, des éclats, des fusées, et, au milieu de la terre remuée et des pierres dénudées, les billes de plomb des shrapnels. Le bois était à moitié détruit mais lui aussi avait une odeur de printemps et de paix, car sur les sapins blessés et dégoulinants de résine les sommités bourgeonnaient, et entre les pierres et la terre les graines reprenaient de la vigueur.

— Regardez ce désastre, disait Tana, quel gâchis, que de mines, et tout ça pour tuer des gens ! Pensez qu'ici Tönle conduisait ses moutons, et si les gardes le surprenaient ils lui mettaient une amende. Maintenant pourquoi est-ce qu'on ne met pas une amende à ceux qui commandaient ?

Quand ils furent plus avant, la haute futaie disparut. Pas à cause du climat ou de l'altitude, car la végétation de sapins et de mélèzes, avant, arrivait bien plus haut, mais parce que les troncs avaient été fracassés par les bombardements, sciés par les mitrailleuses, et que les gaz avaient tué l'herbe et les arbustes. Des pierres nues, noircies par les explosions ou rendues jaunâtres par l'explosif, ou blanches pour avoir été déterrées après des millénaires, donnaient l'impression d'être les os brisés de la Terre. Les trois hommes continuèrent sans parler, sautant d'un côté à l'autre des tranchées là où elles étaient les plus étroites. Du terrain bouleversé affleuraient des restes humains mais, quand ils arrivèrent entre les lignes, là où les barbelés séparaient les deux fronts, ils passèrent de l'horreur à la stupeur : sur les barbelés enchevêtrés, des dizaines et des dizaines de squelettes pendaient sous le soleil de mai, et il semblait que le vent les faisait se balancer.

— Ça sera comme ça aussi, dit enfin le père de Matteo, sur l'Ortigara, sur le Karst, sur le Montello, sur le Grappa. Les gouvernants devraient voir ça.

— Les mères aussi devraient voir ça, ajouta Tana.

Avançant avec peine ils finirent par trouver un passage, là où les Autrichiens avaient ouvert une brèche et relié un de leurs chemins muletiers à un chemin italien quand, après Caporetto, le front de l'Altipiano fut ramené sur les montagnes au sud. En marchant le long du chemin autrichien ils arrivèrent là où, en juin 1917, avait explosé la mine qui avait changé

l'aspect de la montagne et enseveli les soldats de la position italienne de la Lunetta. De gros blocs de rocher avaient été projetés tout alentour et certains avaient roulé jusqu'à la Pozza delle Arne. Dans le cratère ouvert par l'explosion se trouvaient quelques nids de mitrailleuses et, en regardant par les meurtrières, on voyait les squelettes qui pendaient des barbelés.

Derrière la Crocetta il y avait des cavernes, des casemates, des trous, des échelles pour monter aux tranchées. De ce qu'ils se rappelaient il n'était rien resté, pas même le profil de la montagne. Mais où étaient les alpages et leurs maisons de bergers ? Ils continuèrent leur marche, poussés par un désir de connaître, d'explorer, de savoir ce qu'il pouvait y avoir de différent. Ou plus encore, avec l'espoir au cœur de retrouver un coin de bois intact, un vallon, une doline, comme dans leurs souvenirs, et que la guerre n'aurait pas effleurés.

Un large chemin muletier longeait, sans monter, les Rocce Nacktale. Au Ramaloch il bifurquait, et un beau sentier conduisait sous les Rocce dei Roversi où étaient perchées de nombreuses constructions en rondins, reliées entre elles par des échelles, des cordes métalliques et de petits sentiers avec des parapets, surplombant le Val de Galmarara comme des belvédères. Ils avancèrent un peu par là, et ils retournèrent en arrière vers le Gastagh par une route avec des murs de soutènement en pierres sèches des deux côtés de la pente, avec des rigoles d'écoulement et des puisards. De temps en temps, creusée dans la roche, s'ouvrait une galerie qui pénétrait dans le cœur de la montagne.

— Au moins la guerre nous a laissé des chemins muletiers et des routes, dit Tana. Mais qu'est-ce qu'on va en faire ? ajouta-t-il ensuite.

À la Tannegruba, sur le petit plateau silencieux où se trouvait autrefois un bois de sapins blancs, majestueux car séculaires, royaume des coqs de bruyère et des cerfs – jadis, l'abbé Titta Müller et Tin Squinz y allaient pour chasser, les cèpes y poussaient nombreux sur un tapis de myrtilles et de mousse, au gré de la lune, jusqu'aux gelées blanches de novembre –, ils découvrirent des baraques et des batteries de gros calibres, des dépôts d'obus, mais aussi, sur la route qui descendait à la Croce del Francese, un mortier de 15 que les Autrichiens, avant de quitter les lieux, avaient fait tirer le dernier, et puis laissé là. La gueule tournée vers le sud conservait

encore l'odeur du gras et de la fumée. Ils en firent le tour avec curiosité, ils regardaient les appareils de pointage, les roues, l'obturateur.

— Je n'avais jamais vu ces grosses bêtes de près, dit le père de Matteo, mais je les ai entendues, et j'y ai goûté, quand elles nous crachaient dessus.

Ils se tenaient derrière la bouche à feu, ils regardaient à travers la hausse panoramique, ils tripotaient les différents machins comme font les enfants avec un jouet qu'ils voient pour la première fois. Matteo fut soudain tenté de tirer une cordelette et aussitôt une explosion les projeta en arrière sur quelques mètres dans une belle dégringolade. Ils restèrent là, assommés, la tête confuse, abasourdis comme s'ils avaient un essaim d'abeilles dans le cerveau. Le premier à se reprendre fut le père de Matteo : il secoua la tête comme un chien sortant de l'eau, il se boucha le nez avec le pouce et l'index, faisant pression avec l'air contre l'intérieur de ses oreilles. Puis il se pencha vers son fils qui ne s'était pas rendu compte de ce qui s'était passé et qui regardait le ciel, les yeux grands ouverts, épouvanté. Tana se leva tout seul et il jura en allemand :

— *Teufel verflucht !* Ces fous ils l'avaient laissé chargé ! Vous êtes vivants ?

Il fallut plusieurs minutes avant qu'ils se reprennent complètement ; après, le père de Matteo dit :

— Je n'arrive pas à comprendre s'il n'y avait que la charge de lancement ou le projectile avec.

— Et s'il y avait le projectile dedans ? demanda Matteo.

— S'il était dedans qui sait où il est allé. Loin, par-dessus le village pour aller exploser qui sait où. Peut-être là où étaient placées un temps les batteries anglaises.

— Mon Dieu, quelle peur !

— Qui sait ce qu'ils auront dit au village en entendant passer un obus dans le ciel. La guerre est revenue, conclut Tana. Attendez-moi ici, il me vient une idée, reprit-il. Je reviens tout de suite.

Et il s'éloigna d'un pas rapide.

Dix minutes après, il était de retour, rapportant des paquets qu'il était allé chercher dans une baraque.

— C'est de l'explosif à mine, dit-il. Je le connais parce qu'en Allemagne j'ai travaillé dans les carrières et que je m'en servais. Maintenant, attention, on va faire du beau travail.

Tournant la manivelle d'élévation il abaissa le canon, il introduisit ensuite dans l'âme les paquets d'explosif et il les poussa jusqu'au fond de la gueule avec une branche. De la poche de sa veste il tira un morceau de cordon de mine et il le mit en contact avec l'explosif à l'intérieur du canon.

— Maintenant apportez-moi de la terre glaise et des mottes, dit-il aux deux autres qui le regardaient faire en silence mais qui avaient compris ses intentions.

Tana s'assit sur l'affût et il alluma un bout de cigare. Quand ils revinrent avec la glaise et les mottes il les tassa dans la gueule du mortier : d'abord la glaise et après les mottes en tenant la mèche. Il s'essuya les mains sur son pantalon, il ralluma le cigare, secoua la cendre et approcha la braise de la mèche qui commença à faire des étincelles :

— Elle brûle ! cria-t-il à pleins poumons, et tous les trois se sauvèrent dans une caverne.

Un moment après, un fort grondement, dont les monts et les vallées répercutèrent l'écho, secoua la terre, tandis que les débris de métal retombaient avec fracas. Quand ils sortirent de leur abri un grand silence pacifique était revenu et ils virent que le canon du mortier s'était ouvert comme une grande fleur. Tana était content de son travail et il dansait autour de l'arme de mort dévastée, cassée, en disant :

— Tu as fini de tuer les gens ! Fini ! Fini !

Matteo, impressionné et étonné, regardait avec crainte le monstre mort. Puis il battit des mains deux fois et il dit :

— Bravo, Tana ! Bravo !

Après quoi ils redescendirent par la route du Gastagh : à son début, là où autrefois se trouvait le sentier, les douaniers avaient une petite caserne pour contrôler le passage de nos contrebandiers. La petite caserne était toujours

là mais à la place de l'enseigne des Savoie avait été peint l'aigle à deux têtes. Quand ils arrivèrent au fond de la vallée, ils eurent encore une surprise : sur un terrain plat qui semblait être la placette d'un hameau, parce qu'autour se trouvaient des baraquements en bois mais aussi des maisons en pierres sèches, se dressait une fourche d'où pendait encore la corde. C'était un point de commandement, où fonctionnait un tribunal ou une cour martiale et où les condamnés pour automutilation ou pour abandon du poste de combat étaient exécutés à la manière austro-hongroise. Mais peut-être qu'elle avait aussi été mise là pour ceux qui montaient en première ligne, pour leur faire peur et les faire méditer, ou pour impressionner les soldats d'autres nationalités : polonais, serbo-croates, ukrainiens, italiens, bohémiens qui pouvaient songer à la désertion.

— Chez nous on les fusillait, ici ils les pendaient. Alors que leur seule faute était d'avoir eu peur et de vouloir vivre, dit Tana.

Ils entrèrent dans une maison qui avait abrité un commandement, avec l'espoir de trouver quelque chose à manger, mais ils n'avaient absolument rien laissé de comestible.

— Ceux-là, ils ont mangé jusqu'aux souris ! dit Matteo.

Dans une autre baraque ils trouvèrent des haches, des pelles, de grosses scies, des poêles, du carton goudronné.

Ils s'assirent sur des bancs à une table dehors, et ils tirèrent quelque chose de leurs musettes.

— Ici il y aurait des maisons et des baraques pour y faire vivre mille personnes, dit Matteo.

— Mais ici on peut aussi avoir six mois d'hiver, lui répondit son père.

Ils étaient là à faire la sieste, le soleil avait contourné la montagne et maintenant il commençait à descendre au-dessus du Verena. La vallée était dans la lumière jusqu'en haut. Il y avait un profond silence que rendait plus grand encore le chant de deux corbeaux impériaux qui volaient très haut. Tana avait allumé sa pipe et il regardait les bois sur les versants nord, que les artilleries avaient respectés, car ils ne pouvaient être atteints directement, ce qui ne les mettait pas à l'abri des coupes pratiquées par les armées pour en tirer du bois. Il pensa à voix haute :

— Peut-être que nos Sette Comuni pourraient se faire payer le bois qu’ont coupé les soldats.

Un bruit les fit regarder vers la route qui descendait de Galmaretta, puis ils aperçurent une voiture à bras menée par trois personnes. Ils attendirent avec curiosité et quand les autres s’approchèrent, ils virent qu’il s’agissait des trois frères Pasc et qu’ils transportaient des poutrelles, des planches, des fenêtres, des portes.

— Qu’est-ce que vous faites ? Où allez-vous ? les interpella Tana.

C’étaient à peine plus que des enfants et leur famille habitait dans le hameau de Bald où traditionnellement ils étaient tous tailleurs de pierre et sculpteurs. Ils avaient l’air gêné parce qu’au début ils crurent avoir rencontré des étrangers, peut-être du personnel civil du gouvernement, mais après avoir reconnu en Matteo un ancien camarade d’école, ils respirèrent, et l’aîné des trois, qui était grand et maigre comme un piquet, dit :

— Bonsoir à vous. On croyait que vous étiez des gens du gouvernement, on s’est emparé d’une maison en bois, la nôtre n’existe plus et ils ne nous ont pas encore donné les baraques. L’autre jour Denisio est venu ici et il a vu une belle petite maison collée aux rochers, et même avec les supports pour les pots de fleurs et le drapeau. Elle est vraiment belle et alors, on est venu la prendre morceau par morceau. On fait deux voyages par jour et notre frère Dante, qui est revenu de la guerre, est en train de la monter dans un coin du jardin. Les Autrichiens ont aussi construit une route qui arrive au hameau.

La route montait au Trochnotto, puis elle descendait par la Wassagruba : la montée était longue et en pente douce, le fond était bon. Matteo, son père et Tana donnèrent un coup de main pour pousser la voiture à bras des Pasc. Ils s’arrêtèrent pour boire et reprendre haleine à un bassin de ciment qui recueillait l’eau d’une petite source.

— Pas très loin d’ici, dit Denisio Pasc, il y a un grand canon. Je l’ai vu l’autre jour.

— Tu veux dire qu’il y avait un canon, répliqua Matteo, il est cassé maintenant. Tana l’a fait exploser ce matin avec de la dynamite.

Il raconta comment Tana s'y était pris et le grand bruit qui avait fait trembler la terre.

— On l'a entendu, dit l'un des Pasc, et on a même eu peur parce qu'on n'était pas tellement loin. Nous on a cru que c'était un obus de 420 que les militaires avaient fait exploser. Mais après on s'est dit que le dimanche les militaires ne travaillaient pas et que peut-être quelqu'un avait sauté. Mais, avant le grand coup, on a aussi entendu un coup de canon.

— Sûr, dit alors Tana, le canon était chargé et avant de le faire sauter on a voulu s'amuser.

Quand commença la descente ils se saluèrent et se séparèrent. Tana dit aux Pasc que, dès qu'ils auraient fini de transporter et de remonter la maison en bois, il irait la voir. À leur retour chez eux le soleil était déjà allé se lever de l'autre côté et les premières ombres montaient des vallées.

13.

Ils n'étaient pas encore nombreux à revenir. L'idée de devoir habiter au milieu des décombres et sans toit sur la tête faisait renoncer les plus faibles. Et puis la procédure de remboursement des dommages de guerre traînait en longueur, elle n'était pas claire car les autorités gouvernementales civiles et militaires semblaient en proie à des conflits de compétence : les bureaux se contredisaient entre eux, certains voulaient des formulaires et des imprimés d'un certain type, d'autres d'un autre ; il suffisait d'un mot, d'une virgule dans une circulaire pour faire discuter les responsables.

L'un d'eux, le lieutenant général du génie Pollari-Maglietta, décida de prendre l'affaire en main et, ayant dressé un état des lieux, guidé par le lieutenant qui commandait le détachement, il fit installer un bureau technique dans une baraque en dur. Par la suite, arrivèrent des officiers ingénieurs et géomètres chargés de recenser les bâtiments publics et les maisons les moins endommagés, d'établir des devis et de programmer les réparations ou la reconstruction sans délai, en utilisant les plans du cadastre qui, en 1916, avaient tous été mis à l'abri. On projeta aussi un modèle de ferme qui respectait la fonctionnalité et les lignes architecturales de nos vieilles maisons paysannes.

Les pelotons de soldats du génie et leurs chefs, une fois quittées les baraques où ils étaient cantonnés, oubliaient, sur les lieux de travail, les grades et les épaulettes, pour devenir ouvriers du bâtiment et maîtres maçons. Ils se retroussaient les manches et, s'ils n'étaient pas exactement des ouvriers à la journée poussés par la paie et le patron, ils travaillaient de bon cœur, encouragés par l'aide que leur donnaient les femmes et les enfants, et par ce qu'ils voyaient des conditions de vie de ces gens. Les maisons de paysan les moins détruites retrouvaient leur toit et sur la panne faîtière à peine posée se dressait joyeusement une branche de sapin.

Après avoir refait la caserne des chasseurs alpins, les soldats du génie s'attaquèrent au bâtiment qui devait devenir l'hôpital civil. Il avait été voulu à la fin du siècle dernier par l'avocat Bischofar quand il était président du

Pio Istituto Elemosiniere, mais la déclaration de guerre en avait fait un hôpital militaire.

Maintenant, les blessés victimes de munitions abandonnées, les prisonniers et les soldats malades pouvaient être hospitalisés là plutôt que dans la baraque infirmerie. Mais cela non plus ne dura pas, car les nécessités de la reconstruction et les exigences de la vie firent revenir de Noventa, où ils avaient été évacués, les bureaux de la mairie, le bureau de poste et les bureaux du Syndicat des Sept Communes.

Un jour, dans la baraque du lieutenant du génie, se présentèrent M. Müller, le directeur, et M. Andrea, l'instituteur : les autorités ne pensaient donc pas à l'école ? À l'automne, il y aurait la rentrée des classes et on ne pouvait pas abandonner les enfants aux mille dangers des armes, des obus, des explosifs. Il y avait déjà eu des accidents ! Le lieutenant ramena sa casquette sur la nuque et se gratta le front.

— La reconstruction de l'école aussi me semble juste, dit-il. Mais comment faire ? Je m'arrangerai pour répartir mes moyens, moitié à l'église, moitié à l'école. Ça vous va ?

Mais qui sait à travers quelle filière bureaucratique, ou grâce à quelle intervention, la reconstruction du bâtiment scolaire passa à l'entreprise de Modestino Duri, qui embaucha sur-le-champ tous les manœuvres, maçons et charpentiers disponibles chez nous, et parmi eux, Matteo et son père, avec d'autres, soldats ou réfugiés, qui venaient juste de revenir ?

Modesto Duri était un bon entrepreneur, et il n'avait pas besoin de pousser ses ouvriers au travail, ou d'être toujours sur leur dos. Plus qu'un patron, c'était quelqu'un dont le travail consistait à prévoir ou à diriger, mais au besoin il se baissait pour aider un garçon à pousser une brouette, faire le mortier avec les manœuvres, donner un coup de main aux charpentiers pour poser les chevrons.

De temps en temps, le directeur et l'instituteur Andrea faisaient leur apparition sur le chantier afin de voir l'état d'avancement des travaux de leur école. Ils furent satisfaits de constater que les cabinets des élèves et des instituteurs avaient été incorporés dans le bâtiment et non pas reconstruits dans la cour, et que, par ailleurs, on prévoyait d'installer le chauffage central. M. Andréa avait arrangé de son mieux sa petite maison à l'Ecchele,

un coin du village parmi les moins endommagés : sa présence était un autre signe de la reprise de la vie. Un matin, comme il se promenait dans son école en compagnie de son ami Titta Baldara, le concierge, il tomba sur Matteo. Ou plutôt il dut se baisser d'un coup pour éviter les planches que Matteo portait sur ses épaules.

— Fais attention, mon petit ! l'apostropha l'instituteur.

— C'est à vous de faire attention, répondit Matteo, courbé sous le poids.

Puis il reconnut la voix de son instituteur de dernière année, et il déposa ses planches.

— Pardon, m'sieur.

— Salut, Matteo. Alors, toi aussi tu travailles dans notre école ?

Cette grande salle où Matteo apportait des planches avait été leur classe, l'instituteur demanda :

— Où est-ce que tu étais réfugié ? Et as-tu continué à aller à l'école ?

— Non, je n'ai pas continué. J'étais réfugié du côté de Calvene et pour l'école on devait aller à Thiene ou à Bassano. Mais il fallait que je travaille.

— Tu peux me dire combien de mètres carrés fait cette salle ? Et combien de mètres cubes de planches épaisses de trois centimètres sont nécessaires pour le plancher ? Tu te rappelles ce problème... Comme tu vois, maintenant tu mets ça en pratique ; l'étude permet d'économiser de la fatigue. Alors à l'automne nous nous reverrons parce qu'il faut aller jusqu'au bout de l'école : je dirai à ton père de t'inscrire à l'école professionnelle, ajouta M. Andréa d'une voix de stentor, le regard sévère.

— Non, monsieur, je ne viendrai plus à l'école parce qu'il faut que je travaille à la reconstruction de la maison avant l'hiver, pour le moment on est là-dedans comme dans une caverne.

L'instituteur changea de conversation, il dit au contremaître comment il voulait que la classe soit finie, puis il regarda les murs où le mortier était encore frais, l'endroit où il mettrait son bureau, le tableau noir, les rangées de bancs, enfin Matteo qui entassait les planches l'une sur l'autre. Il s'approcha de lui et de sa main ouverte lui ébouriffa les cheveux, pour s'éloigner ensuite, l'air sérieux et bourru.

Le père de Matteo put finalement charger le géomètre assermenté Brugnaro de l'expertise des dommages concernant la maison et les champs. Le document en triple exemplaire signé par lui et par le géomètre fut déposé dans les bureaux de la baraque n° 17 où étaient installés l'Association des victimes des dommages de guerre et le bureau technique de la mairie. Maintenant ils pouvaient s'atteler véritablement à la reconstruction de leur vieille maison, c'est-à-dire de la nouvelle sur les fondations de l'ancienne. C'est ainsi que tous les samedis et tous les dimanches, et le matin de bonne heure, Matteo et son père commencèrent à dresser les murs portants et les cloisons, à poser les chambranles des fenêtres et des portes aux montants et au linteau en pierre taillée de la carrière des Pasc. Le grand-père allait chercher les matériaux avec le mulet. À cet effet, grâce à deux roues prises à un petit canon de montagne, ils s'étaient fait fabriquer une charrette par Andréa Matta qui, dès qu'il avait été libéré, avait recommencé son travail de charron dans une baraque du hameau d'Ebene.

Les quinzaines et les économies étaient dépensées avec beaucoup d'attention dans l'achat du nécessaire, en particulier la chaux et le ciment, les briques pour les cheminées, les clous pour le plancher et le toit. Les poutres, les planches, les tôles étaient prises en cachette aux constructions de guerre et dans les dépôts laissés par les soldats. Une nuit de pleine lune, Matteo avec Titta Schenal et d'autres jeunes gens étaient allés au Spilleche où ils avaient vu le dépôt de tôles abandonné par les Autrichiens. Faisant plusieurs voyages de là au hameau, ils en cachèrent un bon nombre sous la terre des potagers qui n'avaient pas été ensemencés. Au moment de couvrir les maisons les tôles seraient rapidement clouées sur les lattes.

Avant de faire les sols et de crépir, à juste raison, ils voulurent poser la charpente du toit : les pannes sablières, les courantes, la panne faîtière, les chevrons pour les quatre versants bien raides afin que la neige y glisse. Avec beaucoup de joie Matteo grimpa tout en haut, pour hisser une branche de cerisier arrachée au vieil arbre que l'oncle de Titta Capo avait planté quand il était revenu d'Amérique, et qui au printemps de 1919 avait recommencé à fleurir, malgré les blessures et les mutilations de la guerre, malgré l'âge.

Un soir, au hameau, arriva un homme si maigre et dans un état si piteux qu'au début tout le monde eut du mal à le reconnaître : ce n'est que lorsqu'il demanda des nouvelles de son père qu'on comprit qu'il s'agissait de Nin Sech. Tous le croyaient mort au combat en décembre 1917. En fait, avec d'autres restés vivants, après des jours et des jours d'assauts et de contre-attaques, il avait été encerclé et fait prisonnier par les Autrichiens. Du Monte Fior on l'avait conduit à pied jusqu'à Trente, chargé sur un convoi, et enfermé deux jours plus tard dans le camp de Mauthausen. Il survécut parce qu'il se décida à manger des rats tandis que les autres mouraient de faim.

Il était tellement fatigué qu'après avoir demandé des nouvelles de ses parents il s'allongea sur un tas de bois, et Maria Ballot, au regard vif et bon, lui apporta tout de suite une assiette de soupe. Après qu'il eut mangé, elle l'aida à se lever et elle l'accompagna jusqu'à la porte de la baraque où logeaient les Sech. Elle lui ouvrit la porte en disant :

— Tes parents sont là, Nin. Entre et repose-toi.

Le vieux Sech était allongé sur le sol sur une pailleasse : vrai sac à vin avec sa barbe de quinze jours, ses habits sales en désordre. Il ne reconnut pas son fils, se mettant à jurer comme un beau diable parce qu'on l'avait dérangé au lieu de lui fiche la paix.

Le génie, après avoir remis en état les maisons paysannes les moins touchées, avait entrepris de construire des baraques pour les réfugiés qui revenaient au chef-lieu. Et aussi de reconstruire l'église et les autres bâtiments publics. Les entreprises civiles s'adjugeaient les premiers travaux provenant de particuliers qui, du fait de leur insistance, de protections, ou de filières bureaucratiques bien trouvées, avaient réussi à faire reconnaître les dommages subis, acceptant l'indemnisation proposée par la Trésorerie conformément au décret du 8 juin 1919 pris en application de la loi sur les dommages de guerre. Maintenant les anciens soldats revenaient pour travailler sur le Plateau où ils s'étaient battus : ils dormaient dans les baraques, la cantine où ils mangeaient était une baraque, le bistrot où ils buvaient était encore une baraque. Ils dansaient aussi. Ils se saoulaient, ils se bagarraient à cause des femmes ou d'opinions politiques opposées.

Parfois l'échauffourée pouvait être violente, avec des blessés, vu qu'il y avait abondance de revolvers, de fusils, de baïonnettes à portée de main de qui voulait les prendre.

En revanche, on n'avait pas encore accordé aux prisonniers le droit de retourner dans leurs lointaines maisons. Ils étaient regroupés dans les camps du Val de Nos. Chaque matin on les menait sous escorte vers les dépôts les plus lointains et les mieux cachés, ou vers les poudrières. Le soir, en longues files comme des pénitents du Moyen Âge, ils descendaient à la Curva della Borsa, chacun d'eux portant une lourde caisse d'obus contenant trois projectiles de 105 ou cinq de 75. Des prisonniers aidaient les artificiers de l'armée à recueillir des projectiles de tout genre et de tout calibre qui n'avaient pas explosé et qui étaient apportés au camp de déminage, où travaillaient des gens du pays qui s'y connaissaient en explosifs. On les faisait exploser à heures fixes, après trois coups de clairon en guise d'avertissement. Ces explosions scandaient les heures de travail et de repos comme, dans le temps, les cloches.

À Bassano l'ingénieur Girardi et ses collaborateurs travaillaient jour et nuit sur des cartes, des relevés, des calques pour achever le plan qui servirait à la Reconstruction. Il fallait faire vite : à cause de l'hiver qui arriverait avec les premières gelées de novembre, à cause des réfugiés qui voulaient un toit sûr, et non pas des baraques pleines de poux, couvertes avec du carton goudronné. Mais derrière ce travail, derrière ce projet, il y avait les intérêts des particuliers, les pressions politiques et administratives qui se tramaient et mettaient des bâtons dans les roues. On proposait des lois, on publiait des circulaires.

Sur le terrain, les travaux étaient dirigés par Armando Lazzeri, qui portait le titre de chevalier, un technicien qui, avant la guerre, avait travaillé sur le Plateau à la construction des forteresses destinées à faire face à celles de Franz Conrad von Hœtzendorff. Lazzeri travaillait dur, affrontant généraux, députés et ministres comme un vrai chevalier du temps passé. Il était aidé par des architectes et des techniciens qui mesuraient, traçaient, plantaient des piquets blancs et rouges, regardaient à travers l'alidade et faisaient des relèvements au théodolite. Silvio Laudi était le meilleur ; lorsqu'il était soldat, il avait appris à tracer les routes de montagne auprès d'un professeur d'université rappelé. Au traitement des dossiers il y avait

Giosuè Canevela qui, quand il était réfugié, avait trouvé du travail à Turin dans une des directions du génie.

Parmi les citoyens les plus honnêtes et les plus sérieux, et qui inspiraient confiance, le commissaire du gouvernement choisit une Commission pour l'attribution des terrains à bâtir : les emplacements des vieilles maisons disparues, les cours communes, les potagers, les rues à tournants, les ruelles, les coins de rues et les placettes changeraient complètement, comme si un élan de croissance devait agrandir le village vers les collines et leurs prairies. C'est bien ce qui se produisit, la physionomie de ce bourg de montagne se trouvant radicalement modifiée.

En attendant, une fois les décombres enlevés et les murs croulants abattus, le village apparaissait comme encore plus désolé, avec des trous et des trouées qui découvraient au regard un paysage lunaire.

14.

Ce même été, par un chaud après-midi, la mère de Matteo et Maria Ballot firent attacher le mulet à la charrette et chargèrent dessus les seaux avec la lessive, Nina et une camarade de jeux. Le grand-père prit le mulet par la bride, et ils descendirent jusqu'à la source du Pach pour rincer et battre sur les pierres lisses les draps et les nappes. Quand elles furent arrivées là, Maria s'éloigna un peu pour ne pas éclabousser les petites filles et, la jupe relevée au-dessus du genou, le corsage dégrafé et les manches retroussées, elle battait le linge et le rinçait avec une joyeuse énergie.

Sur la colline du Mülche une compagnie de prisonniers nettoyait les prés des amas de barbelés. Le mulet, libéré de ses brancards, paissait à côté de la charrette, et dans le ciel les alouettes chantaient. Tout à coup Maria se sentit regardée avec insistance, et levant les yeux elle vit sur l'autre rive du Pach un officier qui la fixait avec l'insistance d'un rapace.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Allez-vous-en ! lui dit Maria.

L'officier, au lieu de s'en aller, traversa la rivière en marchant dans l'eau et, prononçant des paroles plus qu'audacieuses, il s'approcha de la femme. Alors Maria se leva et, ayant saisi un drap mouillé, elle le menaça de lui en donner un bon coup sur le nez, pour calmer ses ardeurs. Devant ce geste l'homme ne renonça pas, cherchant au contraire à lui tomber dessus. Maria lança son drap contre lui, laissant en plan lessive et seaux, pour courir vers la mère de Matteo qui, parce qu'elle était penchée en avant et en raison du bruit de l'eau, ne s'était aperçue de rien. Quant au vieux, il était assis dans l'herbe et jouait avec les petites filles. Elle appela en criant très fort. Le grand-père comprit tout de suite ce qui se passait : il se leva et se dirigea vers l'officier, cherchant à le calmer, à le ramener à la raison. Celui-ci s'emporta contre lui, allant jusqu'à le traiter de sale Autrichien qui s'était vendu pour un quignon de pain, et, décrochant le fusil de son épaule, il le mit en joue, puis, changeant de cible, il commença à tirer, toujours en criant, contre les seaux de linge :

— Ici c'est moi qui commande ! C'est moi qui commande ! Un pas de plus et je te tire dans le dos !

Les femmes étaient épouvantées et les petites filles s'agrippaient à leurs jupes. Le grand-père retourna vers elles, il les entoura de ses bras et les fit monter sur la charrette, où il chargea aussi le linge. Quant aux seaux percés il les laissa sur le pré.

Lorsqu'ils se furent un peu éloignés, en regardant en arrière, ils virent que l'officier marchait vers la colline où travaillait la compagnie de prisonniers. Arrivés à leur hameau ils ne s'étaient pas encore débarrassés de leur peur, ils ne se ressaisirent un peu qu'après avoir raconté les faits.

En rentrant du travail le père de Matteo voulut savoir avec précision ce qui s'était passé et, après s'être lavé et avoir mangé une assiette de soupe, il décida de descendre au village avec le grand-père pour dénoncer le fait aux gendarmes dont le logement et le commandement se trouvaient dans une baraque du côté de la grand-route. Nin Sech voulut également se joindre à eux car il était amoureux de Maria, devenue une jolie brunette. En passant près du Pach ils allèrent voir les seaux abîmés par les coups de fusil, mais les laissèrent là où ils étaient comme preuve de ce qui était arrivé.

Parvenus à la baraque du poste des carabiniers à cheval, on les fit tout de suite entrer, et le brigadier Pizzato, qui dînait dans la pièce servant de cuisine et de cantine, les introduisit dans le bureau pour les écouter. Le grand-père raconta les faits comme ils s'étaient passés sans ajouter un mot de plus. Il conclut en disant que les seaux contre lesquels l'officier avait tiré étaient encore là, au bord du Pach, là où les femmes vont rincer leur lessive. Le brigadier l'avait écouté sans l'interrompre. Il demanda :

— Vous êtes sûr de ce que vous affirmez ?

Devant sa réponse, il appela haut et fort le carabinier de première classe Tezzon, pour enregistrer la plainte, et il commença à dicter :

« Procès-verbal de tir de fusil à proximité d'un lieu habité, dommages matériels et menaces de par le fait d'un officier de l'armée royale. L'an 1919 à la date du 27 juillet, bureau du poste. Nous soussignés, Pizzato Marco brigadier et Tezzon Basilio carabinier de première classe, portons à la connaissance des autorités compétentes qu'aujourd'hui à vingt et une heures se sont présentés à ce bureau du poste... »

Il se fit dire les noms et prénoms, lieu et date de naissance, profession et domicile, puis demanda au grand-père de répéter les faits. Il dictait lentement, indiquant la virgule et le point là où il fallait. Le carabinier écrivait diligemment, trempant la plume dans l'encre de temps en temps, comme s'il était encore sur les bancs de l'école quand le maître disait : « Dictée ».

« ... et, vu son geste de défense, le sous-lieutenant armé d'un fusil autrichien tirait contre les seaux eux-mêmes plusieurs coups de fusil, les transperçant et les rendant inutilisables... Aux protestations de l'homme le militaire qui avait encore en main son fusil aurait crié : “Va-t'en d'ici sinon je te tire un coup de fusil dans le dos. Ici c'est moi qui commande”. Raison pour laquelle ils entendent porter plainte contre lui pour dommages matériels et menaces. »

Quand le carabinier de première classe Tezzon Basilio eut fini d'écrire, le brigadier trempa encore la plume dans l'encre et fit signer les trois hommes. Alors les auteurs du procès-verbal apposèrent leurs signatures en dessous.

— Et maintenant, dit-il ensuite, rentrez chez vous et ne vous inquiétez pas. Nous allons faire notre enquête et si nécessaire on vous appellera.

Le brigadier commença son enquête le soir même. Après avoir vu et contrôlé les seaux à la source du Pach, il se rendit à la baraque du commandement des prisonniers de guerre, pour demander qui commandait ce jour-là la compagnie travaillant sur la colline du Mülche. Cet officier, qui aurait dû être de service au camp, était Dieu sait où, et le commandant du détachement envoya aussitôt une ronde à sa recherche. Mais le brigadier Pizzato, qui connaissait son affaire, ne perdit pas de temps : il alla tout droit à un bistrot situé dans une baraque à mi-chemin entre les deux villages, et où logeaient aussi trois femmes affectées à différents services. Le sous-lieutenant était là, dans une chambre, avec une des filles.

Le matin suivant, avec le carabinier de première classe, il revint au camp de prisonniers. Le commandant les mit en présence du sous-lieutenant aux arrêts. L'interrogatoire commença : « Di Spazio Pierino fils d'Antonio et de Maria Antonietta Esposito, né à Naples en 1899, appartenant au 42^e régiment d'infanterie, détaché au 2^e régiment de bersagliers, actuellement

affecté au Centre de regroupement des prisonniers de guerre de Vérone, au fort Procolo, lequel interrogé par nous répondit "... ayant vu des seaux abandonnés, je tirais dedans, pour m'amuser, des coups de fusil". »

Ce dont le carabinier de première classe Tezzon Basilio dressa aussi procès-verbal sous la dictée du brigadier Pizzato Marco qui conclut : « ... Attendu que les coups de fusil furent tirés dans les parages d'un lieu habité constituant un risque grave pour les passants, et que la plainte déposée correspond à la vérité, par le présent procès-verbal, nous faisons connaître à l'autorité compétente que le sous-lieutenant Di Spazio s'est rendu coupable des délits de dommages matériels (art. 424 C. P.), de coups de fusil dans un lieu habité (art. 467 C. P.), et de menaces (art. 154 C. P.). Ayant de ce qui précède rédigé le présent procès-verbal nous l'adressons à monsieur le juge de première instance du canton d'Asiago à Bassano, et pour connaissance au Commandement du Centre de prisonniers à Vérone, ainsi qu'à nos supérieurs. »

Quelques jours après le sous-lieutenant Di Spazio fut démis de son poste et transféré on ne sait où. Les femmes du hameau retournèrent aux sources du Pach rincer leur lessive. Maria Ballot se remit même à chanter, maintenant que Nin Sech allait la voir tous les soirs dans sa baraque.

On était au plus fort de l'été, les chardons bleus fleurissaient entre les pierres des pâturages, où l'herbe avait du mal à pousser à nouveau en cette première saison de paix, après quatre étés de guerre. Dans les heures les plus chaudes de l'après-midi, parfois, en même temps que l'odeur de l'absinthe et de la bardane, on pouvait distinguer celle de la pourriture et de la décomposition que la terre exhalait. C'étaient les heures où les femmes et les filles s'asseyaient sur le pas de la porte, pour reprendre ou raccommoder, tricoter des chaussettes en fil de coton, tout en échangeant confidences et rêves, ou bien lire une lettre ou une carte-lettre reçue de quelqu'un qui n'était pas encore revenu mais qui espérait de tout cœur pouvoir le faire bientôt, ou envoyée par des parents émigrés d'au-delà des océans, qui demandaient des nouvelles maintenant que la guerre était finie et gagnée.

Oui, même la poste avait recommencé à fonctionner : le bureau se trouvait dans une baraque du centre au milieu des autres et on la distinguait

au fil téléphonique qui l'unissait au monde entier. Comme avant, la Ninella dirigeait le bureau et elle avait sous ses ordres Beppi Calzin, caissier, Giacomo Stern et Bortoletto Bêt, facteurs, un garçon de course et un préposé à la ligne du télégraphe. C'est Bortoletto qui, un jour de cet été-là, apporta au vieux Tana une lettre qui venait d'Amérique. Elle était d'un de ses frères qui avait émigré à la fin du siècle et qui racontait que, dans le Grand Hôtel La Salle de Chicago, nos émigrants s'étaient tous retrouvés avec les autorités italiennes et américaines, que Italia Garibaldi, petite-fille du Héros des deux Mondes et sœur de généraux garibaldiens, avait ouvert une souscription pour les réfugiés du Plateau. On avait recueilli beaucoup de dollars.

Ceux que l'armée royale renvoyait à leurs foyers, ou qui rentraient d'un camp de prisonniers, ou qui sortaient d'une maison de convalescence n'arrivaient pas toujours, une fois chez eux, à trouver du travail, même s'il y avait fort à faire. Ils allaient dans les bois communaux couper du bois pour l'hiver, pour eux ou pour le vendre à ceux qui vivaient dans les baraques, et qui n'avaient ni le temps ni l'envie d'aller le chercher. Avec de grandes scies à quatre mains de toutes les tailles, abandonnées dans les abris au milieu des bois, ils abattaient ce qui restait des troncs desséchés encore debout, et souvent les dents de la scie rencontraient des éclats d'obus ou des balles qui avaient pénétré à l'intérieur du bois : la lame crissait comme en un sanglot et il fallait changer la hauteur de la coupe. Les bûches ainsi obtenues, ramassées et transportées aux environs immédiats des hameaux, étaient sciées à la mesure des poêles, fendues et bien entassées au soleil. L'odeur de la résine qui suintait faisait qu'on ne sentait plus, à proximité des habitations, l'odeur répugnante de la guerre.

Comme, tôt ou tard, on finirait par s'attaquer pour de bon à la reconstruction et que, avant l'hiver, il faudrait arriver à couvrir les bâtiments afin de pouvoir travailler même avec le froid, des groupes d'amis compétents et décidés constituèrent une société pour la construction d'un four à chaux servant à cuire la pierre. Au fond du Valmadarelo ils creusèrent à l'abri de la montagne, entassèrent les pierres pour l'édification de la tour, le bois pour alimenter le feu et le calcaire à faire cuire. La chaux fut excellente et on trouva immédiatement des acheteurs qui venaient la

charger avec les camions *XVter* ou avec des charrettes militaires achetées aux enchères de l'armée.

D'autres encore s'associèrent pour travailler dans les vieilles carrières, ou bien ils en ouvrirent de nouvelles, là où les routes et les excavations faites pour les besoins de la guerre avaient mis au jour des veines de pierres à mur ou à tailler, pour évier, seuils et montants pour portes et fenêtres. Si on avait de l'initiative ou de la bonne volonté on trouvait de quoi occuper ses journées, et il n'y avait ni horaire ni fêtes, même si ce qu'on gagnait passait tout entier en manger.

C'était une bonne affaire pour le consommateur, mais certainement pas pour le propriétaire quand il fallait abattre un mulet ou un cheval à cause d'un accident : il y avait alors de la viande bon marché ; la nouvelle se répandait aussitôt de baraque en baraque, les femmes faisaient la queue pour avoir un morceau de viande à cuire en ragoût avec la polenta. Un jour, l'explosion d'un projectile blessa trois mulets qui furent tout de suite tués, saignés et achetés par Romano Ciocco ; il entreprit aussitôt d'en faire de la viande salée et fumée, utilisant un abri d'artillerie comme fumoir dont le feu était alimenté par des branches vertes de sapin et de genévrier. La viande ainsi traitée devint un peu dure et même coriace, mais une fois battue sur un billot avec un marteau, puis trempée dans l'huile, elle se révélait très bonne et appétissante. Si bien qu'elle était recherchée, non seulement chez les gens du pays, mais aussi parmi les militaires qui en demandaient dans les baraques transformées en bistrots, parce qu'elle faisait boire.

Le manque d'alimentation carnée poussa aussi ceux qui avaient la passion de la chasse, et beaucoup de jeunes, à ramasser en cachette les fusils autrichiens Mannlicher et à les apporter au forgeron Bêt pour en aléser le canon et les rendre propres à la chasse, en en augmentant le calibre. Dans un premier temps on se servait des cartouches de guerre auxquelles on enlevait la balle et un peu de poudre ; dans l'espace ainsi gagné, on mettait les plombs obtenus en faisant fondre les billes des shrapnels ou les balles elles-mêmes dans un casque servant à la fusion. Le plomb liquide ainsi obtenu était versé dans un crible, puis précipité dans un récipient contenant de l'eau, où les gouttes de plomb, en se refroidissant, devenaient solides. Les plombs n'étaient parfaits ni comme forme ni

comme mesure mais servaient – et comment ! – aux chasseurs de tous âges, qui procuraient ainsi aux maigres tables oiseaux des bois et passereaux en abondance. Dans un deuxième temps, on comprit que l'alésage de la chambre du Mannlicher permettrait de se servir de cartouches en carton calibre 32 qu'on pouvait faire acheter chez les armuriers de la plaine. Pour les charger on utilisait toujours la poudre des cartouches autrichiennes ou italiennes avec une poudre plus fine comme l'*acapnia* pour l'amorce.

Matteo, lui aussi, se procura un fusil Mannlicher qu'il fit aléser et adapter pour pas cher. Les dimanches où il faisait beau, avec Angelo Ballot ils quittaient leur baraque comme il faisait encore nuit, courant la montagne et les bois pour ajouter, tout en s'amusant, quelque savoureuse garniture à l'habituelle polenta. Par le Ghelleraut, la Stêla del Piandott, Fiaretta, ils arrivaient jusqu'aux Granari de Boscosecco et jusqu'au Mittenbald tirant merles, grives culs-blancs, bouvreuils, becs-croisés. Très souvent pourtant, ils manquaient leur coup, car il n'était pas facile de faire mouche en tirant au vol avec un fusil de guerre. Mais leur passion, l'abondance de volatiles, leurs bonnes jambes qui leur faisaient parcourir des dizaines de kilomètres par monts et par vaux à travers bois, pâturages et rochers finissaient par récompenser leur fatigue et, le soir venu, quand ils rentraient à la maison, ils avaient toujours quelques douzaines de proies. Parfois la chance les aidait aussi, car un lièvre de montagne ou un coq de roche qui s'était laissé approcher de trop près, ou que les explosions de la guerre avaient rendu sourd, leur offrait une très riche table. Alors c'était vraiment jour de fête et ils invitaient à dîner le vieux Tana.

Un jour, les deux amis arrivèrent au fond du Val de Nos, où dans les prairies de l'alpage Busette ils espéraient trouver les grives en pâture. Dans le premier pâturage, là où finissait le bois qui comme partout était massacré par les obus, ils virent un cimetière insolite et y pénétrèrent : il n'y avait pas de croix pour indiquer les tombes, mais des planchettes fichées dans le sol avec une plaquette en fer blanc où était gravée une demi-lune avec des noms inhabituels et une majorité de Ali, Mehmet, Mahmud, Mohammed. Au centre du cimetière se dressait un tumulus en pierres cimentées, avec, dessus, une hampe qui portait un quartier de lune en fer forgé.

— J'ai dans l'idée que ça devrait être des Turcs, dit Angelo.

— Mais qu'est-ce que les Turcs avaient à voir avec l'Italie ? demanda Matteo.

— Je ne sais pas, répondit Angelo.

— Mais pourquoi sont-ils venus mourir ici ?

— Pour que les riches soient encore plus riches, rétorqua une voix derrière eux.

Ils se retournèrent brusquement et ils virent un homme hirsute, la barbe noire, habillé en militaire, sans le moindre écusson, sans couvre-chef et les mains jaunes d'explosif.

— C'étaient des soldats bosniaques musulmans qui sont morts dans le coin, dit-il. Vous n'avez pas quelque chose à boire sur vous ? Un peu de vin ou d'eau-de-vie ?

Les deux jeunes gens se regardèrent, puis Angelo tira de sa musette une petite bouteille de vin rouge et la tendit à l'inconnu.

— Vous n'avez que ça ? demanda-t-il. Mais il la prit, s'essuya les lèvres d'un revers de main et il en but une gorgée. Il la rendit en disant : – Je vous remercie. Buvez le reste.

Ils s'essuyèrent les lèvres eux aussi et ils en burent une gorgée chacun, puis ils donnèrent encore la petite bouteille à l'homme qui la finit, après avoir souri, en déclarant :

— Il était bon. Comment va la chasse ? Je vous ai entendus tirer mais faites attention car, si le garde forestier vous surprend, vous risquez de finir en prison pour vol d'armes au préjudice de l'administration militaire, avec en plus, les amendes pour chasse abusive, tir d'arme à feu, et qui sait quoi encore. Où est-ce que vous habitez ?

Quand ils sortirent du cimetière des Turcs, ils allèrent s'asseoir sur un tronc déraciné. L'homme refusa une tranche de polenta et un morceau de fromage. Il aurait volontiers fumé un peu de tabac dans sa pipe mais ils n'en avaient ni l'un ni l'autre.

— Mais vous, vous venez d'où, vu que vous ne parlez pas notre dialecte ? lui demanda Angelo, ne sachant plus retenir sa curiosité.

— De très loin, répondit l'inconnu. De l'autre bout de l'Italie. J'étais ici à faire la guerre. Quand j'ai été libéré, et que je suis rentré chez moi, ajouta-t-il à voix basse, j'ai trouvé ma femme qui vivait avec un autre, c'est pour ça que je suis revenu ici pour être en compagnie de mes copains morts.

— Mais de quoi vivez-vous ? demanda Matteo.

— De tant de choses, mon garçon, tant que je vis, répondit l'homme en souriant. Ne vous souciez pas de moi. Je vous remercie.

L'homme se leva, après avoir salué d'un geste, il se dirigea d'un bon pas vers les grandes tranchées qui n'étaient pas loin, il y pénétra et on ne le vit plus.

Cette rencontre, le cimetière des Turcs, les nuages bas et noirs qui s'accumulaient sur les montagnes et qui descendaient dans les dolines, s'effilochant dans l'enchevêtrement des barbelés et entre les arbres desséchés, leur firent allonger le pas vers leur chez-eux.

15.

Un matin, comme les hommes allaient partir au travail, on entendit bêler un troupeau et aboyer un chien, puis deux sifflements aigus.

— Ça, c'est Matìo Parlìo, cria presque Bepi Pûn. Je le reconnais à sa façon de siffler. Et il se mit à courir dans la direction des sons retrouvés.

De derrière la colline de la Barita une tête apparut sous un chapeau à large bord, puis une silhouette maigre et allongée. C'était bien Matìo Parlìo qui arrivait d'on ne sait où, avec un troupeau de moutons. Il monta sur le terre-plein d'un observatoire et fit un signe de salut avec les bras. Les moutons, groupés tout autour de lui, broutaient l'herbe rare. Bepi Pûn le rejoignit. Ils se mirent à parler. Bepi l'interrogeait avec des phrases courtes et Matìo répondait comme s'il se parlait à lui-même.

Quand, au printemps de 1916, il avait été rappelé avec les classes les plus âgées, pour renforcer le bataillon Val Brenta, après les actions du Cauriol, Matìo avait dû laisser son beau troupeau à la garde des jeunes Pûne, si bien que lorsque arriva l'offensive autrichienne, le troupeau fut dispersé : en partie volé par les soldats qui montaient arrêter l'envahisseur, en partie vendu quand les Pûne eurent réussi à gagner la plaine. Quelques brebis et bon nombre d'agneaux étaient morts pendant la mise à bas advenue juste au moment le plus critique, tandis que les combats faisaient rage. La classe de Matìo fut parmi les premières à être libérées, en décembre 1918. Dans les baraques ses amis se demandaient : « Où a-t-il bien pu aller maintenant que la guerre est terminée ? Pourquoi ne revient-il pas ? »

Mais quand il fut libéré, il alla tout droit à Vicence où la Banque populaire des Sette Comuni avait été transférée à temps. Il se présenta à son ami Nano Sponzio, le directeur, pour retirer toutes les économies qu'il avait placées là, patiemment, avec constance, et presque depuis l'enfance. Avec cet argent, la prime de cinq cents lires qu'il avait touchée pour la victoire au lieu de la police d'assurance de mille lires, plus sa paie de caporal-chef des

chasseurs alpins servant dans une unité mobilisée sur le front, il avait réuni une somme d'argent respectable. Celle-ci en poche, il était parti en quête d'un petit troupeau à acheter.

Il arriva jusqu'aux Apennins éмилиens, à Ligonchio et à Collagna, pour négocier l'acquisition de moutons, mais leur aspect le laissait perplexe car ils lui semblaient trop délicats pour nos montagnes. En revanche il trouva ce qu'il cherchait sur les Colli Euganei, entre le Venda et la Rua, où le vieux Carlo Marini et les jeunes Feder, pendant les années de guerre, avaient doublé leur troupeau et se trouvaient, maintenant, dans la nécessité de vendre. C'étaient des brebis de chez nous, de race Foza, avec quelques béliers de Lamon, prolifiques et fortes, d'un bon poids et d'un bon rendement en laine. Ils traitèrent, tombèrent d'accord, se serrèrent la main après avoir craché dans la paume, burent un litre de vin dont chacun paya la moitié. Puis ils comptèrent l'argent et les moutons qu'ils marquèrent d'un M bleu indélébile. On lui donna un chien gratis. Matìo, les brebis, accompagnées d'un nombre adéquat d'agneaux et de béliers, et le jeune chien, se mirent en route le long du vieux chemin de la transhumance, en remontant les berges du Brenta et les montagnes, bien que la saison soit déjà avancée. C'est ainsi qu'au lieu d'arriver en juin, il arriva à la fin du mois d'août, quand les pâturages commençaient à jaunir.

Avec la venue de Matìo les hameaux regagnèrent un autre morceau de vie. Aucun propriétaire ne lui disait « va-t'en de mon pâturage », ou bien « fais attention aux bornes », car personne n'avait d'animaux à faire paître, et les limites des propriétés avaient été effacées par les tranchées et les coups de canon. Lui et ses moutons allaient où ils voulaient, mais un jour, un bélier parmi les plus beaux posa sa patte sur un détonateur en plein champ : il ne fut pas, à proprement parler, déchiqueté mais il fallut le tuer et le saigner. Matìo fit cadeau de la partie la meilleure à Caterina Taupa, et un autre morceau alla aux amis qu'il avait l'habitude de rencontrer le soir, une fois son troupeau enfermé dans l'enclos du Petareitele.

Le garde forestier Casanova qui suivait à la trace les jeunes braconniers, qu'il ne réussissait jamais à attraper, ou les fraudeurs qui guettaient le soir la sortie des lièvres avec un fusil de 91, surprit un jour les moutons de Matìo paissant dans une clairière où le pâturage avait été interdit bien avant

1914. Il put enfin dresser un procès-verbal contre un braconnier qui ne restait pas inconnu.

Ce procès-verbal fut le premier d'une longue série, auxquels le berger faisait opposition régulièrement, même s'il payait quelquefois l'amende de dix lires. Matìo disait au juge de paix de Asiago résidant à Bassano :

— Monsieur le juge, mes moutons mangent de l'herbe, des fois ils peuvent bien manger, comme ça pour changer de saveur, des feuilles vertes de hêtre, ou de buisson, ou de cytise, ou quelques petites branches de sapin blanc. D'accord, monsieur le juge, ils ne devraient pas. Mais ils sont comme les enfants qui entrent chez le pâtissier et qui voudraient goûter à tout. Ils sont coupables et moi avec eux. Mais dans ce cas, qu'est-ce que devraient payer les rois et les généraux qui avec leur guerre ont détruit tous les bois ?

C'est alors que monsieur le juge baissait la tête, souriant et cachant sa bouche de la main. Il l'absolvait pour insuffisance de preuves ou le condamnait à dix lires d'amende, parce qu'il fallait bien contenter le garde Casanova.

Une fois, le garde, rendu méchant par son inutile poursuite des jeunes chasseurs, surprit le berger qui gravait avec une serpette un bâton de noisetier : il le dénonça aux carabiniers qui furent obligés de l'arrêter pour port abusif de couteau, la lame dépassant la longueur réglementaire. Matìo fut transféré de la baraque du poste à la prison cantonale, un des premiers bâtiments reconstruits par le génie, où le gardien Ferronato dut l'enfermer à contrecœur avec deux ouvriers arrêtés pour rixe et tir au fusil dans un lieu habité, et avec Albino Celli, arrêté pour troubles à l'ordre public en état d'ébriété.

Après une nuit et un jour passés dans la prison où avant on enfermait ceux qui avaient été pris en flagrant délit de contrebande de tabac ou de chaussures, Matìo et Albino furent relâchés sur ordre du juge. Ils remontèrent ensemble la rue principale qui était déjà tracée toute droite et au moins trois fois aussi large que l'ancienne. Sur les côtés, les murs des nouvelles maisons commençaient à sortir du sol. Sur l'esplanade qui devait devenir la place, ils rencontrèrent Matteo et son père : ils entrèrent tous les

quatre dans la première baraque qui faisait café, pour boire ensemble un verre de vin et fêter la liberté retrouvée.

Ils s'assirent à une table en rapprochant deux bancs, la femme de Toni Moro vint prendre la commande, et aussitôt après elle apporta un litre et quatre verres. Avec eux vint aussi s'asseoir Toni Moro avec son verre et un demi-litre.

— Cadeau, dit-il. Matìo, comment ça se fait que tu es au village ? T'as abandonné tes moutons ?

Ils avaient fait la guerre ensemble, comme appelés, et ils se connaissaient depuis l'école. Albino raconta qu'il l'avait trouvé dans sa cellule ce matin-là, au réveil, et qu'on l'avait arrêté parce que, dans sa poche, il avait un couteau en forme de serpette, dont il se servait parfois pour aider les brebis à mettre bas. C'était interdit par la loi d'avoir de ces couteaux-là ! Lui, par contre, on l'avait mis au violon parce que au milieu de la nuit il chantait *Italia bella fiorentina e forte / Sorriso eterno di primavera*^[11]. La fois d'avant c'était parce qu'il avait chanté *L'Internationale*.

— Ce soir je vais essayer avec une ronde : *Giro giro tondo / Casca il mondo / Casca la terra*^[12]. On verra ce qui arrive. Dans ce pays on ne sait plus quoi chanter. Mais les carabiniers sont toujours gentils : dès que la cuite est passée, ils me laissent partir. Et puis en prison on ne dort pas si mal : il y a de la paille et on est tranquille.

De son côté le père de Matteo raconta que lui et son fils avaient été licenciés par l'entreprise qui avait terminé les travaux en adjudication. Peut-être qu'on les réembaucherait dans un mois, si ça marchait à la prochaine adjudication.

— Ici, dit Toni Moro, c'est un va-et-vient de gens de tout acabit, et d'ouvriers : des Véronais, des Frioulans, des gens de Feltre, de Trévis, des Italiens, des Napolitains. Tous les soirs il y a des bagarres, les hommes sortent leur couteau : pour des histoires de femmes, de politique et de vols. Mais s'il y a du grabuge j'attrape une branche, une bien noueuse, je la fais tourner en l'air, je fiche tout le monde dehors et je ferme la baraque.

Ils parlaient travaux, de comment serait le village une fois reconstruit, et s'il n'aurait pas mieux valu le refaire sur les pentes du mont Catz, au soleil ; des adjudications, des combines, du remboursement des dommages de

guerre qui traînait en longueur, de la Commission pour l'attribution des terrains à bâtir.

Dans la baraque entrèrent le brigadier Pizzato et le carabinier de première classe Tezzon. Ils jetèrent un regard à la ronde, et ils s'approchèrent du groupe d'amis assis à table. Tezzon fit un geste de reproche amical en direction d'Albino comme pour lui dire « faites pas d'âneries ». Le brigadier s'approcha de Matìo et lui dit à mi-voix :

— Je suis désolé mais la serpetta je ne peux pas vous la rendre parce que c'est un corps de délit.

Ils saluèrent militairement en disant bonsoir et ils s'en allèrent.

D'autres ouvriers arrivèrent qui sortaient du travail. Avec eux était aussi entré Mosè Tripp, un paquet d'affiches sous le bras. Il en accrocha une, bien en vue, à côté de la porte, avec quatre brochettes. Dessus, il y avait écrit noir sur rouge : CLASSE 1901 QUE PERSONNE NE MANQUE POUR LA PRÉPARATION DE LA FÊTE/RENCONTRE SAMEDI 18 HEURES DANS LA BARAQUE DU CINÉMA ITALIA.

— Vive la classe ! cria Albino Celli après avoir lu l'affiche et levé son verre.

Toni Moro invita le jeune Mosè Tripp à boire un verre avec eux.

— Voilà notre révolutionnaire socialiste qui organise la fête de la classe qui part au régiment, dit-il en plaisantant. Et il ajouta : Après quoi, ils vont peut être bien vous envoyer en Russie combattre les Rouges.

Mosè était le jeune le plus pacifique et le plus tranquille de tout le village mais, réfugié à Turin, il avait assisté aux meetings socialistes et il avait même lu les premiers numéros de *Ordine Nuovo*, la revue de Gramsci^[13]. Quand, vers la fin de l'été, il était retourné au village parce que sa mère n'arrivait plus à vivre loin, il avait emporté avec lui les idées de la révolution socialiste. Le soir, dans les baraques, quand les ouvriers se retrouvaient après leur journée de travail, il cherchait à répandre son credo, et parfois il entonnait *L'Internationale*. Mais vraiment en sourdine, car sinon les carabiniers les auraient arrêtés pour tapage, ou auraient trouvé un prétexte pour les conduire au poste, vu que les « internationalistes » et les

« socialistes » – mais on ne savait pas au juste à quoi correspondait cette distinction – étaient considérés comme très, très dangereux.

Mosè s’assit avec eux, devenant ainsi le sixième autour de la table. Lui aussi commanda un demi-litre de vin, et il commença tout de suite à parler de syndicat et d’union ouvrière. Quand il entendit que Matteo et son père avaient été licenciés par l’entreprise pour fin de travaux, il dit seulement :

— Voilà, vous voyez, c’est le résultat du capitalisme : ils vous gardent le temps que vous leur servez. L’autre jour à Enego trois ouvriers sont morts sur le chantier et on a découvert que l’entreprise ne les avait pas mis aux assurances, pour gagner davantage.

Ça faisait une demi-heure qu’ils étaient là et qu’ils parlaient, Matìo proposa de faire une partie de cartes, mais un brigadier des douanes entra. Pour lui, l’affiche rouge à côté de la porte fut comme un coup de poing dans l’œil. Il la lut, la relut, regarda si elle avait un timbre fiscal, puis il demanda à Toni Moro qui l’avait accrochée, car hier elle n’y était pas.

— Présent, dit Mosè, c’est moi qui viens de la mettre.

— Vous avez bien l’autorisation ? s’enquit le brigadier d’une voix mielleuse.

— Quelle autorisation ? De faire une fête ?

— Non, de mettre l’affiche.

— Même pour l’affiche de la fête des conscrits il faut une autorisation ? demanda Albino Celli.

— Vous, taisez-vous ! ordonna le brigadier. Je ne vous ai pas interrogé. Puis, s’étant approché de Mosè Tripp, il tira de sa poche crayon et bloc-notes :

— Donne-moi ton identité, lui dit-il brutalement, et mets-toi debout !

Mosè ne se leva pas, invitant au contraire le brigadier, qui était devenu tout rouge, à s’asseoir, puis, d’une voix claire et lentement, il fournit toutes les données que l’autre entendait écrire. Quand le brigadier eut fini, il écarta de la main le verre de vin que Toni Moro avait posé devant lui, il se leva et dit :

— Affichage non autorisé. J’enverrai le procès-verbal au juge. Maintenant tu dois me donner les affiches que tu as avec toi.

— Mais celles-là il ne les a pas encore accrochées, mon brigadier, dit le père de Matteo.

Le brigadier s’aperçut peut-être qu’il se trompait. Il se dirigea vers la sortie sans même ajouter un salut, mais quand il fut nez à nez avec l’affiche rouge, il s’arrêta net, sortit de sa poche un canif, la détacha, la replia avec soin, et la mit dans une poche de sa veste.

— Si, au lieu de s’occuper de ces choses-là, ils allaient contrôler les registres des entreprises et les livres de paie, les choses iraient mieux, dit à voix haute Mosè, quand le brigadier fut sur le seuil.

Albino Celli entonna *L’Internationale* mais aussitôt après les premières paroles Toni le fit taire :

— Assez, Albino, sinon ils vont trouver un prétexte pour me faire fermer la baraque. Chantons plutôt *La bella molinara* ou *La moglie del moleta*[\[14\]](#).

— Maintenant, dit Mosè en se levant, je vais dans les baraques porter les affiches. Ce sont des habitations privées et le brigadier des douanes ne peut rien y faire. Prends-en quelques-unes toi aussi, dit-il en s’adressant à Matteo, et accroche-les dans tes hameaux. Les gabelous n’y viennent pas. À la fête de la classe, j’ai aussi invité Marchioro, le député : il expliquera à ces têtes de bois ce que sont la force du prolétariat uni et l’exploitation capitaliste.

Mosè paya son demi-litre de vin et sortit. Matteo, son père et Matìo Parlìo payèrent à leur tour et sortirent aussitôt après, malgré les protestations de Albino qui désirait encore rester assis à causer et à boire entre amis.

Les trois hommes prirent en silence la route qui menait à leurs hameaux. Ils dépassèrent les magasins de la Subsistance, les dépôts des matériels récupérés, le dépôt des cercueils. Ils rencontrèrent et ils saluèrent le vieux Aspìo Runz qui descendait au village pour réciter le chapelet dans la chapelle de l’école maternelle, et ensuite rendre visite à toutes les baraques où on vendait du vin jusqu’à ce qu’il ait fait le plein. Matteo pensait à ce

qu'il avait vu et entendu dans la baraque de Toni Moro, à leur licenciement, à ce qu'ils allaient faire maintenant.

Le soleil était déjà bas au-dessus du Pasubio, et le ciel changeait de couleur. L'air aussi était plus clair : les bois, les montagnes alentour, les collines se détachaient avec netteté ; les ombres s'allongeaient sur le terrain avec des contours nets, les tas de décombres semblaient plus grands. Les nuages s'amoncelaient et se défaisaient dans leurs formes et dans leurs couleurs, du gris au bleuâtre, du doré au cuivré : l'automne avait commencé, sinon sur le calendrier, du moins dans la réalité, car les dernières pluies du mois d'août avaient rafraîchi non seulement les montagnes vers les sommets, mais aussi les bois en bas. Puis viendraient les gelées blanches, et l'hiver avec la neige et le froid pendant quatre ou cinq mois, si tout allait bien. Comment l'affronterait-on ?

— Père, dit Matteo comme s'il poursuivait une idée, je crois que Mosè Tripp a raison. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Qu'il a raison. Mais celui qui commande est fort, l'argent aussi est fort, et il faudra beaucoup de temps pour changer les choses. Eux, ils ont le pain et nous, la peine pour le gagner. Parfois aussi la mort : tu as entendu, les trois ouvriers d'Enego.

Matteo suivait leur conversation en fumant sa pipe creusée dans un trognon de maïs. Il s'arrêta au milieu de la route pour ajouter :

— C'est difficile de changer le monde, mais ce qui est sûr c'est qu'il changera un petit peu après cette guerre. La vie qui ne changera pas c'est la vie du berger, parce qu'elle se répète depuis des siècles. Comme les saisons.

— Tu te rappelles que, quand nous étions dans les tranchées, reprit le père de Matteo, on nous disait toujours qu'une fois rentrés à la maison, les choses changeraient, qu'avec la victoire il y aurait du pain et du travail pour tout le monde ? Et tu vois qu'au contraire on est au chômage et qu'on a une maison à finir.

— Ceux qui sont morts sont encore moins bien lotis, l'ami, voulut conclure Matteo.

— Mais ça ne veut pas dire que ceux qui sont restés en vie doivent encore peiner. Ceux qui travaillent ont le droit de vivre un peu tranquilles,

dit Matteo.

— Ah, mon petit, avec un seul coup on n’abat pas un arbre, lui dit son père.

Ils passèrent devant les maisons que les Micheloni étaient en train de reconstruire, ils arrivèrent chez les Fort où Ernesto et Vittorio menuisaient en plein air des planches de sapin pour se fabriquer des bancs, des tables et des lits. Ils se réjouirent avec Matìo de sa libération et ils lui demandèrent comment c’était la prison, et à qui il avait laissé la garde de ses moutons entre-temps. Le vieux Tana apparut à son tour avec un chevron sur les épaules et il le déchargea dans la cour des Fort en disant :

— Celui-là vous convient ? Ça suffit maintenant qu’il va faire nuit.

16.

Matìo monta au Petareitele rejoindre ses moutons que Bepi Pùn avait gardés pour lui. Matteo, son père et Tana allèrent vers leurs maisons. Tana les quitta à l'embranchement du sentier pour les Straite. Quand ils furent seuls le père dit :

— Écoute, Matteo, maintenant il faut finir la maison. Il nous manque les portes, les fenêtres, leurs cadres et les volets. Beaucoup de choses pour la cuisine et les chambres. Pour ce qui est de finir les sols, les crépis, et de passer les murs à la chaux, on peut le faire nous-mêmes, mais pour les portes et les fenêtres il faut aller à Camporovere où il y a un bon menuisier. Et puis ils vont peut-être nous payer les dommages de guerre. Mais il faut qu'on finisse avant l'hiver parce que ta mère attend un enfant pour la fin du mois de décembre. Tu ne t'es pas aperçu que son ventre a beaucoup grossi ? Comprends bien, tu n'es plus un enfant. Et je veux que mon fils naisse dans une maison, pas dans une baraque. Il faut qu'on fasse aussi une bonne provision de bois, parce que je veux de la chaleur ; qu'il fasse chaud au point d'ouvrir les fenêtres s'il le faut. Le froid dans la maison est un signe de misère.

Cette confidence de son père troubla Matteo et il rougit : il aurait un petit frère. Il s'était aperçu du ventre de sa mère, mais la pudeur l'empêchait d'y penser. Il aurait un petit frère. Un petit être. Il se souvint d'Orsola enterrée là-bas dans la plaine, dans une fosse avec une petite croix comme dans un cimetière militaire, et il désira que naisse une petite fille. Il se rappela aussi qu'une fois la guerre finie il avait travaillé pour le génie et que dans un petit ravin de la Rossingruba il avait caché des assiettes, des tasses, des casseroles et des couverts d'un mess d'officiers.

— Papa, dit-il, je suis content si je pense que j'aurai une petite sœur. Demain, puisqu'on ne va pas travailler, j'irai dans un endroit où l'autre hiver j'ai caché des ustensiles de cuisine. Le moment est venu d'aller le chercher, ce sera un cadeau pour maman.

Le jour d'après ils y allèrent lui et le grand-père. Ils partirent alors qu'il faisait encore nuit et ils marchèrent deux bonnes heures avant d'atteindre la Bocchetta di Granezza. De là-haut, en regardant vers la plaine, ils virent les villes lointaines éclairées par le soleil naissant, le Brenta et l'Astico, comme deux rubans scintillants et sinueux à travers la campagne, après avoir laissé à leurs sources montagnes et vallées. Au loin, là où finissait le ciel, une tremblante clarté.

— Là-bas au fond c'est la mer, dit le grand-père. Si tu viens ici après un orage, tu arrives même à voir le campanile de San Marco.

Mais après avoir regardé au loin, Matteo arrêta son regard sur les premiers villages au milieu des collines, où ils étaient restés pendant les trente mois où ils avaient été des réfugiés. Ce temps-là il le retrouvait comme un oiseau en vol retrouve d'en haut la terre de sa migration.

— Allons, dit le grand-père, il faut chercher cette chose que tu as cachée et puis rentrer à la maison.

Depuis cet hiver-là, après que le bois avait été abandonné par les militaires et par la guerre, les buissons et les herbes sauvages avaient repoussé, mais surtout, les orties avaient envahi clairières et esplanades. Aussi ils eurent du mal à retrouver la fente dans le rocher où Matteo avait caché, en les recouvrant avec de la mousse, les ustensiles du mess des officiers. Comme cela faisait un moment qu'ils tournaient en rond, et que le grand-père avait perdu tout espoir, Matteo aperçut dans les orties les trois pierres laissées comme repère. Ils retrouvèrent tout en bon état. Ils rangèrent dans les sacs à dos qu'ils avaient apportés avec eux les assiettes en fer émaillé, les tasses, les verres, les couverts et les casseroles.

— Comme c'est joli ! Qu'est-ce que c'est joli ! s'exclamait le grand-père au fur et à mesure que les objets sortaient de la fente. Ça c'est du luxe !

Au retour ils changèrent de chemin, et par un sentier ils rejoignirent la Meltal par où, d'un pas ferme et indifférent, ils entreprirent de traverser la conque.

— Si tu vas tout droit d'un pas assuré, personne ne t'arrêtera, dit le grand-père, si au contraire tu te montres hésitant, tu peux être certain qu'ils vont te soupçonner.

Personne ne les arrêta, et ils marchèrent bientôt à travers le village qui commençait à renaître. Ils rencontrèrent le lieutenant fumeur de cigares qui les salua d'un signe de tête et d'un geste de la main, les invita à hâter le pas. Là où se trouvait auparavant la place du Marché, le grand-père de Matteo aperçut Toni Stern qui, tenant par la main un petit garçon, était en train d'admirer sa haute maison déjà reconstruite, presque prête à accueillir la grande famille. Il alla vers lui pour le saluer, Toni se retourna en entendant son pas, ils se regardèrent et se dirent en même temps :

— Toi aussi ici ?

Et ils se serrèrent la main très amicalement, en souriant.

— Et puis, dit Toni Stern, comme s'il poursuivait un propos à peine abandonné, on va refaire l'Harmonie municipale, et toi aussi tu reviendras jouer avec nous. Dès que je reviendrai avec toute ma famille, ton fils aussi, s'il le veut, pourra venir travailler avec mes fils. Et si avant l'hiver tu as besoin de quelque chose, fais-toi voir. Pour le moment on est en bas à Ciupan, exactement dans les maisons au bord de l'Astico, à côté du Maglio.

— Et lui, Toni, c'est ton fils ? demanda le grand-père de Matteo en indiquant le petit garçon.

— C'est le dernier, le plus petit. Il s'appelle Fortunato, comme mon frère qui est en Amérique. Je l'ai emmené voir dans quel état est notre village pour qu'il s'en rappelle.

— Tu as bien fait. Si on a besoin, moi ou mon fils, on viendra te voir.

Ils se serrèrent encore la main et Matteo dit *ciao* au petit garçon mince et fluet.

Ils arrivèrent à la maison alors que le soleil était encore haut et, avant même de manger, ils déposèrent les sacs sur la table, au milieu de la curiosité générale. Ça faisait penser aux bas de la Befana^[15] ! Matteo en sortit des assiettes plates et creuses en fer émaillé, blanches avec un large filet bleu et un petit filet rouge, comme si elles étaient toutes neuves, puis des bols en faïence de Nove avec les mêmes filets colorés (c'étaient peut-être les couleurs des écussons de cette brigade-là ?). Et les verres, les couverts que Nina commença à compter confusément mais à diviser avec précision en groupes : couteaux, cuillères, fourchettes, petites cuillères.

Matteo tira du deuxième sac les marmites et les casseroles de différentes tailles, celles-ci également aussi neuves que si elles n'avaient jamais servi.

— Tu as eu une bonne idée cette fois-là, dit la mère. On n'a jamais eu autant de beaux ustensiles de cuisine. Espérons que maintenant on aura quelque chose à mettre dedans, pas seulement des pommes de terre, de la polenta et des choux.

— En passant par le village nous avons rencontré Toni Stern, se rappela le grand-père. Il m'a dit d'aller chez lui en cas de difficultés. Même pour travailler.

— Mais pour travailler quand ? demanda le père de Matteo.

— Quand ils reviendront, vers la fin de l'hiver je crois.

— Demain j'irai au village chercher du travail. En attendant toi et Matteo avec le mulet vous commencerez à rentrer le bois pour l'hiver. Ce n'est pas la peine d'aller très loin, il suffit d'arriver au Fontanello du Haas pour en trouver autant qu'on en veut. Ne prenez que des troncs desséchés.

Au village il y avait un nouveau travail. Il avait été imaginé par le cavalier Lazzeri qui dirigeait l'Association des victimes des dommages de guerre. Le Commissaire du gouvernement s'était rendu à Trévise au commissariat aux Terres libérées afin d'y exposer la situation critique qui, avec l'arrivée de l'hiver, ne manquerait pas de se présenter. Quel travail, quelles conditions de vie auraient les réfugiés qui étaient revenus et qui vivaient dans les baraques ? Le Commendator Ravà, après avoir téléphoné à Rome au ministre Ranieri, leur alloua trois cent mille liras, à utiliser tout de suite pour n'importe quels travaux, pourvu qu'ils soient utiles. À quoi Lazzeri répondit promptement par un projet d'arasement de la colline du Hodengart où, selon la tradition, existait aux temps lointains, l'autel consacré à Odino, détruit par les saints Ermagoras et Fortuné, quand ils arrivèrent sur ces montagnes pour y baptiser nos ancêtres.

Pour raser la colline rocheuse qui dominait le village au sud-ouest, on constitua une coopérative ouvrière qui prit les travaux en adjudication. À sa tête fut élu Menego Vusc qui, depuis quelques semaines, était revenu de Moravie, où il avait émigré à la fin du siècle. Là-bas il avait fini par avoir

une entreprise qui exécutait des travaux pour l'administration des Habsbourg. Avec la guerre il avait tout perdu lui aussi – outillage, chevaux, capitaux et crédits – et c'est ainsi qu'il était revenu au pays natal, aussi pauvre que lorsqu'il en était parti, mais avec femme et enfants. Il savait travailler, Menego Vusc, et inspirer confiance aux techniciens et aux ouvriers. Les trois cent mille lires allouées par le ministère des Terres libérées finirent toutes, mais vraiment toutes, dans les poches des ouvriers qui avec leurs pioches, leurs pelles et leurs brouettes rasèrent la colline, où se trouvent maintenant des allées et des jardins publics. Le matériau récupéré servit à couvrir les décombres, à niveler le Grabo, là où coulait le Pach, après que celui-ci eut été canalisé.

Le père de Matteo avait adhéré à la coopérative et il en devint conseiller. Quand Matteo et le grand-père eurent fini de faire leur provision de bois, et qu'ils l'eurent bien empilée contre la maison en construction, le garçon travailla lui aussi dans la coopérative à renverser des brouettes de cailloux le long de la pente.

À la Saint-Matthieu, la foire, qui depuis toujours marquait la fin de l'alpage, n'eut pas lieu. Pas d'animaux à acheter ou à vendre, ni de lots de fromages. Mais les marchands, avec leurs étalages de chaussures, de mercerie, d'étoffes, de poteries, de couteaux de Maniago et de haches de Brescia, vinrent quand même. De Lugo, de Calvene et de San Luca recommencèrent à monter, après une interruption de cinq ans, les marchands de fruits ambulants, avec leurs ânes qui portaient, accrochés au bât, des paniers de raisin *marzemino*, de figues et de pêches de vigne. La mère de Matteo avec la petite Nina et Maria Ballot, descendues au village pour acheter des couches et des langes destinées au futur bébé, virent les paniers avec leurs beaux fruits parfumés, et en achetèrent quelques kilos, comme par respect d'une tradition.

À la fin de l'après-midi, devant son troupeau, comme un roi, Matì traversa le village de baraques, de ruines, de maisons en construction. Il redescendait dans la plaine le long des fleuves et des *barene*, pour y faire paître les moutons comme on avait toujours fait au cours des siècles, dans l'attente du printemps qui reverdirait les montagnes. Les maçons qui étaient sur les échafaudages, les manœuvres qui gâchaient le mortier, les soldats, les prisonniers de guerre le regardaient passer comme fascinés, et le

bêlement des agnelets, les sauts des béliers, l'abolement joyeux du chien, les clochettes pendues au cou de Marcolfa et de Momi en tête du troupeau, donnaient de la gaieté à tout le monde.

Le lieutenant fumeur de cigares était sorti, lui aussi, sur le seuil de sa baraque et, de la main, il salua le berger et sa suite. En entendant et en voyant ce troupeau qui passait, il s'était souvenu de son village, où on parlait grec, là-bas au fond de l'Italie.

En attendant, les élections politiques, les premières de l'après-guerre, approchaient. Les ouvriers, pendant la pause de midi, parlaient de ces élections et des promesses qu'on leur avait faites quand ils étaient au front et que la guerre faisait rage. Mosè Tripp réunissait le plus de monde autour de lui, et sa façon de s'exprimer calme et tranquille, qui pourtant ne manquait pas d'ironie, était suivie comme une leçon en plein air. Il parlait de la coopérative qui ne devait pas cesser avec la fin des travaux, d'une Mutuelle ouvrière, de la guerre et des massacres, qui avaient eu lieu parce que les capitalistes les avaient voulus. Il donnait des exemples convaincants, citant même Gramsci que, disait-il, il avait écouté lors d'un meeting à Turin. Il parlait de Lénine, de la révolution en Russie, de la paix de Brest-Litovsk et des Quatorze Points de Wilson.

— Vous êtes des têtes de bois, disait-il pour finir. Vous êtes vraiment des têtes de bois. Vous devez étudier, vous devez lire, et pas seulement travailler comme des mulets.

Les têtes de bois ne se vexaient pas ; les ouvriers souriaient vaguement, convaincus peut-être qu'ils étaient un peu des têtes de bois, car le jour d'après, pendant la pause de midi, en mangeant la soupe qu'ils avaient apportée de leurs baraques, ils étaient encore là, à l'écouter. De temps à autre, Menego Vusc s'approchait du groupe lui aussi, il écoutait en silence, il hochait la tête, pensif. Une seule fois il prit la parole pour dire que oui, il se pouvait que Mosè ait raison, que les temps changeaient parce que l'humanité fait toujours des progrès, mais que, pour lui, les choses justes c'était quand il travaillait pour l'administration autrichienne en Moravie et en Bohême, où, selon lui, chacun recevait son dû.

— Mais Menego, l'arrêta Mosè cette unique fois, vous savez sans doute que, même à Vienne, les ouvriers ont dû faire la grève pour avoir leurs

droits.

Matteo était toujours là, à écouter les propos des adultes, il les suivait avec attention sans en perdre un mot, cherchant à comprendre. Mosè Tripp le regardait en souriant et, un jour, comme ils allaient reprendre le travail, il lui dit :

— Courage, mon garçon ! Ouvre les yeux sur le monde, il se passe de grandes choses après cette guerre.

Les jours devenaient froids et courts, le matin l'eau gelait et la gelée blanche scintillait sur les fagots. Matteo avait été chargé d'allumer le feu pour son équipe : à midi il s'arrêtait un quart d'heure avant, afin de préparer la braise où ses camarades posaient leur gamelle et réchauffaient leur soupe, ceux qui avaient de la polenta ou une croûte de fromage la faisaient griller. C'était l'heure où chaque équipe allumait son feu avec des bouts de poutres ou des planches récupérées dans les décombres. De la colline d'Odino montaient vers le ciel hivernal des panaches de fumée blanche et une odeur de polenta et de fromage. L'après-midi, quand ils avaient fini leur journée, c'était presque la nuit et, pour se réconforter, par petits groupes d'amis, ils entraient dans les baraques qui faisaient café, pour boire un verre de vin chaud épicé, et jouer une ou deux parties de cartes.

Pendant ces longues et froides soirées de novembre aussi, les ouvriers se retrouvaient dans quelque bistrot, comme *Alla Colomba* ou *Dalle Maddalene*, où éclataient des discussions animées, auxquelles participaient même les militaires. On y jouait du couteau, les carabiniers du roi avaient de quoi s'occuper à calmer, séquestrer, arrêter les plus agités et enfin écrire à l'Autorité supérieure. Le lieutenant Carlo Rosselli qui avait son bureau spécial dans la baraque où il dormait, cherchait à apaiser l'exaspération des soldats qui attendaient leur libération, ou les permissions d'hiver, qui avaient du retard, parce que désormais, dans tous les coins d'Italie, la lutte politique avait dégénéré, allant jusqu'au meurtre. Ici aussi les fils des entrepreneurs, quelques ingénieurs, les fils des administrateurs, face aux ouvriers qui cherchaient à s'organiser, voulaient imposer le nouveau credo fasciste, et parfois intervenaient avec violence.

Un samedi Matteo, Bepi Pûn, Angelo et Toni Ballot, Nin Sech descendirent ensemble au village, où devait avoir lieu une réunion avec les représentants du Parti socialiste, Faccio et Marchioro, qui viendraient de Vicence. L'organisateur de cette réunion avait été, naturellement, Mosè Tripp avec d'autres amis de Camporovere. Ils se rencontrèrent dans une baraque, ils parlèrent, ils discutèrent, ils fixèrent une ligne de conduite pour les prochaines élections. Après quoi Faccio et Marchioro gagnèrent un village voisin pour y poursuivre leur action politique.

Excités par la rencontre, réchauffés par un verre de vin chaud, confiants dans un avenir meilleur, vers dix heures du soir les amis sortirent dans la rue en chantonnant *L'Internationale*. Quand ils arrivèrent près du bâtiment des écoles, ils furent arrêtés par un petit groupe d'inconnus qui s'étaient plantés au milieu de la rue.

— Vous êtes italiens ? demanda avec arrogance l'un d'entre eux.

— Nous sommes tous italiens, répondit Mosè Tripp.

— Alors ça suffit avec cette chanson, reprit le même individu. Criez vive l'Italie !

Pour tous les autres Nin Sech répondit d'une voix calme :

— Une chose imposée, on ne la dira jamais.

— Criez vive l'Italie ! Sinon on vous casse les reins.

— Nous répétons, dit encore Mosè Tripp, que nous ne dirons jamais quelque chose d'imposé.

C'est alors que deux de ces individus, munis de bâton, firent le geste de tomber sur nos villageois, qui se dispersèrent aussitôt. Un des agresseurs, qui se tenait un peu à l'écart, cria « Allons-y ! », et il se mit à tirer avec un pistolet. Matteo et Angelo sentirent les balles passer à côté de leurs têtes et ils se jetèrent à terre. La porte d'une baraque s'ouvrit et un faisceau de lumière coupa la rue, une femme sortit d'une porte en criant, suivie par d'autres villageois, et les agresseurs disparurent dans le noir, de l'autre côté des tas de décombres.

Peu après survinrent une patrouille de carabiniers et le lieutenant fumeur de cigares, qui avaient entendu les coups de feu et les cris. Ils demandèrent ce qui s'était passé. Avec son briquet, le lieutenant se pencha pour chercher

quelque chose. Il ramassa des douilles et alla les regarder dans le faisceau de lumière qui sortait de la porte.

— Ils ont tiré avec un pistolet automatique, elles sentent encore la fumée. Venez ici, caporal... Et il lui remit les quatre douilles, en guise de preuve.

— Tentative de meurtre de la part d'inconnus. Quelle heure est-il exactement ? demanda le caporal-chef, qui pensait déjà à son procès-verbal.

En attendant, d'autres gens étaient sortis, et chacun y allait de son avis. Le *maresciallo* des carabinieri arriva à son tour, il dit à tout le monde de s'en aller, sauf les personnes attaquées, qu'il invita à se rendre à la caserne pour y dénoncer le fait.

Ils sortirent de la baraque des carabinieri une demi-heure après, et Matteo fut saisi de peur : il repensait à ces gens inconnus et violents, aux coups de feu, au sifflement des balles qu'il avait senties toutes proches ; un rien suffit pour mourir. Le lieutenant du génie qui les avait accompagnés comme témoin s'approcha de Matteo, il lui posa la main sur l'épaule :

— Tu as eu peur, mon garçon ? lui demanda-t-il.

De la tête, il fit signe que oui et le lieutenant lui serra l'épaule.

— Courage, les ouvriers, dit-il, venez, je vous paie un coup.

Ils entrèrent dans la baraque *Dalle Maddalene*, et le lieutenant commanda sept verres de vin chaud. Dans un coin, seul et sous une lampe à pétrole, un officier de l'armée royale écrivait une lettre, il avait devant lui un verre de bière encore plein. Le lieutenant s'approcha et lui dit :

— Salut, Rosselli. Je t'invite à boire un verre de vin avec un groupe d'ouvriers qui, il y a une heure, ont été agressés par les fascistes, parce qu'ils chantaient *L'Internationale*.

— Je finis cette lettre, Willi, et je suis à vous.

Carlo Rosselli voulut savoir lui aussi ce qui s'était passé ce soir-là. Il resta pensif, le verre à la main, comme pour se réchauffer à la chaleur du vin brûlé.

— Une sale histoire, dit-il. Combien de sales histoires en ce moment en Italie ! Si on ne prend pas des mesures à temps, ça finira mal.

Ses yeux bleus, derrière les verres des lunettes, se voilèrent de mélancolie.

Nos amis se tenaient un peu à l'écart, par respect pour les deux lieutenants, et Nin Sech commentait :

— Quand j'étais jeune et que je travaillais dans les mines en Allemagne, les patrons m'exploitaient jusqu'à l'os, mais j'ai réussi à m'en tirer. Au front il me fallait aller à l'assaut en criant *Savoia* et là non plus les Autrichiens ne sont pas arrivés à me tuer. Mais ils m'ont fait prisonnier sur le Monte Fiore avec le lieutenant Monelli. J'ai fini à Mauthausen et je ne suis pas mort de faim. Maintenant que je suis enfin en Italie, chez moi, les Italiens me tirent dessus, parce que je chante *L'Internationale*.

— Eh oui, disait Bepi Pûn, eh oui. Travail, fraternité, liberté, et ces types-là te tirent dessus. Mais maintenant, ajouta-t-il à voix basse, c'est à nous d'offrir un verre à ces officiers qui me semblent de braves gens. Allez, mettons deux sous chacun.

Quand ils rentrèrent à la maison tous ensemble, il était presque minuit. Une nuit paisible de novembre, froide, avec beaucoup d'étoiles. Personne n'avait plus envie de parler.

Matteo, en se déshabillant, cherchait à ne pas faire de bruit. Il semblait que tout le monde dormait, mais quand il se glissa sous les couvertures, le grand-père lui dit :

— D'où tu viens à pareille heure ? T'es allé courir les filles ?

17.

Le grand-père n'avait pas prononcé cette phrase par hasard, car il avait noté que le soir, après dîner, Matteo se lavait, se peignait, enfilait une chemise propre, brossait ses brodequins qu'il avait teints en noir, et qu'il sortait en hâte comme si quelque chose l'attendait. Matteo allait appeler Angelo et, ensemble, ils traversaient les sentiers d'un pas rapide et arrivaient au hameau d'Ebene, où ils étaient attendus par deux sœurs. Ils restaient à l'écart dans un coin de la baraque pendant une heure ou deux ; ils parlaient à voix basse, ils rêvaient, leurs corps se touchaient à peine, dans un frisson, et quand la mère des filles disait : « Demain vous devez travailler, c'est l'heure d'aller se coucher », les filles les accompagnaient jusque sur le seuil pour avoir un baiser.

Ils rentraient à la maison lorsque le vent froid descendait des montagnes les plus hautes en apportant l'odeur de la neige. Sur leurs lèvres ils conservaient longtemps le goût de ce baiser.

Tana, quoiqu'il fût fort comme un mélèze qui aurait poussé sur le rocher, fut frappé par la maladie. Ou peut-être que son heure était arrivée, parce qu'il avait assez vécu. Un jour il ne sortit pas de son abri, et Nina, qui le cherchait pour lui raconter ses histoires de petite fille, le trouva pelotonné sous un tas de couvertures militaires. Il avait très froid. Il s'efforça de parler avec la petite fille, comme à l'habitude, mais la fièvre et la toux l'obligeaient à s'interrompre par moments. Nina rentra à la maison et dit à sa mère :

— Le père Tana est malade.

Avec Maria elles allèrent le voir, et elles trouvèrent le vieux, les yeux brillants de fièvre.

— Il vaudrait mieux appeler le médecin, déclara Maria. J'ai entendu dire que le docteur Anelli est revenu.

Elles envoyèrent un gamin avec un papier, sur lequel étaient écrits le nom et le hameau.

— Mets-le dans la boîte du docteur, dans sa baraque, et ne t'arrête pas en route.

Ses études à peine achevées, le médecin communal était arrivé au village avant 1914, mais avec la guerre il avait été rappelé pour servir justement dans le bataillon où étaient enrôlés les gens du pays. C'est ainsi qu'il avait continué sa tâche, soignant les blessés après les combats et remplissant des certificats de décès pour la jeunesse qu'on enterrait. Maintenant, redevenu civil, et ayant quitté l'uniforme, tous les matins à sept heures, et tous les après-midi à trois heures, avec les papiers des gens dans sa poche, une petite sacoche et sa bicyclette, il faisait le tour des hameaux et il entrait dans les baraques où on l'avait appelé.

Vers quatre heures, cet après-midi de novembre, il était déjà chez Tana. La mère de Matteo le vit arriver, et elle l'accompagna dans la petite baraque. La visite fut rapide : il l'ausculta, écouta les poumons et le cœur, lui prit le pouls, le fit tousser, appuyant l'oreille contre le thorax du vieux.

— Broncho-pneumonie bilatérale, dit-il. Vous avez quel âge ?

— Quatre-vingt-un passés, répondit Tana presque avec orgueil.

— Vous aurez du mal à vous en tirer.

Il sortit de sa sacoche son bloc d'ordonnances et prescrivit un sirop à base de gayacol et de laudanum :

— Prenez-en trois cuillerées par jour, ça vous calmera la toux. Puis, s'adressant à Maria : Tenez une casserole d'eau sur le poêle pour humidifier l'air et donnez-lui ce qu'il veut.

— Alors, docteur, dit Tana, je peux aussi fumer un demi-cigare.

— Au point où on en est, vous pouvez le fumer.

Le médecin était ainsi fait : précis et dévoué comme personne, il était également incapable de dire de pieux mensonges ou de faire des phrases contournées. Parfois il lui arrivait de dire : « Vous devriez appeler le prêtre au lieu du médecin. » Il communiquait le résultat de son diagnostic au patient ou aux proches, et quand quelqu'un lui semblait approcher de la fin il disait aussi : « Donnez-lui tout ce qu'il désire. Il était aussi généreux dans les doses de morphine pour les gens qui souffraient beaucoup. Peut-être qu'il avait appris cela sur les champs de bataille, plutôt qu'à l'Université. »

— Merci, docteur, dit Tana.

D'une main il fouilla sous l'oreiller d'où il tira un morceau de cigare allumé et éteint plusieurs fois. Le médecin le lui alluma et sur le visage du vieux apparut un sourire de bonheur, même si une quinte de toux lui secoua la poitrine.

Ce soir-là Matteo n'alla pas à Ebene voir cette fille, il se rendit dans la petite baraque de Tana avec du bois et un pot de bouillon que sa mère avait préparé avec des carottes, des pommes de terre, de l'oignon et une cuillerée d'huile. Il dit bonsoir, il ranima le feu du poêle de tranchée, et la lampe à pétrole. Après le bouillon il lui fit boire une cuillère de sirop. Il alla aussi vider le pot de chambre. Tana laissait faire, mais on comprenait que sa pensée était ailleurs. Matteo s'assit sur un tabouret, et Tana, d'un geste de la main, lui fit signe de s'approcher :

— Écoute, mon petit, dit-il, pour moi la vie s'arrête là. Je regrette de ne pas voir le printemps comme il était avant 1916. Mais il reviendra. Tu te souviens du joli coup la fois du canon ? Maintenant je vais te demander un service : appelle-moi les musiciens avec l'accordéon et la guitare, et fais-les jouer ici, dehors. J'aime bien les entendre.

Matteo sortit tout de suite les chercher, Herde vint avec l'accordéon et Grass avec la guitare. Et vinrent aussi les femmes, les enfants et les hommes du hameau, comme pour un bal.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'on vous joue ? demandèrent-ils.

— Des mazurkas et des valse, répondit Tana.

Ils jouaient sur le seuil et Tana écoutait content, en fumant un demi-cigare tout neuf :

— Dansez, disait-il, comme ça vous vous réchaufferez. Puis il appela Matteo : Là dedans, dans cette caisse à munitions il y a une demi-bouteille de gnôle. Donne-la aux musiciens.

Ils jouèrent pendant une heure, et puis tout le monde alla se coucher après avoir souhaité une bonne nuit au vieux. Après qu'ils furent partis Matteo mit dans le poêle une belle bûche de hêtre sec pour la nuit, et quand Tana se fut endormi il entra à la maison lui aussi.

Le lendemain matin Maria Ballot passa chez le vieux pour lui apporter un peu d'orge à boire, et elle le trouva endormi pour toujours. Avec quatre planches on lui fit un cercueil, ils prévinrent Don Guido pour la bénédiction et le médecin pour le certificat de décès, que Matteo apporta ensuite à la baraque de l'état civil. Dans ce temps-là, dans notre pays, il n'y avait pas de fleurs en cette saison de l'année, mais sur le cercueil ils déposèrent des branches de sapin blanc, qu'Angelo alla chercher sur un vieil arbre resté vert dans le bois de la Bulda.

Tous les gens du hameau l'accompagnèrent, même Nina qui tenait contre sa poitrine sa poupée de chiffon. Il fut enterré dans le nouveau cimetière vers les Mörar, où, dans des secteurs à part, étaient aussi enterrés les soldats ramassés dans les montagnes.

— Adieu, Tana, lui dirent-ils tous, en jetant sur le cercueil une poignée de terre.

18.

Sur la table du lieutenant Carlo Rosselli s'accumulaient les procès-verbaux de vol au détriment de l'Administration militaire, et certaines fois, en lisant ce qui faisait l'objet de la plainte qui lui était adressée, il lui venait une colère telle qu'il aurait bien jeté tous ces papiers dans le poêle chauffé au rouge. Mais ce n'était pas possible, les papiers arrivaient aussi au procureur du roi et au commandement des carabiniers. Un jour que la pluie tombait mêlée à de lourds flocons de neige, et qu'il languissait après une permission d'hiver plusieurs fois promise, après avoir lu le dernier procès-verbal d'une série, qui dénonçait des vols – planches prises à des baraques autrichiennes abandonnées, douilles de cuivre, roues de charrettes –, il fit appeler un brigadier qui commandait le détachement d'une localité voisine.

— Écoutez, brigadier, lui dit-il, vous faites excellemment votre devoir en faisant respecter la loi, mais, voyez-vous, quelquefois les délits se trouvent être commis plus pour des nécessités vitales que par méchanceté ou dans l'intention de nuire à l'État. Avec votre louable zèle, vous m'avez mis dans le pétrin deux malheureux qui cherchaient à construire une charrette pour se remettre au travail dans ces villages en ruine. Bien sûr, si au lieu de prendre les roues...

— De voler les roues, l'interrompt le brigadier.

— ... si au lieu de voler les roues au Dépôt du matériel récupéré, se reprit le lieutenant, ils les avaient détachées de quelque canon abandonné dans la montagne, le dommage pour l'armée aurait été plus grand, et peut-être bien que personne ne les aurait vus.

Le brigadier écoutait avec componction, et il suivait des yeux le lieutenant qui parlait en marchant dans le bureau étroit et bas de plafond pour un homme de sa stature.

— Le fait est, brigadier, continua-t-il après une pause, et en s'asseyant à la table, que ces deux pauvres bougres se sont aussi retrouvés en prison.

D'un tas de papiers qu'il avait sur sa table – quatre planches rabotées reposant sur deux tréteaux avec une couverture de soldat dessus – il prit un fascicule et il lut :

— « L'an 1919, ce 27 octobre, à 21 heures, nous trouvant en patrouille pour la surveillance du Dépôt du matériel récupéré, nous avons vu deux hommes au comportement suspect rôder autour du Dépôt susdit. » Après quoi dans le procès-verbal vous écrivez : « Ils se dirigèrent vers un tas de roues et ils en prirent deux pour une valeur de cent liras. » Donc vous les avez arrêtés, c'était juste de les arrêter, il ne manquait plus que ça ! Mais vous ne pouviez pas le faire avant qu'ils choisissent les roues ? En matière de délit, brigadier, mieux vaut prévenir que punir. « Ayant fouillé leur personne, continua à lire le lieutenant, nous avons trouvé dans la poche de leur veste une serpette. » Après quoi vous êtes allé fouiner dans leurs maisons et vous avez trouvé une troisième roue, d'une valeur de cinquante liras, et un essieu de la valeur de vingt-cinq liras. C'est ce qui figure au procès-verbal. Mais vous n'avez jamais pensé que des gens qui ont tout perdu et qui veulent recommencer à travailler ont aussi besoin de ces choses-là ? Conformément à l'article 237 du code pénal des armées ainsi que pour port abusif de couteau (allez donc, brigadier, une petite serpette !) interdit par les lois de sûreté publique, vous leur avez passé les menottes et vous les avez conduits en prison.

— Où ils sont encore, mon lieutenant. La loi est la même pour tout le monde.

— Vous avez raison. Vous pouvez disposer.

Après quelques jours Nin Sech et Crist Schenal furent libérés. Une fois chez eux, l'après-midi même, ils allèrent travailler dans les champs qu'ils avaient pris en bail emphytéotique, à la Corda, pour en ôter les enchevêtrements de barbelés et les préparer pour les semailles de printemps. Ils n'étaient pas là depuis longtemps, quand Maria Ballot, de sa voix forte et perçante, se mit à les appeler du hameau :

— Niin ! Criist ! Revenez à la maison, il y a un sergent qui veut vous parler.

Non, le sergent n'avait rien à faire signer, ni à leur remettre en main propre. C'était seulement que le lieutenant Rosselli voulait parler avec eux. Demain matin, par exemple pour cette histoire de roues.

Rosselli reconnut tout de suite en Nin un membre du groupe que les fascistes avaient agressé, et qui était entré après avec le lieutenant Willi *Maddalene* pour y boire le vin brûlé. Nin le reconnut lui aussi, mais il fit comme si de rien n'était. Il pensa seulement qu'il ne devait pas être trop mal tombé. L'officier les fit s'asseoir.

— J'ai là, dit-il ensuite, un procès-verbal des carabinieri qui vous accuse de vol de matériel au détriment de l'armée, et moi il faut que j'instruise le dossier. Je vous lis le procès-verbal, après quoi vous répondrez à mes questions.

Le lieutenant lut tout le procès-verbal tel qu'il avait été rédigé, puis il demanda :

— Vous reconnaissez que vous avez pris les roues ? Et elles vous servaient à quoi ?

— On les a prises au dépôt, il y en a un tas, nous, elles nous servaient pour faire une charrette. Ici on a tout perdu, on n'a plus rien, répondit Crist.

— Mais vous avez commis un vol qualifié, car il est écrit ici que vous avez franchi une clôture : « ... nous vîmes les deux hommes qui, profitant du brouillard et de l'obscurité, s'introduisaient à l'intérieur du dépôt, lequel est entouré d'un fil de fer barbelé... », etc.

— On a appris à la guerre à traverser les barbelés : quand ils nous envoyaient en patrouille ou à l'assaut. Alors ils nous disaient qu'on savait s'y prendre, dit Nin.

— Vous avez fait la guerre avec qui ? Je veux dire : vous étiez dans quel régiment ?

— Avec le bataillon des Sette Comuni, 6^e régiment, répondit Crist.

— Moi aussi je voulais aller dans les chasseurs alpins. J'ai fini dans l'infanterie, maintenant il faut que j'instruise des dossiers pour les tribunaux.

— Ça a mieux valu, mon lieutenant. Si vous étiez venu avec nous, vous seriez peut-être mort, comme beaucoup de nos officiers et de nos camarades, dit Nin.

— Mais revenons-en au procès-verbal, reprit le lieutenant. Donc les roues vous servaient pour faire une charrette.

— Une charrette pour transporter le matériel pour reconstruire nos maisons, ajouta Crist.

— Mais vous aviez aussi dans la poche un couteau interdit par la loi. À quoi vous servait ce couteau ? Ici tous les soirs on a des disputes qui finissent à coups de couteau.

— Un couteau comme ça on l'a toujours eu dans la poche, rétorqua Nin, même les Autrichiens, ils me l'ont laissé dans la poche quand ils m'ont fait prisonnier.

— Un couteau ça nous sert pour couper le pain et le fromage, ou pour se faire un bâton pour marcher, dit Crist.

— En tous les cas, il y a ces deux délits, noir sur blanc, et vous confirmez. Qu'est-ce qu'il faut faire ? Vous avez été soldats et vous comprenez donc la situation dans laquelle je me trouve.

Les deux hommes étaient assis en silence devant le lieutenant Rosselli, qui ne savait plus quoi dire et qui, s'étant levé, arpentait maintenant le bureau en long et en large.

— Mettez ces papiers en dessous des autres et laissez-les là, comme faisait notre sergent fourrier, suggéra Crist après y avoir un peu réfléchi, et puis un jour ou l'autre il y aura un armistice.

— Vous voulez dire une amnistie. Amnistie ou remise de peine, pour quelque heureux événement. Espérons. Mais, dites-moi, comment est l'hiver ici ? Il va faire très froid ?

— En hiver il fait toujours froid. Pour nous, l'important c'est d'avoir quelque chose au-dessus de notre tête. Un beau matin on peut se réveiller avec un demi-mètre de neige. Mais après, si ça continue à neiger il faut déneiger les baraques. En 1916 il en est tombé quatre ou cinq mètres : nous et les Autrichiens on ne faisait que déneiger, répondit Crist.

— Guerre à la neige, ajouta Nin, mais au moins on ne se tirait pas dessus.

Le lieutenant Carlo Rosselli avait appris l'existence de ces grosses chutes de neige sur le Plateau et sur le Pasubio en lisant les correspondances de guerre de Fraccaroli et de Barzini^[16] : il n'y était pas écrit que les chasseurs alpins et les Autrichiens ne se tiraient plus les uns sur les autres.

— Vous ne vous tiriez pas dessus ? Pourquoi ? demanda-t-il.

— On ne tire pas sur quelqu'un qui va chercher du bois pour se réchauffer, ou sur quelqu'un qui va sortir ses camarades de sous une avalanche. C'est pour ça que les bersagliers ont pris la relève et qu'ils ont commencé à tirer, expliqua Nin.

— Écoutez, dans la mesure où ça me sera possible, ces procès-verbaux resteront ici. Je chercherai à les faire oublier. Mais prenez garde, car, si des faits du même genre viennent à se renouveler, je ne pourrai plus rien faire pour vous. Et maintenant rentrez chez vous. Bonsoir.

Quand ils sortirent de la baraque ils tombèrent sur les ouvriers qui venaient de cesser leur travail à la colline du Hodengarth. Ils rencontrèrent Matteo et son père, ils se dirigèrent ensemble vers le hameau.

— Le grand lieutenant aux yeux bleus nous a fait appeler à cause des roues de la charrette. Espérons qu'il va garder sous le coude gauche la plainte contre nous, dit Crist.

— Ohé camarades !

Ils entendirent qu'on les appelait. C'était Mosè Tripp qui dit en s'approchant :

— Demain c'est dimanche on ne travaille pas. À dix heures, il y a une grande réunion de Marchioro. Il faut tous y aller pour montrer qu'on est uni. À dix heures, sur la place à Roana.

Pour aller à Roana, il fallait descendre, puis remonter la vallée de l'Ass, car le pont pour la construction duquel la belle Togna Turca avait mené son combat épique, on l'avait fait sauter au mois de mai 1916, afin de rendre plus difficile la route à l'envahisseur. Maintenant il fallait le reconstruire lui aussi, et on parlait du nouveau projet et d'adjudications. En attendant, il était au fond du ravin. En raison de cette difficulté, et parce que beaucoup

d'ouvriers, ce matin-là, au lieu d'aller écouter le député Marchioro, préféraient dormir, ou laver leur linge, ou aller au café, ou à la messe dans la chapelle de l'école maternelle, il n'y eut pas beaucoup de monde pour prendre la route. Matteo et son père, quant à eux, s'étaient levés de bonne heure parce qu'ils avaient à faire dans leur maison, dont les travaux étaient maintenant bien avancés et qu'ils voulaient rendre, sinon belle, du moins confortable pour le moment où naîtrait l'enfant.

Nin et Angelo allèrent à la réunion de Marchioro en passant par des sentiers et des raccourcis, mais avant ils étaient allés chercher Mosè qui vivait avec sa mère dans une baraque du village, au lieu-dit Plunnar. Il fallait une bonne heure pour arriver à Roana, et ils marchaient d'un pas rapide afin de se réchauffer. Ce serait bientôt le froid de l'hiver, le terrain était gelé et sur les étangs il y avait un doigt de glace. Ils descendirent dans l'Ass à travers les champs des Côre, et ils remontèrent par le Kastel.

Comme ils s'approchaient du village, ils entendirent de grands cris et ils hâtèrent le pas vers la dernière montée. Ils virent des hommes sur la place qui lançaient des pierres sur une baraque, les pierres résonnaient contre le toit en carton goudronné et contre les murs en bois. Marchioro, debout sur des caisses renversées, criait de toutes ses forces :

— Assez camarades ! Reprenons notre réunion. Laissez tomber !

Nin, Angelo et Mosè arrivèrent juste à ce moment-là, et ils demandèrent alentour ce qui se passait. Non, ce n'était rien de grave : alors que Marchioro parlait des prochaines élections politiques et de comment les prolétaires devaient voter, une femme était sortie de cette baraque en hurlant des insultes contre les subversifs et les suppôts de Satan. C'était la Valstagnotta, une veuve de guerre qui servait de bonne au curé. Voilà pourquoi les camarades s'étaient mis à lancer pierres et insultes contre sa baraque.

Marchioro reprit son discours en parlant de la lutte des prolétaires pour la conquête du pouvoir, des scandales romains, des requins qui s'étaient enrichis avec le sang des soldats, de Lénine qui guidait la grande révolution russe. À ce moment-là un bruit assourdissant interrompit le discours. C'était encore elle, la Valstagnotta : avec un canon de fusil, elle frappait de toutes ses forces deux grandes douilles de 205, renversées, et suspendues comme

des cloches. Les cris recommencèrent, ainsi que les jets de pierres et les insultes. La femme dut se sauver et les vitres de la baraque commencèrent à voler en éclats. Mosè et Nin cherchaient à calmer les plus déchaînés qui voulaient incendier la baraque avec la Valstagnotta dedans, ou du moins, qui menaçaient de le faire.

— Laissez tomber, disaient-ils, elle est folle. Nos vrais ennemis ne sont pas ceux-là.

— C'est des pauvres gens qui n'y comprennent rien. Laissez-la avec son curé.

— Mais qu'au moins elle se tienne tranquille, disaient les autres.

— Nous, on ne va pas déranger le sermon du curé.

— Si elle interrompt encore Marchioro on la brûle dans sa baraque.

— Camarades ! Ça suffit ! Ça suffit ! criait Marchioro.

Quand toutes les vitres de la baraque furent cassées et que les esprits se furent calmés, Marchioro put finalement achever sa réunion, et tous ensemble, avec devant, au premier rang, Toni Martelar qui s'était montré le plus acharné à l'égard de la Valstagnotta, ils entonnèrent à gorge déployée *L'Internationale*.

19.

Le 16 novembre eurent lieu les élections politiques. Les urnes, après maintes difficultés, furent installées dans l'école primaire qui, en tant que telle, n'avait pas encore recommencé à fonctionner. Au désespoir de M. Andrea, l'instituteur, elle était encore dépourvue de l'essentiel : pupitres, bureaux des maîtres, tableaux, chauffage.

Le candidat qui avait enflammé la bataille électorale était le député Attilio Brunialti, un libéral dissident qui avait comme symbole de liste une grappe de raisin, et qui, déjà dans la précédente législature, avait été élu comme représentant de notre collège. Son fils, officier de réserve dans les chasseurs alpins du bataillon Bassano, était tombé à Malga Fossetta à la tête de son détachement pendant les combats qui s'étaient produits pour arrêter l'« expédition punitive » contre l'Italie en juin 1916.

Les cléricaux voyaient en Brunialti un homme qui bouffait du curé, qu'il fallait battre, le clergé était entièrement du côté des démocrates-chrétiens, qui se présentaient aux élections pour la première fois. D'autre part, les partisans de Brunialti menaient contre les démocrates-chrétiens une campagne pleine de menaces, parfois violente. En Brunialti qui, avant la guerre, s'était construit une villa au milieu du bois, la plupart des réfugiés voyaient un homme qui s'était battu pour eux contre les injustices. Mais certains rêvaient d'une relative autonomie par rapport aux entraves bureaucratiques de l'État, et ils espéraient ressusciter la Régence des Sept Communes^[17], que Napoléon avait dissoute un siècle auparavant, après cinq cents ans d'existence.

Les démocrates-chrétiens et les partisans de Brunialti étaient contre les socialistes : considérés par les uns comme des anticléricaux et des sans-Dieu, par les autres comme des subversifs destructeurs du moindre droit de propriété. Parmi tout ce monde, les faisceaux de combat voulaient mettre de l'ordre à leur manière, avec matraques et huile de ricin, voire pistolets et mousquetons.

Chez nous, ce dimanche-là, il n'y eut pas beaucoup de gens qui allèrent voter, moins d'un tiers des inscrits sur les listes de la mairie : de nombreux réfugiés n'étaient pas encore rentrés, les classes entre 1897 et 1900 étaient sous les drapeaux. Beaucoup de mobilisés n'étaient plus revenus, parce que déclarés « disparus ». D'autres encore, qui avaient émigré avant 1914, étaient on ne sait où, quelque part dans le monde. Brunialti obtint presque quatre-vingts pour cent des voix, mais le jour même du vote, il y eut des contestations pour fraude et menaces.

La même nuit il y eut des morts, ce qui suscita plus de colère que de trouble car des morts il y en avait déjà eu beaucoup.

Des amis, après avoir voté, s'étaient arrêtés dans une baraque, à mi-chemin, pour manger une assiette de spaghetti à la sardine. Les sardines donnent soif, et peut-être qu'ils burent quelques verres de trop à la santé du député Brunialti. Ils disaient, en faisant allusion au symbole de la liste :

— Après le raisin c'est le tour du vin !

Vers onze heures du soir, ils arrivèrent à leur hameau en chantant, et là, ils tombèrent sur un groupe de militaires qui, eux aussi, avaient festoyé dans une baraque qui faisait café. Les deux groupes échangèrent des allusions malignes puis des moqueries, enfin des menaces, des insultes et des coups de poing. Les lames des couteaux brillèrent dans la nuit, accompagnées de coups de feu. On aurait dit une bataille, et personne n'avait le courage de sortir des baraques.

Après un rapide bruit de pas qui s'éloignaient dans la nuit, le silence revint, pesant. Alors les gens sortirent. Sur la route ensanglantée gisait le corps d'un jeune ouvrier de Pergine. Deux frères, Giovanni et Francesco Partit, s'étaient traînés jusqu'à leur baraque, où leur mère les avait recueillis mourants, sur le seuil. Le jour suivant, à l'hôpital militaire, mourut également un caporal-chef de la section désinfection. Mais combien y avait-il eu de blessés ?

Parmi les ouvriers au travail, bien des bruits coururent sur cet épisode : les uns disaient qu'il s'était agi d'une embuscade fasciste, d'autres que ça avait été les subversifs, tandis que d'autres encore disaient que tout avait commencé parce que les militaires avaient jase sur les femmes du village.

À midi moins le quart Matteo alluma le feu comme d'habitude pour réchauffer la polenta et la soupe. Et comme d'habitude vinrent les amis : son père, Mosè Tripp, Angelo Ballot, Nin Sech. Mosè était tout mélancolique parce que les socialistes avaient eu peu de voix ; rien que les leurs.

— On vit quand même dans un sale monde, dit Mosè, les pauvres gens s'entre-tuent et les patrons nous regardent. Mais qu'est-ce qu'il faut pour qu'on se réveille ? Et n'allez pas me dire qu'on n'abat pas un arbre d'un coup. Ici la tempête arrive et personne ne bouge !

Ils n'avaient pas envie de recommencer à discuter et ils finirent de manger en silence, assis sur les brouettes renversées, leurs gamelles sur les genoux.

20.

L'automne fut bref et l'hiver arriva en avance. Le jour de la Sainte-Catherine tomba la première neige qui, encore une fois, surprit les prisonniers de guerre campant dans la montagne, occupés à récupérer les corps des morts au combat et le matériel abandonné.

La neige vint avec le vent du nord-est, froid et cinglant, qui pénétrait dans les fissures des baraques, sifflant et agitant les lampes à pétrole et les décorations en papier. Certains matins, au réveil, les couvertures sur les couchés, les tables, les sols, et même le dedans des chaussures, étaient recouverts d'un voile blanc et brillant, qui se dissolvait ensuite avec la chaleur des poêles.

Matteo et sa famille avaient à peine fini de rendre la maison habitable, et les quatre pièces n'avaient pas toutes de vitres aux fenêtres : il n'y en avait que dans la cuisine et dans la chambre des parents ; là où il dormait, avec sa petite sœur et son grand-père, il n'y avait que les volets et une toile de tente. Ils compléteraient la pièce, et l'autre chambre aussi, quand la Trésorerie se déciderait à payer les dommages de guerre. Mais, se souvenant de la petite maison du Prà del Giglio, cette maison, qu'ils avaient reconstruite maintenant, et qui sentait le bois et la chaux, était, en comparaison, une petite villa. Avec l'argent épargné, ils avaient même réussi à faire une bonne provision de farine et de polenta, de pommes de terre, de lard, de morue et d'un baril d'un petit vin rouge. Il pouvait bien neiger, le toit était bon et la cave fournie.

Avec la première neige d'une certaine abondance le vieux rituel du pelletage des routes reprit spontanément : les habitants de la dernière maison, avec pelles et bûches, débarrassaient de la neige la portion de route qui la reliait au hameau ; les autres hommes du hameau s'unissaient à eux ; et ainsi de suite, un hameau après l'autre, le nombre des pelletiers allait en augmentant, jusqu'au village dont on ne restait jamais isolé. Après avoir atteint le centre, ils entraient joyeusement chez Toni Parent boire une tasse de vin chaud, chacun payant son écot.

Quand Matteo, en pelletant la neige avec tous les autres, arriva au village, on était au début de décembre ; il alla à la baraque des Calzin qui faisait papeterie pour acheter la feuille de la crèche, où étaient imprimés, en couleurs, tous les personnages : la Madone, saint Joseph, l'ange, le bœuf et l'âne, les bergers avec les moutons et les chiens, les Rois mages avec les chameaux. Il acheta également un quart de feuille de carton sur laquelle coller et découper ensuite les figurines. Il voulait préparer la crèche pour Nina, peut-être pour lui aussi et pour les autres.

Maintenant que les travaux avaient été suspendus à cause de la neige, il avait aussi le temps de coller, de découper avec précision et patience, de fixer un support derrière chaque personnage. Avec des morceaux d'écorce de sapin, il construisit l'étable, et un après-midi où il y avait du soleil il alla dans le bois ramasser de la mousse sous un abri naturel où la neige n'arrivait pas. Ce fut pour lui une belle surprise que d'apercevoir, sur un talus bien exposé et protégé des vents, une rose de Noël blanche, avec ses veinures, dépassant de la neige. Il ne la ramassa pas, pensant qu'elle ferait des graines pour remplacer celles que la guerre avait détruites.

Il n'y avait pas de sapins dont faire des arbres de Noël, ou s'il y en avait, ils se trouvaient dans les bois les plus éloignés, où on ne pouvait accéder en raison de la neige. Dans les bois les plus proches, ravagés par les combats, les graines emportées par le vent étaient sous la neige, et la neige devrait tomber souvent, suivie de dégels, de chaleurs d'été et de pluies, avant qu'on puisse en arracher quelques-uns. Avec la serpette qu'il portait pendue à sa ceinture, quand il marchait dans les bois, il coupa la branche d'un sapin blanc qui poussait à l'abri d'un rocher : elle était d'un vert argenté éblouissant, et il pensait la suspendre au-dessus de la porte de leur maison reconstruite et habitée. Elle donnerait aussi un air de fête pour la naissance qu'ils attendaient.

Après la Sainte-Lucie vinrent des journées froides et claires. La neige crissait sous les clous des souliers. Il semblait que le temps lui-même avait repris les rythmes que la guerre avait bouleversés ou, peut-être simplement fait oublier. Avant Noël vint le sirocco qui ramollit la neige.

La veille de Noël, dans la boucherie que les Picle avaient ouverte au rez-de-chaussée de leur maison en cours de reconstruction, il fut possible de

trouver de la viande de mouton et de bœuf, et le père de Matteo rentra avec un beau morceau pour le pot-au-feu. Ce fut un bon Noël, pacifique, après cinq années de misère et de souffrances impossibles à oublier.

La crèche, construite par Matteo dans un coin, entre le foyer et le mur, là où habituellement on rangeait la réserve quotidienne de bois, avait ravi Nina qui accompagnait tous ceux qu'elle rencontrait, grands et petits, pour la leur faire admirer. Elle donnait des explications sur les personnages et sur ce qu'ils faisaient. Pour elle il n'y avait pas de différence entre ce qui s'était passé dans des temps lointains et ce qui se passait maintenant. Elle avait donné un nom à chacune des figurines : la Madone était sa mère, saint Joseph le vieux Tana, l'Enfant Jésus le petit frère qui devait naître. Cet homme grand, qui, pensif, se tenait devant l'étable, avec un bâton et un chapeau à la main, c'était son père ; le grand-père c'était le vieil homme avec un agneau sur les épaules ; son frère Matteo était le bûcheron ; Bepi, il avait le chien ; Angelo c'était l'homme sur le pont, Nin celui qui était à côté de Maria qui lavait le linge, Matìo le berger entouré par les moutons. L'ange avec l'inscription *Pax hominibus bonae voluntatis* c'était sa sœur Orsola.

La nuit de Noël, le froid revint, sec et mordant, et le ciel resplendit à nouveau de toutes ses étoiles. On entendit quelques chœurs du côté du hameau de Bald, c'étaient les filles qui chantaient *Damaach viatar-song iahr*. Mais ni les hommes de l'Ebene, ni ceux des Prudegar ne répondaient avec les autres strophes de l'hymne ancestrale. Peut-être qu'ils étaient trop peu nombreux à être restés, et que les jeunes avaient oublié les paroles.

Matteo avec Angelo, Toni, Maria et les autres du hameau, mais pas Nin qui, à cause de ce qu'il avait vu et souffert à la guerre, ne croyait plus que dans l'amitié, allèrent à la messe dans la chapelle de l'école maternelle, parce que l'église paroissiale n'était encore qu'un tas de décombres. Quand ils sortirent, Matteo et Angelo s'en allèrent bras dessus bras dessous avec les deux filles qu'ils avaient attendues sur le seuil de l'école, et ensemble ils entrèrent dans la baraque des sœurs Müllar pour y boire le chocolat bouillant fait avec du lait au lieu de l'eau et de la fécule. Du vrai lait que les sœurs Müllar avaient fait venir de la Laiterie sociale de Thiene, exprès pour le chocolat de Noël.

— Pour le prochain Noël, dit Matteo, peut-être qu'on pourra avoir le chocolat avec le lait de nos vaches.

Ils rentrèrent chez eux avec l'aube qui éclaircissait le ciel, et à cause du froid les filles se serraient contre eux. Après un baiser ils se donnèrent rendez-vous dans l'après-midi pour aller voir ensemble le cinématographe dans la baraque *Italia*.

Cet après-midi-là, le grand-père observait de la fenêtre de la cuisine le coucher de soleil. Il appela la petite Nina, et il la prit dans ses bras :

— Observe le soleil, il ne se couche plus de l'autre côté de ce sommet, mais de ce côté-ci. On va vers le printemps.

Le 29 du mois il recommença à neiger sans arrêt et le père de Matteo se faisait du souci car, selon la lune, c'étaient les jours propices à l'accouchement :

— Espérons que ça ne va pas trop continuer, dit-il, parce qu'on pourrait avoir besoin du médecin. Au village il n'y a pas encore la sage-femme.

Les hommes du hameau avaient compris qu'il était de leur devoir de maintenir la route ouverte pour cette raison aussi. Quand la neige atteignait quinze centimètres ils entreprenaient de la pelleter, en élargissant le passage étroit du début, de façon qu'il y ait de la place pour un traîneau et son cheval.

Un matin à l'aube, le père réveilla Matteo :

— Habille-toi et va au village, lui dit-il, appelle le docteur car ta mère a ses douleurs.

Maria Ballot était déjà là et elle avait mis sur le feu le chaudron rempli d'eau. Dans la chambre, sur une caisse, étaient préparés des draps propres et des couches immaculées, par terre un baquet et une cuvette en fer émaillé. Quelques jours avant, avait également été installé un poêle de tranchée dont le tuyau sortait par un trou pratiqué dans le morceau de tôle à la place du carreau de la fenêtre. Matteo, avant de sortir, entra un instant chez sa mère. Le poêle exhalait une bonne chaleur et dessus était posée une casserole, avec de l'eau qui bouillait. Par l'ouverture du poêle sortait la lumière des flammes, elle dansait le long des murs blanchis à la chaux, comme quelque

chose de vivant. Après s'être arrêté sur le seuil, avec crainte, et en marchant sur la pointe des pieds, il s'approcha de sa mère qui, à ce moment-là, n'avait pas de douleurs. Quand il fut à côté, il lui passa la main sur le front comme pour la soulager, et sa mère lui sourit avec douceur.

— Je sens que ce sera une fille, lui dit-elle, mais ne le dis pas à ton père.

Matteo sortit à l'air libre. Il neigeait. Une douce neige, légère, sans vent, avec un grand et pacifique silence qui enveloppait toute la terre. Il marcha, et il accéléra le pas, allant presque jusqu'à courir sans s'arrêter, le cœur léger et content, bien qu'un peu troublé. La neige se posait sur sa tête découverte et il la sentait qui fondait en petites gouttes le long de son dos.

Quand il arriva au village il y avait une clarté resplendissante et la lumière du jour semblait venir non seulement du ciel mais de la neige aussi, qui rendait lumineux les baraques, les décombres, les maisons en construction. De la cheminée de la baraque du génie sortait une fumée claire de hêtre sec qui brûlait, et la fumée se dispersait dans toute la largeur de la place, se mêlant à l'odeur du pain qui venait de sortir du four de Keple. Sur le seuil de sa baraque, le lieutenant au cigare entre les lèvres regardait le paysage pour lui inhabituel, jouissant du matin et de la neige.

— Où cours-tu mon garçon ? demanda-t-il en voyant Matteo qui se dépêchait vers la baraque du médecin.

— Je vais appeler le docteur, ma mère a ses douleurs.

— Bonne chance ! Si vous repassez par ici, je vous ferai atteler le traîneau.

Matteo frappa à la porte du médecin, c'est sa femme qui lui ouvrit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle. Que se passe-t-il ?

— Ma mère va accoucher et elle a ses douleurs, nous savons qu'au village il n'y a pas encore de sage femme.

— Ça c'est une bonne nouvelle. Enfin une naissance. Cesare ! Cesare ! appela la femme du médecin vers l'intérieur de la baraque. Il y a un enfant qui doit naître.

Le médecin, quelques minutes après, se présenta sur le seuil, serviette à la main, pèlerine sur les épaules, portant casquette sportive et grosses

chaussures.

— Allons-y, c'est le premier accouchement depuis mai 1916.

Matteo prit la route pour ouvrir la piste au docteur, la neige continuait à tomber lentement, drue, et après quelques pas, ils virent bientôt devant eux un cheval attelé à un traîneau et sur le traîneau le lieutenant, les rênes et le fouet à la main.

— Montez ! dit joyeusement l'officier. Je vous conduis. C'est la dernière fois où je suis de service car le 1^{er} janvier j'aurai mon congé.

Le médecin et Matteo montèrent sur le traîneau et s'assirent sur la botte de paille qui servait de siège. Le traîneau glissait silencieux sur la neige.

— Si c'est un petit garçon, dit le lieutenant après un temps, comme s'il suivait une pensée, appelez-le Francesco. Saint François est le saint de l'amour. Si c'est une petite fille appelez-la Irène. En grec ça veut dire amie de la paix, pacifique.

— Nous on pensait l'appeler Orsola en souvenir d'une petite sœur qui est morte de la grippe espagnole quand on était réfugié. Mais Irène ça a un beau sens.

— Tôt ou tard ça devait arriver, après toutes ces morts on se remet à naître.

Le cheval affronta avec élan la montée, rejetant de la vapeur par les naseaux. Le traîneau glissait dans la lumière de ce matin du 31 décembre, et quand ils s'arrêtèrent devant la maison avec la branche de sapin au-dessus de la porte, ils entendirent les pleurs du nouveau-né.

Asiago, octobre 1983-août 1985

Mario Rigoni Stern, Vénitien d'ascendance autrichienne, est né en 1921. Il commence sa vie professionnelle comme employé au cadastre. En 1938, il s'engage dans le conflit de la Seconde Guerre mondiale, au cours de laquelle il combat en France, en Grèce, en Albanie et en Russie. Fait prisonnier par les Allemands en septembre 1943, il parvient à s'évader et à rejoindre à pied son pays natal. C'est cette expérience qu'il raconte dans son premier roman, *Le Sergent dans la neige*, publié en 1953. En 1962, il publie *La Chasse aux coqs de bruyère*, puis deux autres romans consacrés à la guerre dont *Histoire de Tönle*. Il quitte son emploi au cadastre en 1969 mais continue à vivre sur le plateau d'Asiago, où il consacre son temps à l'amour de sa terre et à l'écriture.

« Quoique né en 1921, Mario Rigoni Stern a consacré l'essentiel de son œuvre à la description critique de la guerre de 14.

Témoin indirect, mais non moins bien informé, il a recueilli les récits de son père, de sa famille, de son entourage pour construire un univers dominé par l'antimilitarisme. Sa capacité de tenir au jour le jour la chronique des soldats enrôlés dans un drame inutile a fait de lui un romancier très singulier, placé à mi-chemin de la fiction et de l'Histoire, ou, serait-on tenté d'écrire, de l'histoire avec un petit *h*. Curieusement, ses textes sont intemporels, dans la mesure où ce que vivaient des garçons de vingt ans en 1914 n'est pas loin de ce que vivent à travers le monde toutes les victimes de la barbarie des nations. En s'attachant à des êtres ordinaires, meurtris, Rigoni Stern donne à ses livres une valeur universelle, qui n'en est que plus frappante. Inutile de préciser que *L'Année de la victoire* doit être lu par antiphrase. »

René de Ceccaty, *Le Monde*

Notes

- [1] En français dans le texte (*NdT*)
- [2] En français dans le texte (*NdT*)
- [3] En français dans le texte (*NdT*)
- [4] En français dans le texte (*NdT*)
- [5] En français dans le texte (*NdT*)
- [6] En français dans le texte (*NdT*)
- [7] En français dans le texte (*NdT*)
- [8] En français dans le texte (*NdT*).
- [9] Déformation de l'allemand *Eisenbahner* : ouvrier qui travaille à la construction des chemins de fer (*NdT*).
- [10] Au lendemain de la Première Guerre mondiale, seules Trente et Trieste, avec leurs régions respectives, étaient à proprement parler, des « Terres libérées » puisqu'elles cessaient d'appartenir à l'Autriche pour passer à l'Italie qui avait gagné la guerre (*NdT*).
- [11] « Belle Italie florissante et forte / Éternel sourire du printemps » (*NdT*).
- [12] « Faisons la ronde / Le monde tombe / La terre tombe » (*NdT*).
- [13] Antonio Gramsci (1891-1937), théoricien de la révolution communiste (*NdT*).
- [14] *La belle meunière* ou *La femme du rémouleur* (*NdT*).
- [15] Selon le folklore, vieille femme qui descend par la cheminée, la nuit de l'Épiphanie, déposer des cadeaux dans des bas préparés par les enfants (*NdT*).
- [16] Brillants journalistes de l'époque (*NdT*).
- [17] Jadis les sept communes du Plateau jouissaient d'une autonomie de gouvernement dans le cadre de la République de Venise (*NdT*).